

Bibliothèque numérique

medic@

**Gauckler, E. Le professeur J. Dejerine
1849-1917**

Paris : Masson et Cie éditeurs, 1922.

Cote : 68635

68635

68635

LE PROFESSEUR
J. DEJERINE

1849-1917

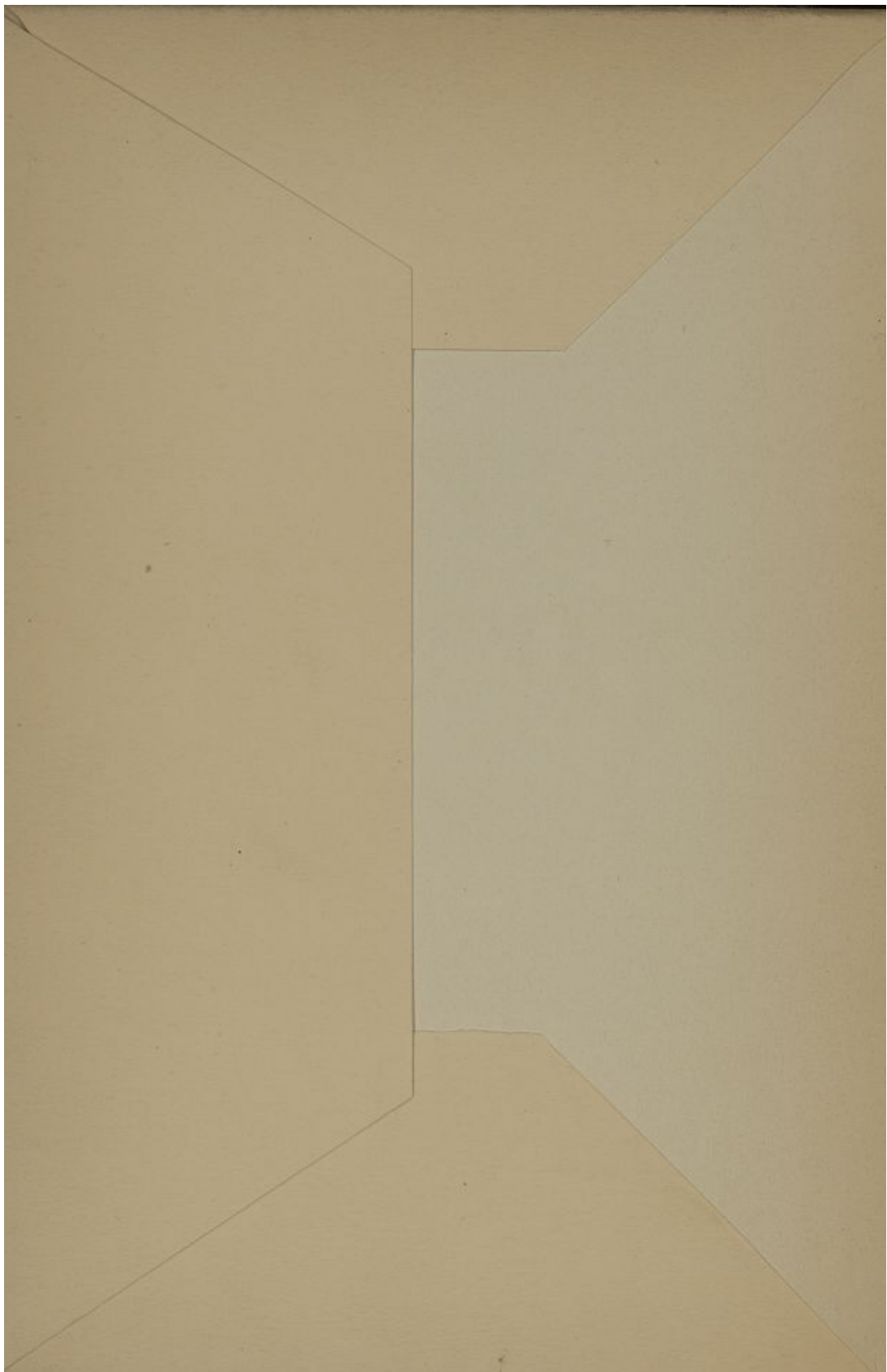
PAR

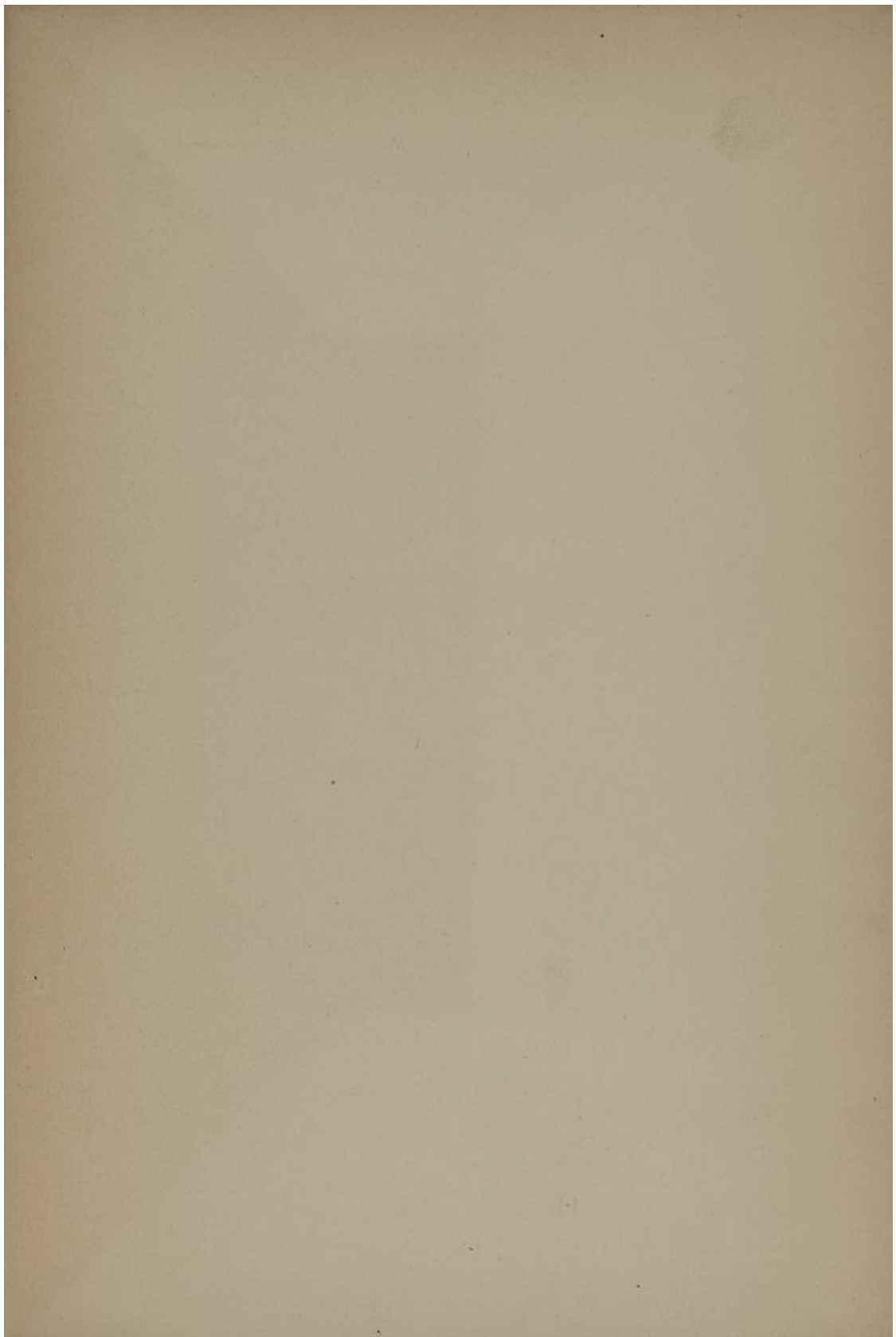
E. GAUCKLER

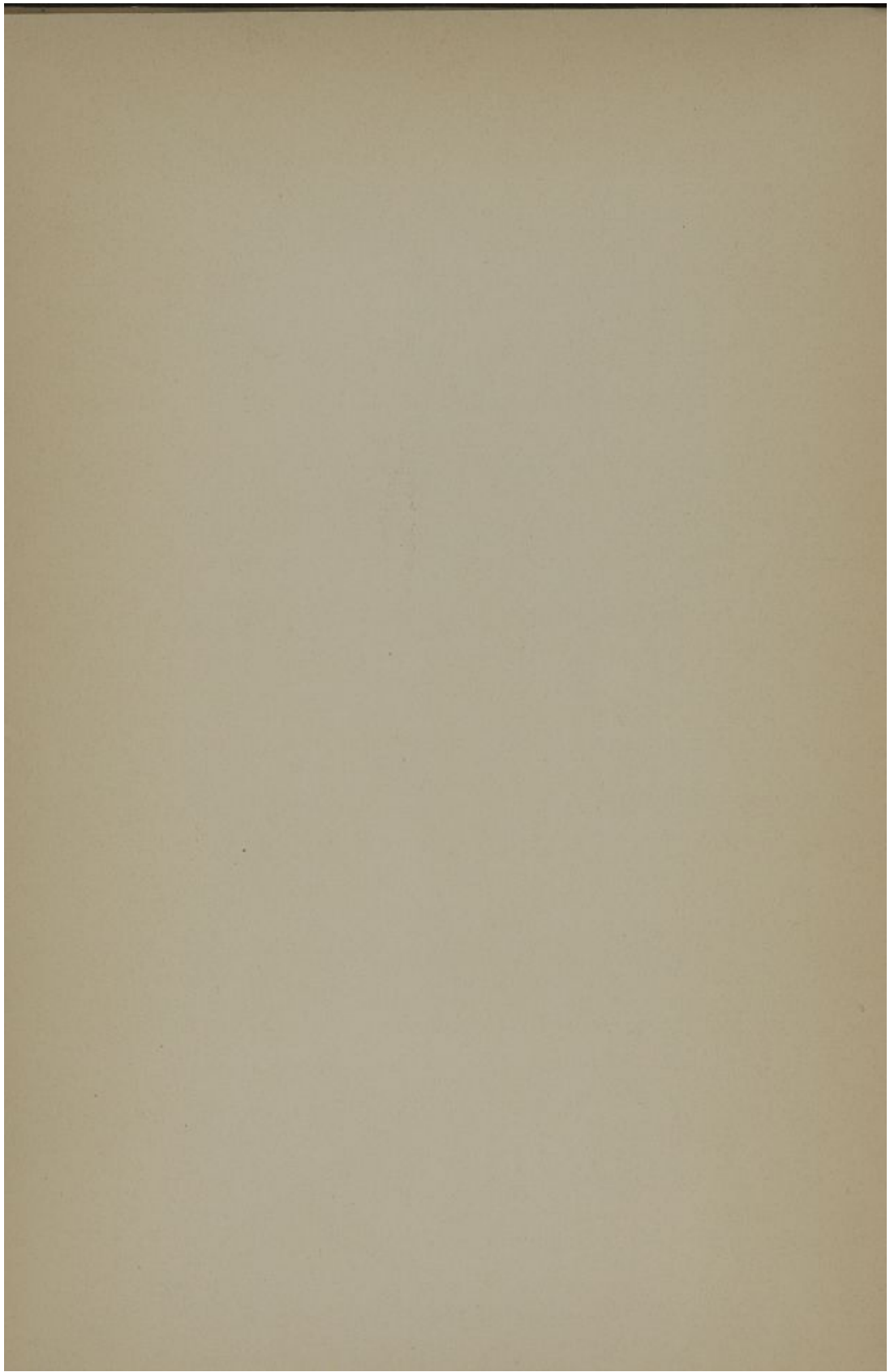
==

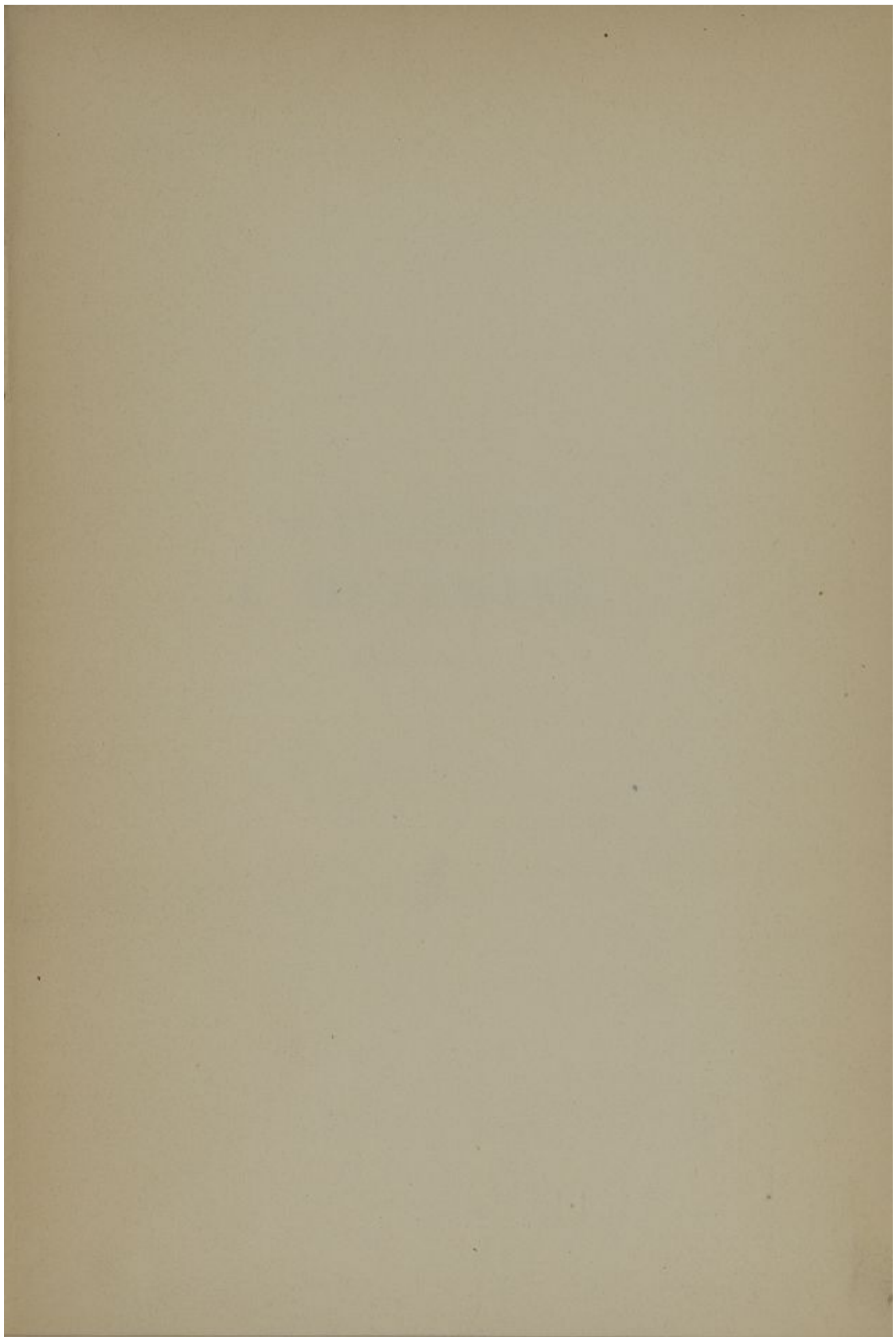
PARIS - 1922

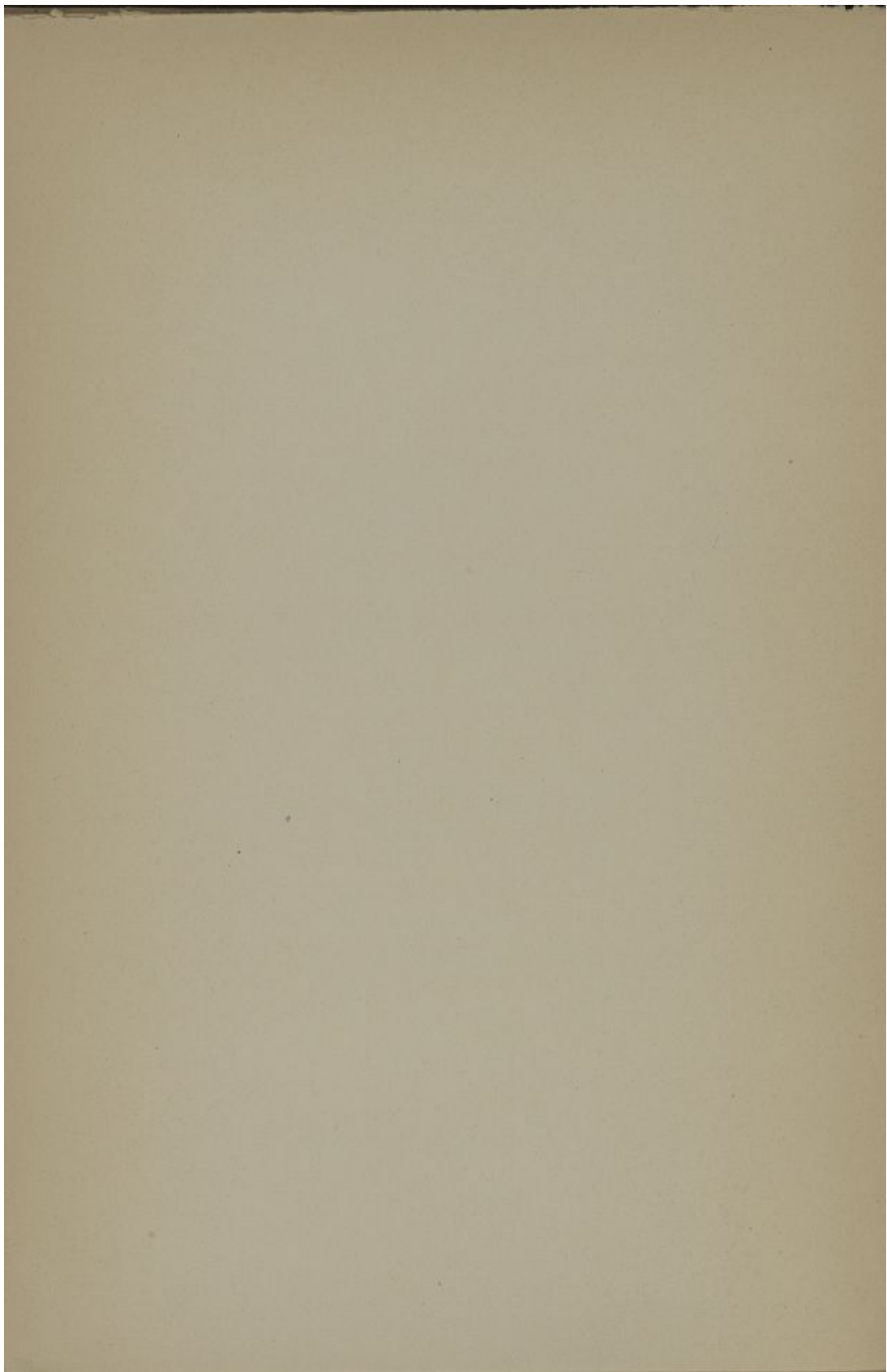
0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10





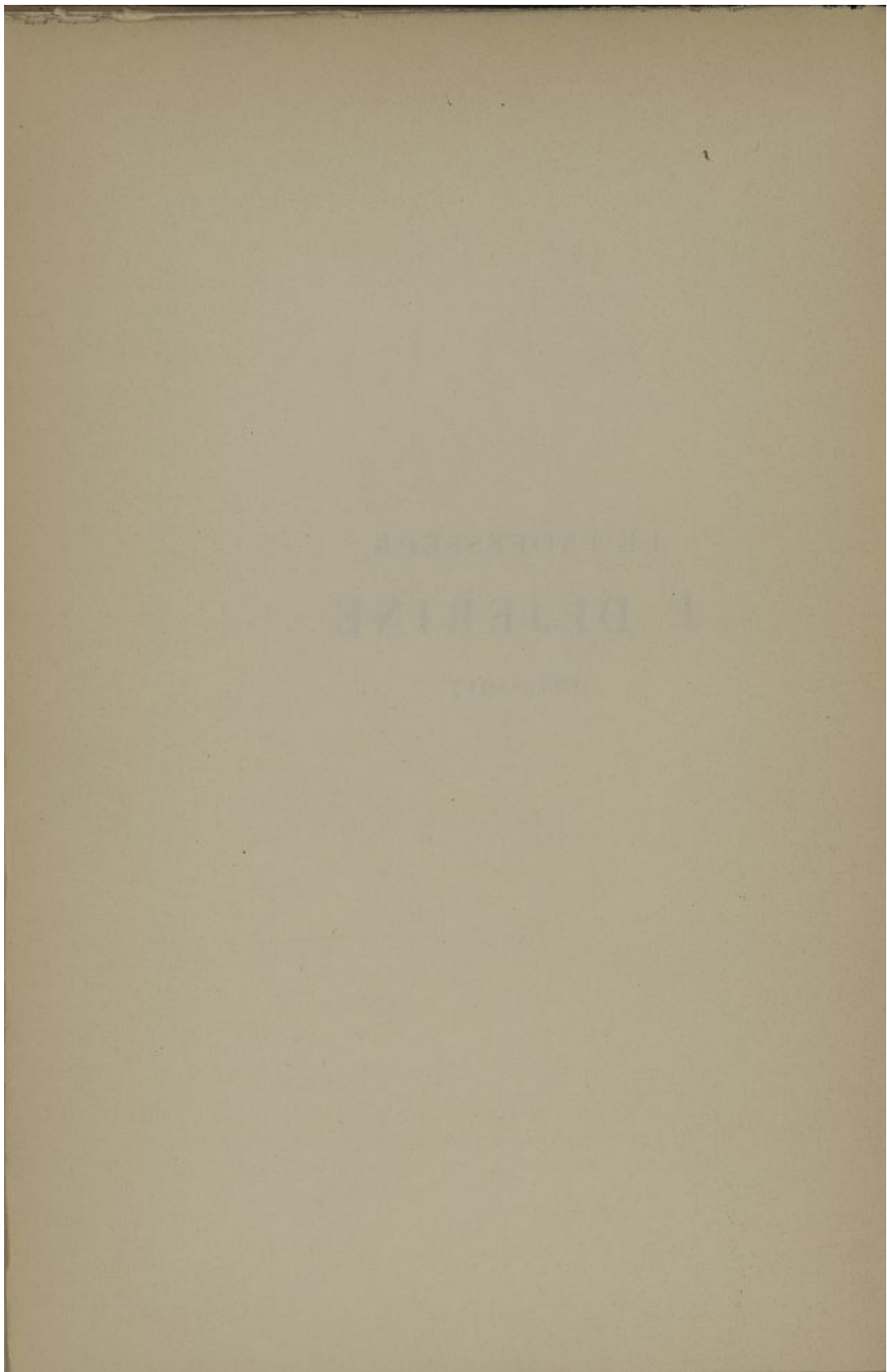






LE PROFESSEUR
J. DEJERINE

1849-1917



68635

LE PROFESSEUR J. DEJERINE

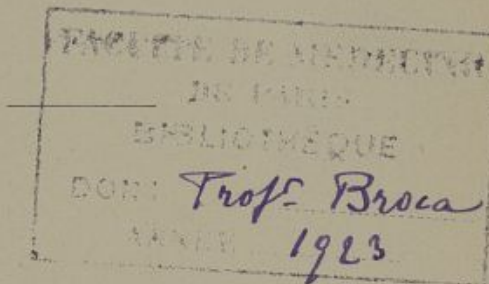
1849-1917

PAR

E. GAUCKLER



68635



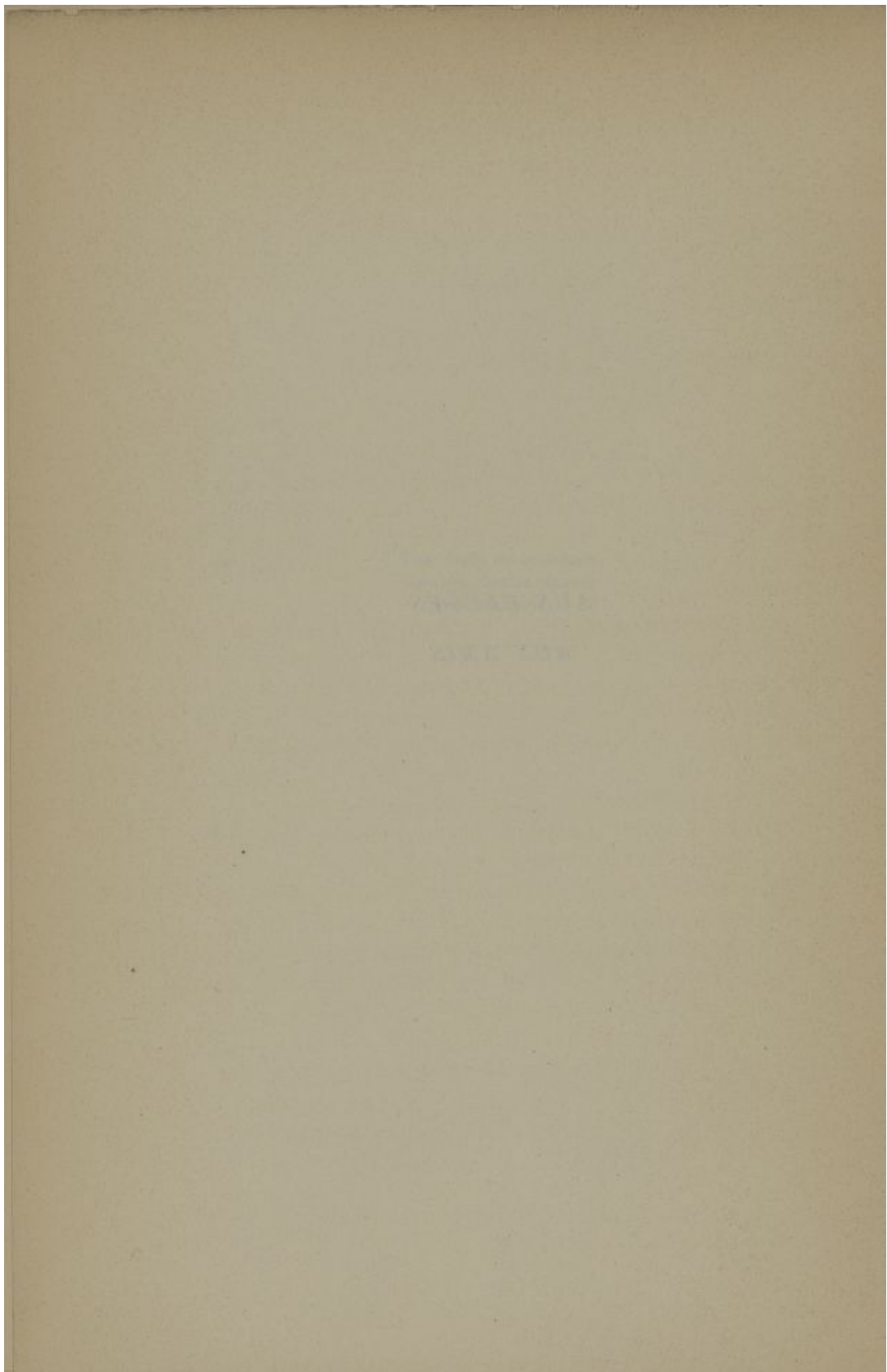
MASSON · ET · C^{ie} · ÉDITEURS
LIBRAIRES DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE
120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS
1922

08030



Tous droits de traduction
et de reproduction réservés
pour tous pays.

AUX ÉLÈVES
AUX AMIS



PRÉFACE

LE P^r Dejerine est mort en pleine guerre, le 26 février 1917. Sur son désir même sa mort fut en quelque sorte anonyme comme celle des héros du champ de bataille. Il ne voulut pas que sa disparition fit du bruit et que l'on jetât sur sa tombe les lauriers habituels.

Aussi bien serait-ce faire tort à sa mémoire, à sa simplicité et à sa modestie que de vouloir ici entreprendre un panégyrique de l'homme ou de son œuvre. Il s'agit de bien moins et de bien plus que cela : un simple souvenir donné à tous ceux qui ont aimé le maître, le patron, le médecin, l'ami de toujours ou l'ami non moins fidèle mais plus récent — un petit livre où puissent se ressaisir et se reformer parmi toutes nos images du passé, celles où la figure du disparu peut nous apparaître tout entière.

Nous avons tous passé, en ces dernières années, par tant de soucis, tant de poignantes inquiétudes, tant de deuils accumulés qu'il semble que nous n'ayons plus la même faculté d'évocation et que nos souvenirs même récents paraissent déjà terriblement éloignés.

Il nous faut quelque chose d'objectif, une photographie, quelques lignes imprimées ou manuscrites pour recristalliser nos souvenirs et nous épargner cette angoisse singulièrement douloureuse de l'oubli des êtres mêmes que nous avons le plus affectionnés.

C'est ce dernier office que voudrait surtout remplir ce modeste ouvrage. Né d'une pensée pieuse¹, fait d'intimités, tiré de la correspondance du maître avec sa vieille maman, des souvenirs des êtres chers qui constituaient son foyer et de ceux d'élèves ayant passé de longues années tout près de lui, il n'est à aucun degré écrit pour le grand public. Il est destiné à ceux-là seuls qui ont vécu près du fort travailleur qui prend maintenant son grand repos et qui, ayant appris à le connaître, l'ont aimé.

Si cependant il devait tomber entre les mains de quelque lecteur profane, celui-ci y trouverait non dans la forme certes, mais dans les faits un admirable exemple ; celui du « self made man » arrivé par la seule force d'un labeur opiniâtre, sans protections autres que celles, méritées, que vous acquiert une belle énergie doublée d'une belle conscience.

Qu'on se représente le point de départ : le jeune Dejerine arrivant à Paris, pourvu de très petits moyens financiers et d'une seule recommandation de Prévost de Genève pour le grand Vulpian, et le point d'arrivée : une situation scientifique mondiale et la chaire de Clinique neurologique de la Faculté de Paris. Qu'on se dise qu'entre ceci et cela il n'y a eu place pour nulle intrigue, qu'il y eut au contraire bien des oppositions d'école, bien des rivalités plus individuelles contre lesquelles il fallut lutter ! Et si l'on sait à quel degré le Pr Dejerine était incapable de louvoyer, de quelle façon il abordait toujours de face et sans grands ménagements les obstacles que tant d'autres par l'adresse ou la flatterie auraient su tourner, l'on ne peut s'empêcher de s'étonner de la route malgré tout parcourue.

1. C'est la même pensée pieuse qui a inspiré M^{me} et M^{lle} Dejerine dans la création de la FONDATION J. DEJERINE (*Musée et laboratoire de Neurologie*), à la Faculté de médecine de Paris et des FONDS J. DEJERINE (Fonds de recherches scientifiques), à la Société de Neurologie de Paris, à la Société suisse de Neurologie, à la Clinique neurologique de la Faculté de médecine de Strasbourg.

Moins que tout autre, Dejerine ne fut capable de réclame. Ses mémoires ne paraissaient qu'à une seule édition, loin de faire, sous des formes variées, le tour des sociétés et des publications savantes ou non. Mais tout ce qui sortait de sa plume était d'une telle honnêteté scientifique, son labeur fut si considérable, s'étendant à tous les chapitres de la neurologie — sans peut-être en excepter un seul — que ceux qu'il rencontrait sur son chemin et que parfois même il gênait, ne pouvaient faire autrement que de l'estimer. Ainsi fit-il sa carrière toute droite et toute nette. Et n'est-ce pas là une utile leçon pour tous ceux qui, ayant le goût du travail et le désir légitime d'arriver, hésitent et ont peur parfois de dire ce qui cependant leur paraît être la vérité.

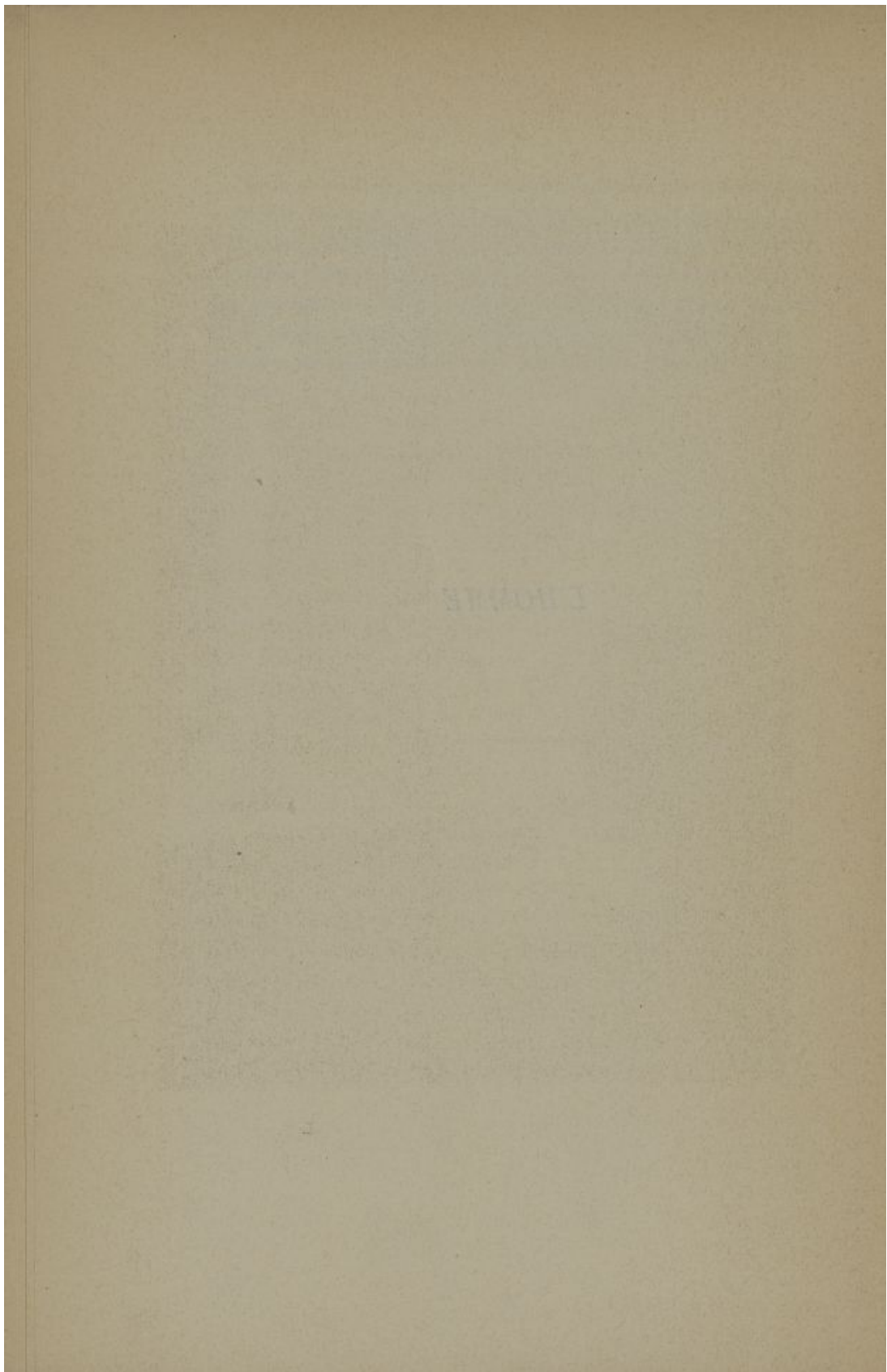
Et puis le Pr Dejerine avait à son avantage une puissance énorme : il ne doutait pas, il avait foi, foi dans le travail âpre et consciencieux, foi dans la force de ce qui lui semblait être vrai. Jamais esprit ne fut plus loin de ce malheur des temps qu'on appelle le scepticisme.

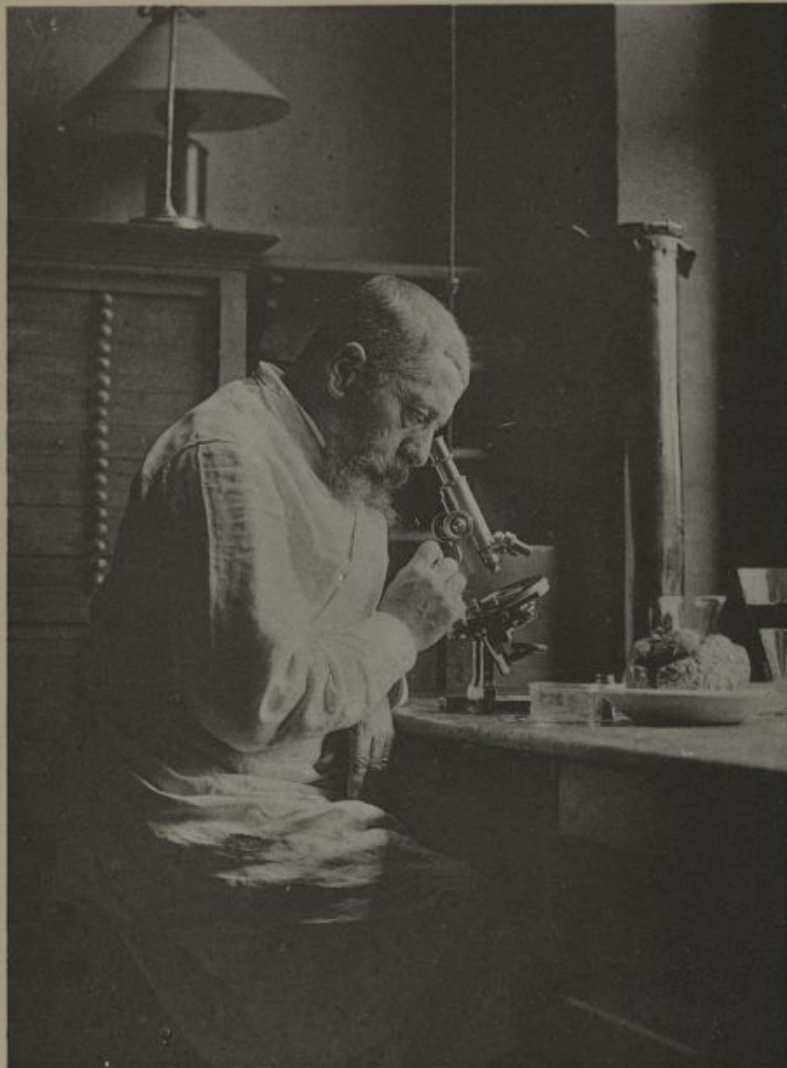
Cet homme tout carré était admirablement bon. C'était l'ami sûr sur lequel on peut compter et qui ne mesure point ses amitiés aux dommages qu'elles peuvent lui occasionner ou aux intérêts qu'il pense pouvoir en tirer. Il eut de ces amitiés qui, datant de l'enfance, se prolongèrent durant toute sa vie, sans que le moindre nuage vint en altérer la sérénité. Ses élèves, il les accueillait à son foyer si chaud et d'une si parfaite intimité, il les suivait dans la vie, prenant sa part de leurs succès, comme de leurs soucis ou de leurs chagrins. A combien de ses malades n'a-t-il pas d'autre part rendu l'espérance et jusqu'au goût de vivre par la seule puissance de sa sympathie et de sa bonté agissante.

A tous ceux-là, pour l'affection réciproque dont ils ont entouré pendant toute sa vie un tel maître, ce livre est dédié.

Nous ne voudrions pas terminer cette préface sans remercier MM. Masson de la patience et de la complaisance qu'ils ont mises à l'édition de cet ouvrage. — Par là ils se sont montrés tels que le P^r Dejerine eut souvent l'occasion de les connaître: Éditeurs d'un autre temps plus soucieux d'art et de science, plus désireux de mieux matérialiser la pensée de leur auteur que préoccupés de leurs propres intérêts.

L'HOMME





Cliché Norero.

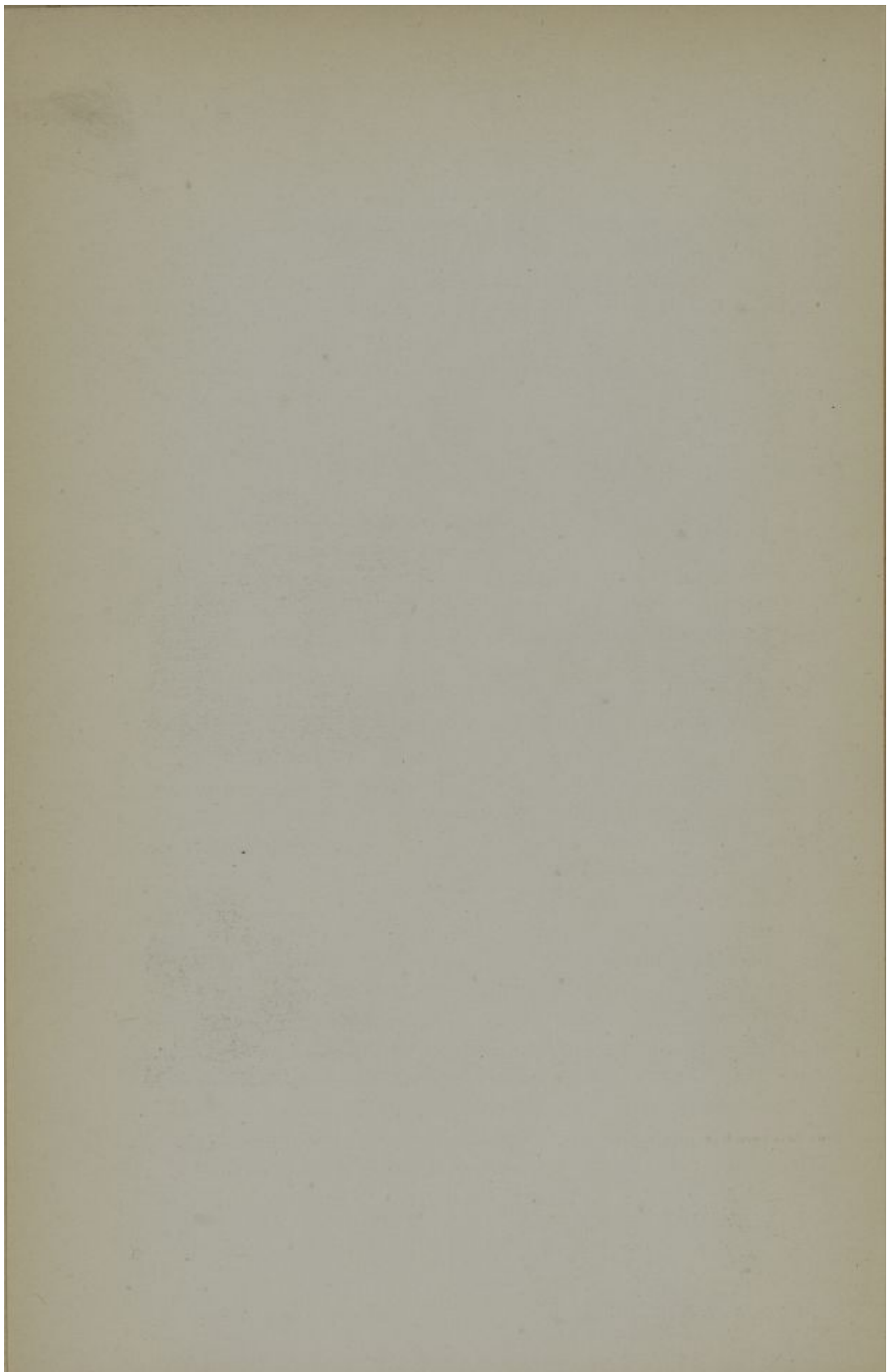
Imp. Catala frères. Paris.



Masson et C^o. Editeurs.

AU LABORATOIRE — 1905

I



L'HOMME

DE stature élevée, large, carré d'épaules, taillé à coups de hache, le dos très légèrement courbé et la tête penchée en avant, comme prêt à foncer sur l'obstacle J. Dejerine faisait l'effet d'une force tant soit peu brutale. Les cheveux étaient coupés ras ; une moustache en broussaille et une barbe fournie dissimulaient les lèvres assez fines. Un front droit, un nez fort à peine busqué, de grandes oreilles bien détachées complétaient un ensemble, somme toute, assez rude. Le teint était pâle, le masque volontiers immobile, le regard à l'habitude plutôt terne et comme dirigé en dedans. A première vue le physique donnait l'impression de l'énergie de l'homme mais faisait tort à ses autres qualités.

Tout changeait dès que le regard s'animait ! J. Dejerine vivait alors par ses yeux. Ils disaient la vie pétillante, le cerveau agissant quand il s'agissait de quelque problème scientifique à résoudre. Quand ils regardaient bien en face quelqu'un d'aimé, un élève affectionné ou tel malade dont le maître avait grande pitié, ils savaient donner l'impression de bonté absolue. La physionomie en était alors toute éclairée et comme transformée. Ils pouvaient exprimer aussi la ferme volonté, l'énergie froide appliquée à son but et que rien ne saurait arrêter. Parfois le regard obli-

[PL. I.]

quement dirigé, tandis qu'un sourire esquissé plissait à peine la face, ils savaient, ces yeux, être singulièrement malicieux. Ils pouvaient montrer la joie, ils ne savaient pas dissimuler la tristesse. Tous ceux qui ont connu le maître disparu pourront avec les années oublier tel ou tel trait de son visage. Ils ne sauraient oublier son regard tant celui-ci était prenant par l'expression de puissance tout à la fois et de tendresse qui l'animait.

Et puis il y avait la voix. Un peu sourde et sans grands éclats elle était extrêmement prenante. C'était, et on le sentait — chose si rare chez un maître, — *une voix qui ne s'écou-
tait pas*. Sa douceur surprenait, capable de la plus complète tendresse elle savait aussi, à l'occasion, être nette, décisive et tranchante. On se rendait compte qu'un cerveau animait cette voix mais aussi qu'un cœur infiniment humain nourrissait ce cerveau. Beaucoup de malades nous ont dit l'égale puissance exercée sur eux et par le regard et par la voix du maître. Compréhension, affection, pitié, don spontané et fraternel de soi-même, tout cela se lisait dans l'un, s'entendait dans l'autre.

La tenue visait à la correction, non à l'élégance. Le chapeau haut de forme à bords plats était sa coiffure préférée et quasi unique. La redingote professionnelle était rarement délaissée pour la jaquette. Le veston était réservé à la seule intimité.

Le premier abord était froid, réservé, volontiers lointain, correspondant à l'allure de l'homme et complétant l'impression qu'il donnait. Mais il fallait bien peu de choses, quelques jours de contact, un ami commun, pour que cette réserve se fondit en une parfaite cordialité.

Pour bien comprendre J. Dejerine il fallait vivre assez près de lui. Bien vite alors on appréciait son intelligence, on respectait son caractère et on l'aimait pour tout ce qu'il y avait en lui de capacité d'affection, de sentimentalité

éveillée, de bonté tendre et agissante. Tout cela qui était le fond véritable de l'homme le physique le dissimulait.

J. Dejerine n'était cependant pas peu fier de son physique. Il était joyeux de sa force. Celle-ci était proverbiale. Les amis l'appelaient l'Hercule, les amis mieux informés l'appelaient « le bon géant ». Dejerine était heureux de tout travail scientifique mené à bonne fin. Mais une solide partie de campagne, une course de canotage, des kilomètres et des kilomètres parcourus, à la pêche — pour laquelle, costumes, engins, il était supérieurement et quasi amoureuxment monté, — ne lui donnaient pas de moindres satisfactions. S'agissait-il d'un malade lourd que des élèves mêmes rablés ne pouvaient arriver à bouger, c'était un jeu pour lui de le déplacer. Il vous retournait ça comme une plume et la besogne faite regardait l'entourage en souriant.

Sa force physique lui joua quelques mauvais tours. Il nous souvient qu'à un cours Dejerine voulant montrer à une nombreuse assistance la production de la paralysie du train postérieur chez le cobaye par compression de l'aorte, prit délicatement la bestiole entre le pouce et l'index. Il appuya doucement et sans plus écrasa la pauvre bête qui rendit inopinément sa pauvre petite âme d'animal d'expérience... ratée en l'occurrence.

Il admirait la force physique chez les autres. Les records sportifs le ravissaient, tant pour l'exploit physique réalisé que peut-être pour l'énergie, pour la volonté qu'il décelait.

Dejerine était un excellent nageur. Tout jeune il faisait des « pleines eaux » dans le lac de Genève. Plus tard il prit ses ébats dans l'Aar sur les bords duquel il devait acquérir sa propriété du Thalgut. C'est là qu'aux vacances de 1905 M^{me} Dejerine put accomplir le sauvetage de la fille de l'aubergiste qui se fût indubitablement noyée emportée qu'elle était, évanouie, par le courant, sans le courage et la présence d'esprit de M^{me} Dejerine. Le patron était là

Il s'était jeté à l'eau et M^{me} Dejerine prétend — bien modestement — que c'est le sentiment qu'elle avait de la présence de son mari, la sécurité que lui inspirait sa force physique et ses talents de natation qui, sans qu'elle s'en rendit d'ailleurs bien compte, lui permit de juger la situation et de se jeter toute habillée dans les eaux tumultueuses de la rivière en crue. La force physique et peut-être aussi les impulsions généreuses qui chez de généreuses natures n'ont pas besoin de tant d'explications, ont quelquefois du bon.

Ce sauvetage valut à M^{me} Dejerine une visite en corps de la « Société des mousquetaires de Berne » et une médaille de sauvetage du gouvernement bernois portant comme inscription : « A la courageuse héroïne qui a sauvé une vie humaine des flots de l'Aar, à M^{me} A. Dejerine de Paris. Thalgut (canton de Berne), 18 août 1905 ».

Le « patron » était infiniment fier de sa femme, mais ce beau trait de courage physique et moral lui alla tout particulièrement et tout droit au cœur.

Quand il voyait arriver à la consultation de la Salpêtrière un robuste paysan solidement taillé, son hérédité de terrien se réveillait et il avait pour le gaillard une sympathie particulière. Était-ce à cause de leur force physique ou parce qu'il savait que chez ces gens encore près de la terre il existe toutes sortes de qualités, franchise, honnêteté, droiture que J. Dejerine mieux que tout autre était capable d'apprécier ? Toujours est-il qu'il les considérait comme « la réserve de la race » et l'avenir devait lui donner raison.

J. Dejerine avait une très robuste santé. Celle-ci eût été meilleure encore si au cours de son internat il n'avait été atteint d'une néphrite aiguë qui faillit l'emporter et dont il conserva des reliquats pendant de longs mois. Beaucoup plus tard il devait en ressentir de nouveau les consé-

quences et faire à deux reprises des états mal définis mais que la suite des choses devait malheureusement démontrer être de nature urémique. Dans l'intervalle il fut aussi robuste qu'on peut l'être et capable de résister physiquement au surmenage le plus intensif, qu'il pratiqua sans dommages immédiats pendant de nombreuses années.

Il avait au service de son intelligence d'incomparables outils : sa mémoire, sa faculté d'assimilation, sa puissance et son goût du travail, son esprit de suite, sa conscience et sa méthode faite de pondération et de clair bon sens.

Sa mémoire était prodigieuse. Tout jeune il était à cet égard considéré comme un petit phénomène. Il ne devait pas au cours des années perdre la moindre partie de cette faculté. Toute lecture une seule fois faite était enregistrée, retenue. Des mois, des années plus tard, il s'en souvenait et sans le moindre effort pouvait aller chercher dans le livre et à la page voulue le travail qui l'intéressait. Cela même était inutile car il se rappelait tout ce qui y était contenu.

Le soir, à sa table de travail il feuilletait, d'une façon qui semblait hâtive, les ouvrages reçus ou les revues qui venaient de paraître. Il aurait semblé, à le voir faire, qu'il ne dût rien lui rester d'une besogne aussi rapide. Erreur complète : Tous les points importants avaient été notés, tout avait été dépouillé de sa substance. Tout était enregistré et indéfiniment retenu. Il en était de même pour ses malades dont à des années de distance il se rappelait intégralement toute l'histoire.

Il serait d'ailleurs faux de s'imaginer que le maître ne s'intéressait exclusivement qu'aux questions médicales. Sa culture était fort étendue. Et c'est avec un singulier étonnement qu'on le voyait souvent solidement documenté sur les sujets les plus variés. Toutes les questions scientifiques

à l'ordre du jour, dans tous les domaines, l'intéressaient. Mais il avait une prédilection pour l'histoire et en particulier pour l'épopée napoléonienne. C'était sa grande distraction des vacances, c'était l'occupation des courts moments de repos qu'il s'accordait que de lire les mémoires du temps ou les gros ouvrages de fonds qui concernent cette époque particulièrement affectionnée par J. Dejerine parce que particulièrement glorieuse pour notre pays.

Sa puissance de travail, son goût pour le travail étaient extraordinairement développés. On aurait dit que J. Dejerine ne concevait pas le travail sans le surmenage. Le travail n'était pas pour lui un intérêt, mais une passion qui s'entretenait elle-même dans le milieu parisien où tous les éléments d'émulation contribuaient à la développer. Le maître reconnaissait d'ailleurs lui-même qu'il avait besoin de Paris pour travailler vraiment. Là seulement il se retrouvait lui-même.

Par sa correspondance avec sa mère on voit bien que le maître avait besoin de travailler, de travailler avec fièvre et passion. Le gros travail semble être même la condition de son équilibre moral. Il faut à tout prix qu'il se dépense, dans le travail intellectuel comme dans la vie physique, il faut pour qu'il se sente en véritable état de santé qu'il se donne tout entier.

Et cependant le repos il le sentait nécessaire et il l'organisait. C'était, par volonté, qu'il passait brusquement du travail acharné au repos cérébral le plus absolu. Il considérait qu'il y avait un temps pour les vacances et que celles-ci devaient être complètes. Mais sitôt de retour à Paris, malgré la nuit passée en chemin de fer, il reprenait intégralement et immédiatement toutes ses habitudes de travail : Matinée à l'hôpital ; après-midi consacrée à la Faculté et à la clientèle ; soirée adonnée au travail personnel.

Il avait aussi une faculté rare mais qu'on retrouve chez un certain nombre de très gros travailleurs, celle de s'endormir à volonté et de prendre dans la journée quelques minutes de ce repos complet que seul donne le sommeil et qui permet la détente.

Son amour du travail pour lui-même, pour les joies saines qu'il donne fut considérable. Certes, d'autres éléments, émulation, amour-propre, désir d'arriver, piété filiale ont été pour quelque chose dans son amour exubérant du travail et de la recherche. Mais il avait en plus le goût du travail en soi, considéré en quelque sorte comme une faculté *essentielle* dans le sens philosophique de ce dernier adjectif. A cet égard encore toute la correspondance de J. Dejerine avec sa mère est singulièrement démonstrative :

« J'ai réussi à réaliser une partie du programme que je m'étais imposé en arrivant à l'internat, c'est-à-dire de ne pas rester dans l'arrière-garde, mais au contraire marcher en avant toujours en avant. *On a toujours le temps de se reposer*, c'est travailler encore et toujours qu'il faut. Voilà ce que j'ai toujours eu en vue et ce que j'ai mis à exécution. »

« Rien ne vaut pour moi la jouissance que procure le travail et surtout la science. »

« ... Car j'avais la volonté tenace et ferme et je ne me laissais pas décourager. Ici avec de la persévérance on arrive. *Il faut travailler et l'on est toujours récompensé.* »

Nous pourrions multiplier indéfiniment ces citations. Il n'est pas de lettre écrite par Dejerine à ses parents où n'apparaisse le même amour passionné du travail pour lui-même envisagé même en dehors des succès de carrière qu'il peut procurer.

La *méthode* de travail quand il s'agissait pour lui de s'instruire montrait à la fois son énergie et l'organisation solide de son esprit. Il envisageait tout le travail à faire, le divisant en tranches, et coûte que coûte, dût-il y passer des

nuits, se priver de toute distraction, de la moindre sortie, achevait dans le délai fixé la tâche qu'il s'était proposée. Au moment du concours quel qu'il fût, externat, internat, bureau central, agrégation, il avait vu tout son programme et sa préparation ne comportait pas de lacunes. Bien qu'au point de vue de la production scientifique il se soit spécialisé d'assez bonne heure dans le système nerveux, il n'en est pas moins vrai que jusqu'à l'agrégation incluse il avait travaillé, avec une égale sollicitude, toutes les parties de la médecine et se trouvait prêt à répondre sur quelque point que ce fût du domaine médical. Ce ne fut qu'assez tard, une fois agrégé qu'il cessa de se documenter sur toutes les choses de la médecine générale pour se consacrer exclusivement à la neurologie qui, se développant tous les jours, constituait une spécialité plus que largement suffisante pour toute une activité scientifique.

J. Dejerine apporta à la production scientifique une méthode tout aussi rigoureuse. Observer les faits fournis par le laboratoire ou la clinique, tirer de ces faits examinés à fond et jusque dans le moindre détail tout ce qui y était contenu, en chercher les rapports immédiats avec les faits analogues, mais rester toujours dans le domaine de l'observation et de tout ce qui est tangible et démontrable, telle fut sa méthode. C'est celle, somme toute, de toutes les sciences d'observation, celle suivie par tous les esprits vraiment scientifiques. Mais le nombre des médecins qui pratiquent le rigorisme nécessaire à l'établissement de faits et de doctrines vraiment scientifiques est assez rare pour que cette qualité du maître ait mérité d'être mise en relief. Il avait horreur du fait incomplet, mal analysé. Il avait encore plus en horreur les déductions hâtives aboutissant à des généralisations sensationnelles, faites pour frapper les esprits, mais dont le moindre défaut était de ne pas répondre à la réalité des faits. Aussi bien dans toute l'œuvre de

J. Dejerine que nous analyserons plus loin, ne trouve-t-on aucune théorie. On y trouve de nombreuses *explications* basées sur l'observation clinique ou anatomique. Mais jamais J. Dejerine n'a voulu aller au delà des faits. Peut-être a-t-il eu par là, une carrière moins bruyante que beaucoup d'autres qui ont pensé révolutionner la science, mais qui souvent n'ont fait qu'en retarder l'évolution parce qu'il a fallu à des travailleurs plus modestes, mais plus précis, beaucoup de temps et de labeur pour démontrer le néant des hypothèses émises.

De tout ce qu'a pu dans la neurologie proprement dite établir J. Dejerine, rien n'est discutable. C'est que J. Dejerine travaillait avec une conscience merveilleuse. Même arrivé, même déjà âgé jamais travail n'est sorti de ses mains, ou, avec son approbation, de celles de ses élèves, que la documentation n'en fût parfaitement sûre, la démonstration tout à fait certaine. Il y a dans ses travaux de simples lignes qui ont coûté des mois de travail par toutes les recherches anatomiques qu'elles ont nécessitées. Et l'on peut se demander s'il faut plus admirer la méthode que l'on trouve dans toutes ses publications, ou la conscience avec laquelle elles ont été faites. En matière scientifique, comme dans sa vie privée Dejerine était un honnête homme, dans toute l'acception quelque peu désuète de ce terme.

Le caractère se résumait assez aisément : énergie, amour-propre, franchise, loyauté. Son énergie ressort de la carrière parcourue par le seul mérite de son travail, de la constance de son application vers le but fixé, de la façon dont il sut lutter contre tous les obstacles rencontrés sur son chemin. Elle allait, son énergie, jusqu'à une singulière ténacité. Quand il pensait avoir raison, rien au monde ne l'aurait fait changer d'opinion. Il eût brisé sa carrière — et cela faillit bien lui arriver — plutôt que de renier ce qui lui

paraissait être la vérité. Il ne tenait nul compte de la situation de ses contradicteurs, des dommages que le cas échéant ceux-ci auraient pu lui causer. Il avait raison, il voulait avoir raison envers et contre tous.

C'est qu'il savait sa valeur, il avait conscience du travail par lui fourni et son amour-propre était considérable. Il savait le mal que lui avaient donné ses travaux, et il voulait que ceux-ci fussent appréciés en raison du labeur qu'ils représentaient. Il n'aimait pas beaucoup qu'on vînt contredire les résultats par lui déclarés. C'est qu'il était sûr de leur exactitude et chaque fois que dans le domaine neurologique il entra en conflit avec quelque contradicteur, celui-ci, ce nous semble, eut à regretter la querelle scientifique qu'il avait suscitée. Sûr de lui, Dejerine avait assez vite fait de montrer les points où l'examen était incomplet, où les faits étaient affirmés sans contrôle clinique ou anatomique suffisants si bien que disparaissait leur valeur démonstrative.

Cet amour-propre, le maître l'avait depuis l'enfance. Il avait été suscité chez lui par le contact au Collège, au Gymnase, à l'Académie de Genève — où cependant il comptait tant de bons et solides amis — avec la jeunesse dorée de la cité de Calvin qui n'était pas sans tenir quelque rigueur à l'enfant ou au jeune homme de la modestie de son origine, de sa qualité de Français, de sa religion catholique. Il voulait montrer à tous ces « aristos » que le fils du voiturier les égalait et était, dans une vie faite par le travail, capable de tous les dépasser. Dans sa famille, il n'avait rencontré qu'auprès de son père et de sa mère surtout, la confiance voulue dans son avenir. Démontrer à d'autres mauvais parents que sa valeur était réelle, telle était encore une de ses raisons de travailler.

Mais quand on veut prouver aux autres qu'on vaut quelque chose on finit par se persuader à soi-même qu'on pos-

sède une valeur certaine. C'est là l'origine de l'amour-propre de Dejerine. Elle est tout à son honneur.

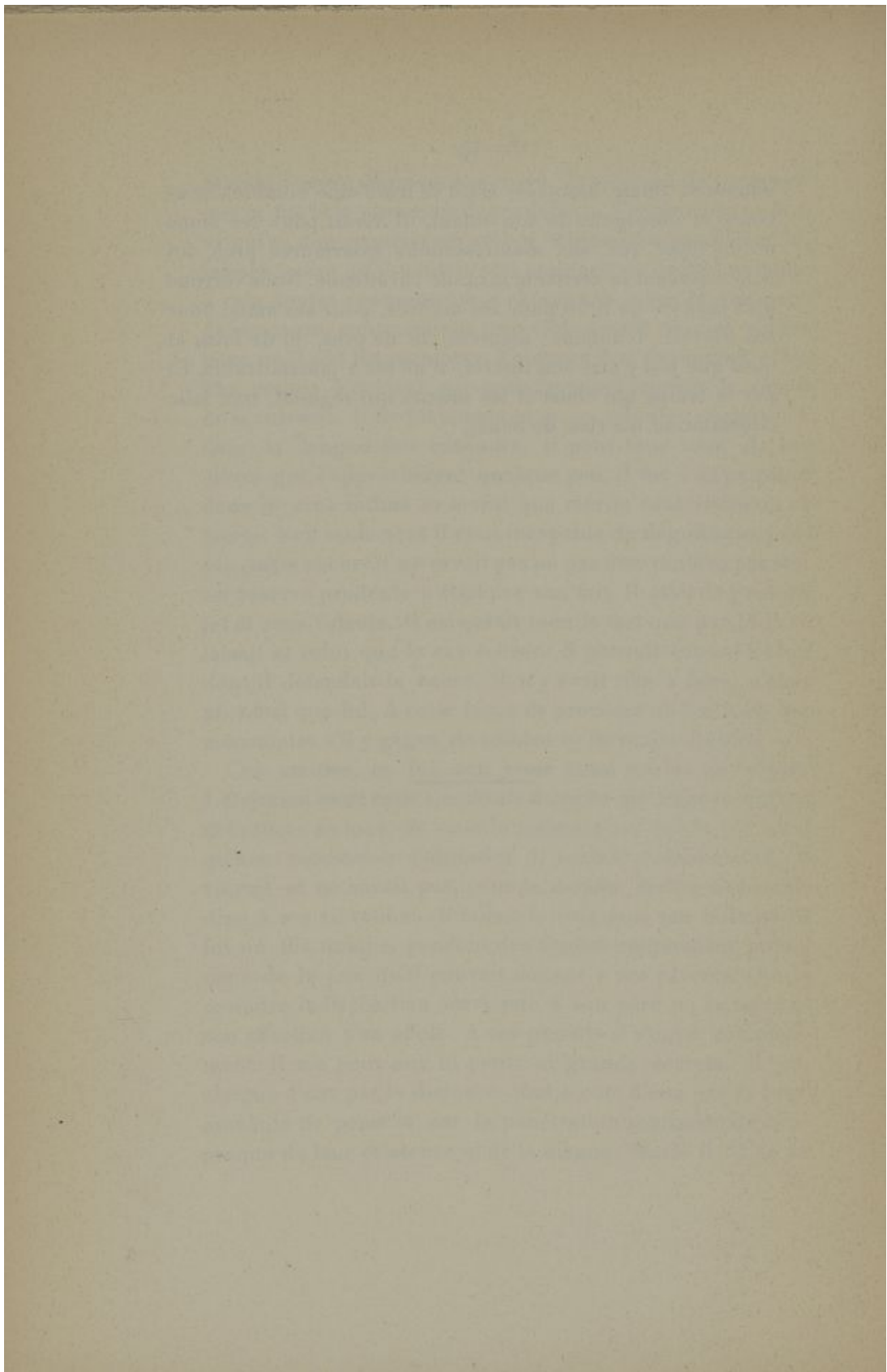
Mais il faut s'entendre : amour-propre ne signifie pas orgueil. Et Dejerine ne fut jamais un orgueilleux. Rien n'était aussi éloigné de son entendement que l'arrivé, gonflé de sa personne, demandant à ceux qui l'entourent, courbettes et flatteries et prêt à déblatérer contre tous ceux qui le gênent ou tendent à le diminuer. L'amour-propre de Dejerine ne revêtait à aucun degré cette forme comparative qui s'appelle l'orgueil. S'il n'aimait pas qu'on s'attaquât indûment à ses travaux, nul plus que lui n'admettait la contradiction lorsque celle-ci était de bonne foi. Il n'y eut pas de maître plus bienveillant pour ses élèves, voulant que ceux-ci disent toute leur pensée, fissent, le cas échéant, toutes leurs réserves. C'était pour lui une *mauvaise note* que de jurer « in verba magistri ». Cette bienveillance, il l'étendait à ses rivaux, à ses compétiteurs, voire à ses contradicteurs dont il critiqua parfois la méthode, mais de la conscience desquels il ne douta jamais. Même dans l'intimité de son cabinet, en conversations particulières avec des amis ou de vieux élèves auxquels il pouvait dire toute sa pensée, il n'eut jamais une parole vraiment malveillante. Lorsqu'on blessait son amour-propre de travailleur on ne blessait pas l'homme qui était incapable de tout sentiment qui, de près ou de loin, se rapprochât de la rancune. Nul plus que lui n'eut cette bienheureuse faculté de l'oubli des mauvais procédés qu'on avait pu avoir à son égard. Il suffisait d'un mot de regret, d'une excuse à peine esquissée, il suffisait même que celui-là qui avait cherché à lui nuire fût dans le malheur pour que tout fût oublié. Rien n'était aussi étranger à son caractère que le désir de vengeance. Quand il avait dit ce qu'il avait à dire, l'éponge était passée.

Mais aucune force humaine ne l'aurait empêché d'exprimer librement ses opinions. Sa franchise était en effet absolue.

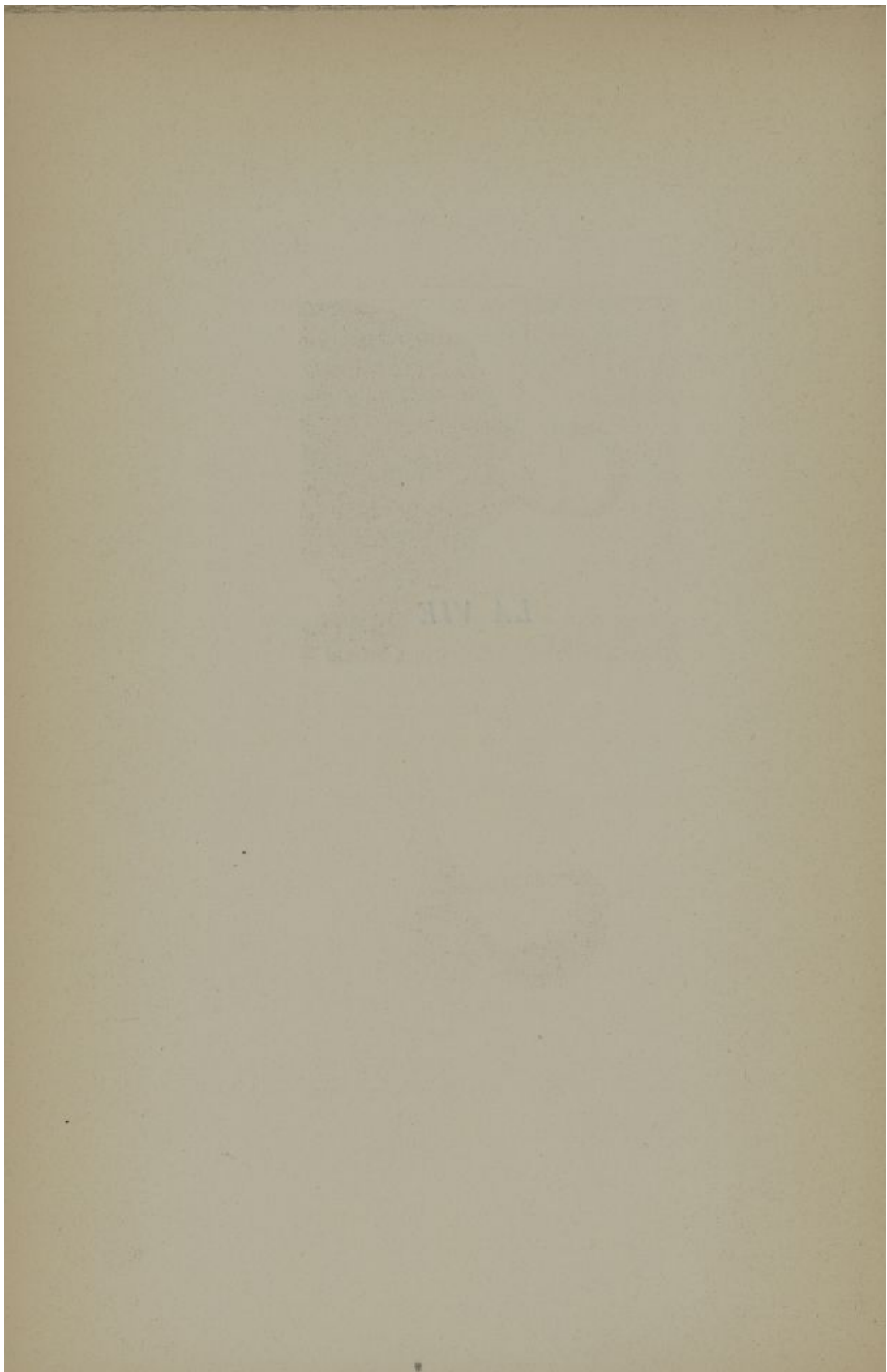
Jamais il ne sut déguiser sa pensée. Et au point de vue pratique ce fut là le plus gros de ses défauts. Tergiverser, ne dire ni oui ni non, poursuivre un but soigneusement dissimulé, laisser croire qu'il voulait ceci pour arriver en fin de compte à cela, toutes ces manœuvres chères aux juges et aux gens de concours, contrastaient trop violemment avec sa nature pour qu'il pût les employer. Toujours il se découvrait et les fins matois n'avaient pas grand'peine à trouver le défaut de la cuirasse. Il ne fut jamais ce qu'on appelle « un patron » dans la langue des concours, si pour tous ceux de ses élèves qui l'approchèrent quelque peu, il fut « le patron » dans le sens intime et moral que mérite seul vraiment ce terme. Non seulement il était incapable de déguiser sa pensée, mais encore il ne savait pas ne pas dire toute sa pensée. La réserve prudente n'était pas son fait. Il était de premier jet et sans calculs. Il saisissait bien le tort que par là il se faisait et celui que le cas échéant il pouvait causer à ceux dont il défendait la cause. Il n'y avait rien à faire, c'était plus fort que lui. A cette façon de procéder il dut bien des mécomptes s'il y gagna de solides et ferventes amitiés.

Ces amitiés, ce fut son cœur aussi qui les lui acquit. J. Dejerine avait cette simplicité du cœur qui attire le respect et l'estime de tous, de ceux-là mêmes pour qui la vie n'est qu'une succession d'attitudes. Il sentait profondément, il vibrait et ne savait pas, pour le monde, mettre une sourdine à ses vibrations. Il fallait le voir dans son intimité. Il fut un fils unique, pendant des années uniquement préoccupé de la joie qu'il pouvait donner à ses parents. Que la moindre indisposition survienné à son père ou sa mère et son affection s'en affole. A ses parents il s'ouvre complètement. Il n'a pour eux ni petits ni grands secrets. Il vit, éloigné d'eux par la distance, tout à côté d'eux par la communauté de pensées, par la pénétration sentimentale réciproque de leur existence et de la sienne. Marié il fit de sa

femme sa totale associée. Il fut le frère aîné combien soucieux et indulgent de son enfant. Il vivait pour les siens en un foyer qui, aux manifestations extérieures près, fut conçu suivant la véritable formule chrétienne. Nous verrons plus tard ce qu'il fut pour ses maîtres, pour ses amis, pour ses élèves. D'aucune manière, ni de près, ni de loin, et quel que pût y être son intérêt, il ne les a jamais trahis. Et par le temps qui court et les mœurs qui règnent, une telle constatation n'a rien de banal.



LA VIE



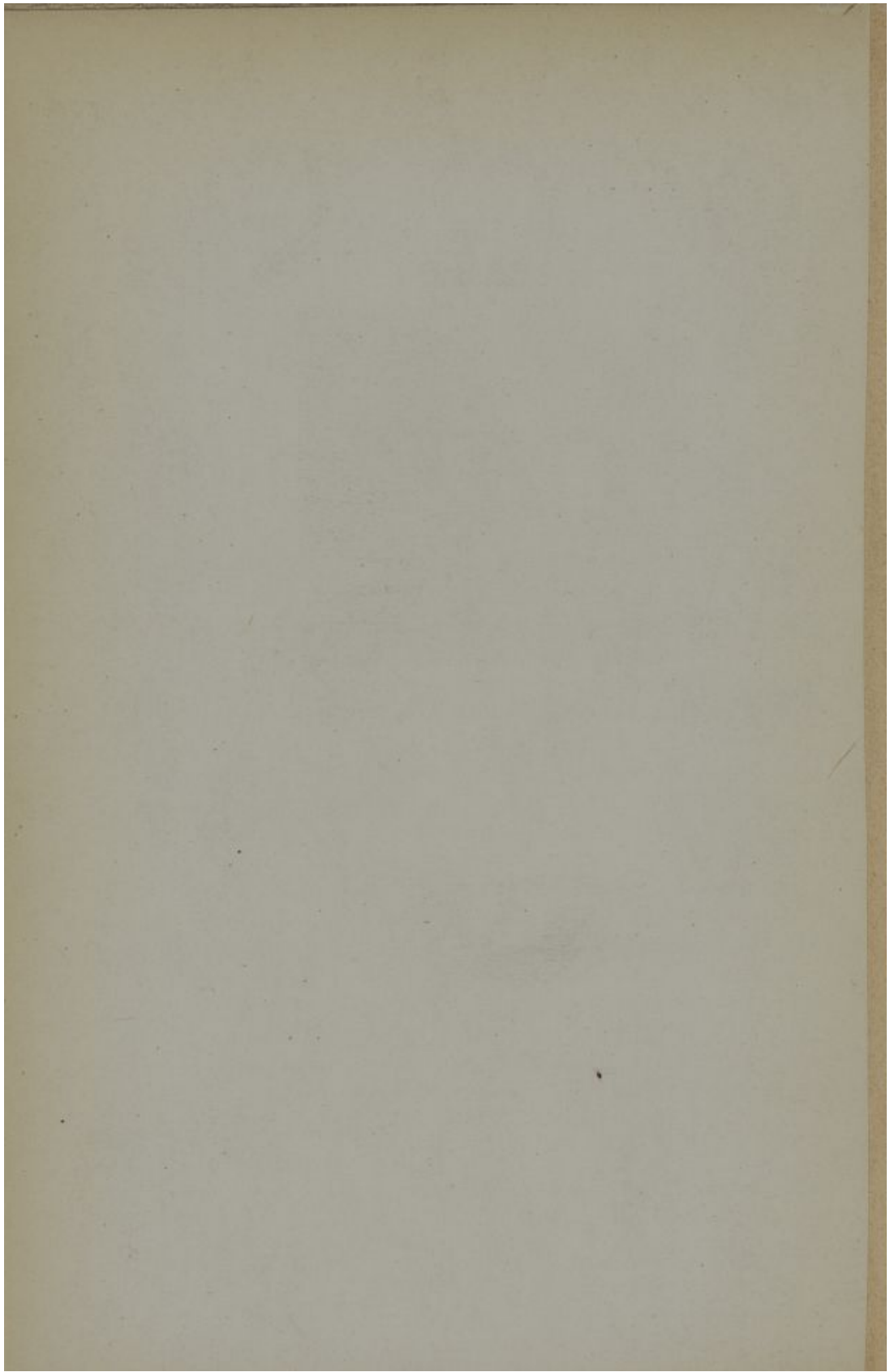


Masson et Cie, Editeurs

SES VIEUX PARENTS



Imp. Catala frères, Paris.



JUSQU'A L'INTERNAT

LA famille Dejerine a son berceau dans un petit village du pays de Savoie en Comté de Gênois. On trouve aussi haut que remontent les archives paroissiales de Scientrier (commune de Reignier) toute une série de Dejerine avec des orthographes variables. Il y a des « Gerines en 1689, des Degerines en 1738, ou des Dejerine et des Degerine.

Jean Dejerine, père du futur professeur, naquit à Scientrier¹ en 1802, d'une modeste famille où chacun cultivait le coin de terre qui lui appartenait et vivait de ses produits. Son éducation fut peu soignée mais le petit gars savoyard était doué de la volonté de sa race. Il apprit lui-même à lire et quelque peu à écrire. Il fut longtemps « courrier de famille, homme de confiance », préparant les voyages et arrêtant les logis de maints nobles seigneurs et de quelques grandes dames. Il parcourut, avec M. Drummond, l'Angleterre, l'Écosse, l'Irlande, les Pays-Bas, l'Espagne, de 1824 à 1835. Puis il fut successivement le courrier de sir Georges Clerk, membre du Parlement, de lord Cowley, ambassadeur.

1. Scientrier, hameau de 394 habitants à 480 mètres d'altitude sur la rive gauche de l'Arve à égale distance d'Annemasse et de Bonneville.

extraordinaire et ministre plénipotentiaire à Paris, avec lesquels il parcourut l'Italie et l'Allemagne. Besogne peu commode que celle d'un courrier à cette époque où pour aller de Londres à Naples, on ne traversait pas moins de 19 états avec les formalités de passeport exigées en ce temps et dont le courrier était chargé.

Avec l'amiral Cadogan il visita la Belgique, la Prusse et la Russie. Puis il voyagea avec sir John Demintown, avec lady Clerk, avec lady Montgomery, avec lady Anne Beckett.

Tous ceux qui se confièrent à lui se louèrent de ses services, vantant sa civilité, son honnêteté, son économie, son intelligence et sa mémoire, ne lui reprochant que d'être « soigneux à l'excès de l'argent qui lui est confié ». Dans ses voyages Jean Dejerine s'était instruit et on lui reconnaissait des qualités de polyglotte, des mérites de calculateur remarquable.

Jean Dejerine poursuivit ses randonnées jusqu'en 1853. Entre temps, en 1848, il avait épousé une cousine, Jenny Maurice, sans profession, « sans vocation », lit-on dans le contrat de mariage, née aux Eaux-Vives, le 9 janvier 1824, de 22 ans plus jeune que lui et dont la famille était originaire de Saint-Laurent, canton de La Roche, puresavoyarde elle aussi.

Jean Dejerine pouvait se mettre en ménage. Il avait fait quelques économies et possédait en 1847 une vingtaine de mille francs lorsqu'une obligation à lot du Piémont, lui appartenant, sortit avec une prime de 50 000 francs. Il se maria sous le régime dotal, mais la dot était surtout représentée par un mobilier dont le fiancé avait fait cadeau à la jeune épousée. Il figure dans ce mobilier un secrétaire en noyer (estimé 80 francs) qui devait faire la joie de Dejerine fils enfant, et que plus tard il devait conserver pieusement.

Après son mariage la famille Jean Dejerine s'installa dans la maison d'un oncle Valfin, 396, Chemin-Neuf-des-Petits-Philosophes¹, à Plainpalais, près Genève.

C'est là que naquit le 3 août 1849 un robuste garçon, Jules-Joseph Dejerine. Son père devait encore, du moins pendant l'été, continuer quatre ans sa vie errante, mais le petit Dejerine ayant failli mourir de la diphtérie, le père renonça aux longues absences qui l'éloignaient trop du foyer et s'installa comme voiturier à Genève, au n° 162 de la rue des Anciennes-Boucheries, fournissant les landaus pour les noces de Genève et les berlines de voyage pour les excursions en Savoie. Il devait continuer à travailler jusque vers l'âge de 65 ans en 1867, époque à laquelle il se retira pour vivre douillettement d'une petite vie de rentier, 3, cours de Rive, à Genève.

A cette époque c'était un brave et digne homme, un beau vieillard silencieux, très soigné et correct, de conseil avisé, respecté et considéré dans le quartier de Rive, que l'on voyait toujours avec sa tabatière et de très beaux foulards en soie des Indes. Il avait acquis au cours de ses voyages une grande expérience, son esprit s'était ouvert à bien des choses. Il aimait à s'instruire, s'il était amateur des grandes promenades et des longues causeries avec de vieux amis, parmi lesquels un bon et brave chien, Roméo, n'occupait pas la moindre place. La mère était la fille d'une commerçante de la place Longemalle (maison Berger, n° 146) et avait fait un apprentissage de « tailleuse ». C'était une paysanne de race à l'esprit sain, au jugement clair, très vive, très gaie, très « causante », extrêmement large d'idées, aimant l'ordre, la régularité, l'économie, se délectant des lectures sérieuses, lisant avec son mari la *Revue des Deux Mondes*, et tantôt le *Siècle*, tantôt le *Temps*.

1. Aujourd'hui, 16, rue de la Violette.

C'est dans ce milieu savoyard, de Savoyards ayant l'esprit et les vertus de nos campagnes françaises — de Savoyards catholiques — que vécut dans la protestante Genève le jeune Dejerine. Il devait y apprendre à goûter la modestie, la joie de la vie simple franchement et honnêtement vécue, y devenir dédaigneux de toutes les hypocrisies et de toutes les attitudes ne répondant pas à la façon intime de sentir. Il devait y prendre aussi, mais assez tard, le goût de s'instruire.

Malgré leurs petites ressources les parents Dejerine voulaient pousser l'instruction de leur fils et firent les sacrifices nécessaires.

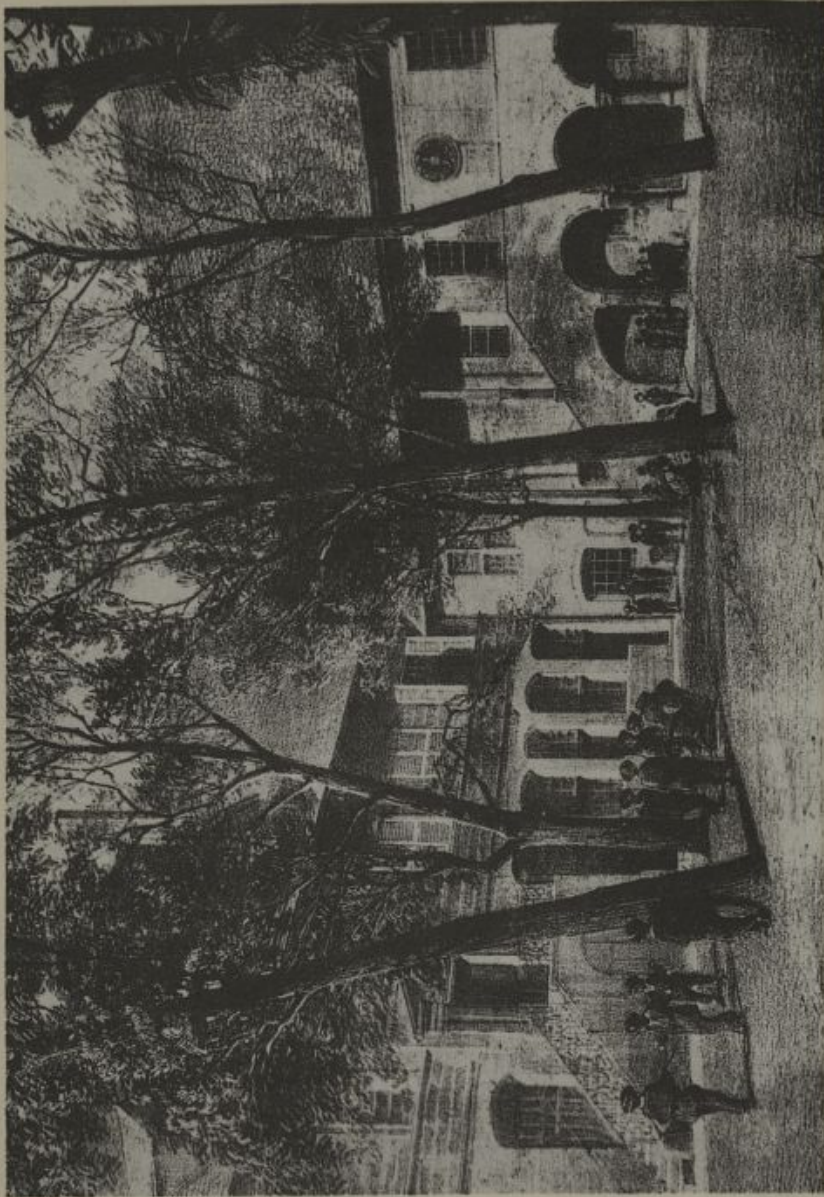
Jules Dejerine fréquenta jusqu'à onze ans l'école Alizier. De 11 à 15 ans il parcourut de la 6^e à la 2^e les classes du collège classique.

En 1865 il entre dans la classe inférieure du Gymnase qu'il est obligé de doubler en 1866, après avoir voulu sauter une classe. Il entre dans la classe supérieure en 1867 et en sort étudiant régulier en juin 1868.

Au cours de cette période J. Dejerine eut comme camarades de collège Louis Thevenaz, professeur au collège plus tard, Rivoire futur notaire, Rutty qui devint avocat et conseiller d'État, Louis Rochat futur pasteur, Gustave Brocher que l'on retrouve architecte, élève à l'École des Beaux-Arts de Paris, Roch actuellement directeur de la Banque de Paris et des Pays-Bas à Genève, Pyrame Naville administrateur de la Banque Ottomane à Paris et Paul Dubois de Berne le médecin et le psychologue bien connu de nos jours.

Quelques-uns de ces condisciples nous ont fourni des renseignements sur les premières années de sa vie. Louis Thevenaz le représente sans fard : « Dejerine n'était pas un élève brillant ni assidu ; rien du petit saint, *fort dissipé* ».

Dubois, de Berne : « C'est en 1860 que j'ai fait la

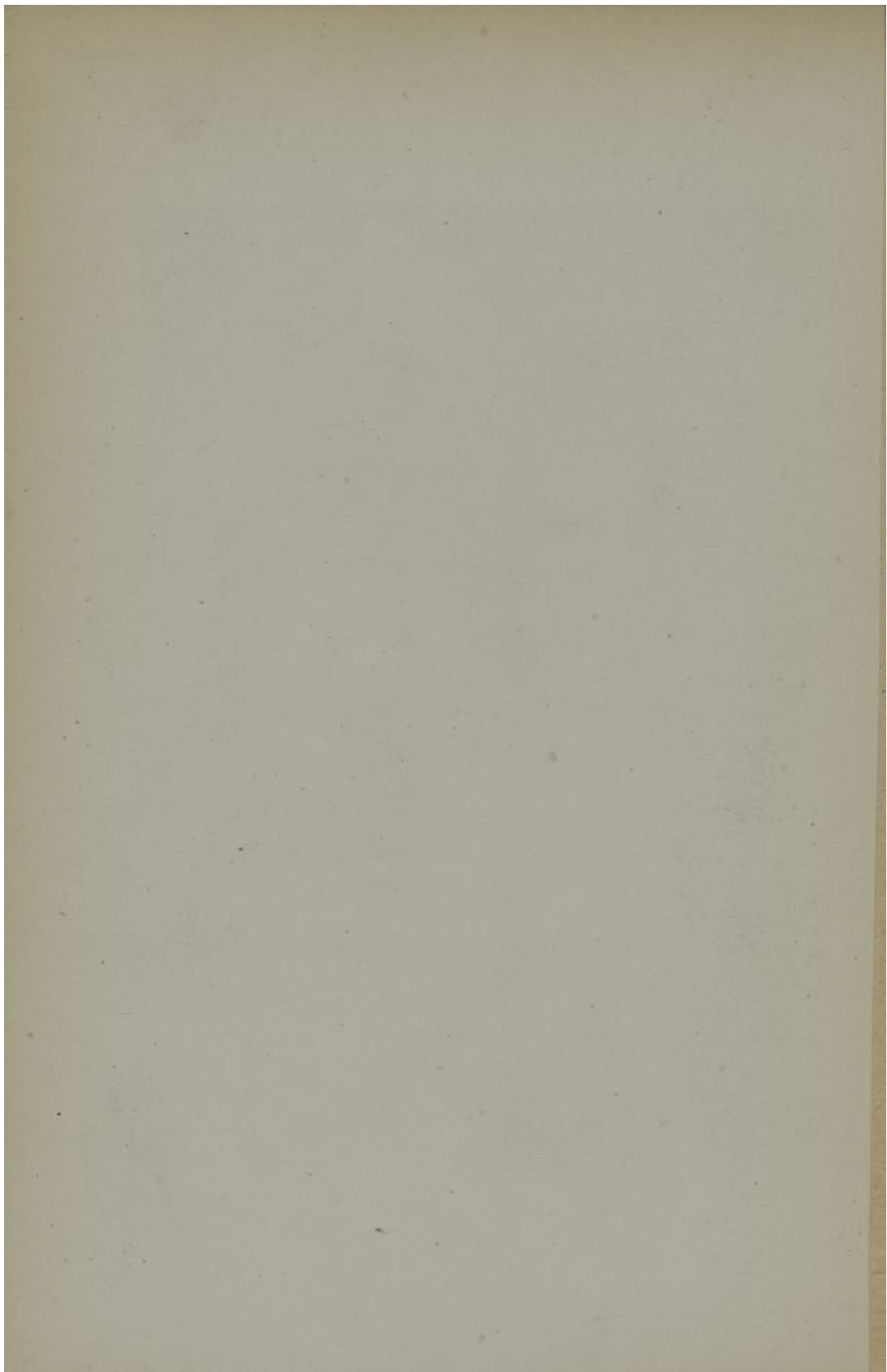


Imp. Gauthier frères, Paris.

Maison et Cie, Éditeurs.



LE COLLÈGE DE CALVIN — GENÈVE



connaissance de Jules Dejerine. Nos mamans nous avaient accompagnés au collège de Genève pour y prendre nos inscriptions. Nous nous trouvâmes assis l'un à côté de l'autre pour passer le petit examen d'entrée dans la sixième classique et nous avons suivi ensemble les six classes de collège toujours liés par une étroite amitié... Pendant ces six années dans le collège de Calvin, Jules brilla par son intelligence mais il était passablement indiscipliné et ses maîtres avaient de nombreuses remontrances à lui adresser... Sa *qualité de Français* l'éloignait un peu du milieu genevois assez fermé et de religion protestante. »

Dans une conversation particulière Dubois représente le petit Dejerine comme un jeune athlète fort, vigoureux. « Le courage ne lui coûtait pas. Il était fort à tous les exercices du corps. » Il était le tenant du bouton dans le jeu de « la défense de la citadelle » jeu qui consistait pour deux partis adverses de jeunes collégiens à se disputer, non sans heurts et sans quelques coups, le gros bouton de la porte du collège. Et quand Dejerine rompu éprouvait quelque lassitude c'est Dubois qui le suppléait.

L'ami Frédéric Raisin, le fin lettré bibliophile avocat du Consulat de France à Genève, nous raconte que c'est surtout pendant les leçons de grec que le petit Dejerine était particulièrement dissipé. Lorsqu'on traduisait les grenouilles d'Aristophane, chaque fois que reprenait le chœur des grenouilles, les pupitres s'abattaient et l'inévitable conclusion était « Monsieur Dejerine sortez, monsieur Détalla sortez. »

La véritable conclusion attendue était une promenade sur le lac, une partie de pêche ou cent points de billard. L'élève Détalla parut avoir une assez médiocre influence sur l'élève Dejerine.

L'ami Couchet nous représente le jeune Dejerine comme une nature toute droite, franche du collier, loyale, géné-

[PL. III.]

reuse, cordiale et d'une gaieté exubérante, les qualités de cœur et de caractère ne l'empêchaient pas d'être malgré une mémoire étonnante un élève fort peu assidu, travaillant en amateur, un camarade batailleur, se laissant peu faire et se défendant à grands coups de poing contre les « Aristos » de Genève. Le gamin n'était pas sans malice. Il y a une certaine histoire du petit Dejerine laissant tomber par mégarde sa tartine de pain sec du goûter dans la « seille » de miel d'une marchande et l'en retirant avec toutes sortes d'excuses, qui est vraiment amusante.

De 1868 à 1870 Jules Dejerine suit les cours de l'Académie de Genève. On ne peut pas dire qu'il y fut un élève extraordinaire, bien qu'il y passât son certificat de maturité et ses deux baccalauréats. Ses cahiers de cours ont les marges remplies de dessins qui ont bien quelque chose à voir avec l'anatomie descriptive mais que cette science plutôt austère répudierait sans vergogne. La pipe, le canotage, la pêche tenaient dans la vie de l'étudiant une large place.

Cependant l'Académie de Genève comptait un certain nombre de professeurs distingués : Carl Vogt, Edouard Claparède, Isaac Mayor, Pictet de la Rive, de Marignac, etc., qui eurent sur le choix de la carrière de Dejerine une influence décisive. C'est en sortant d'un cours d'anatomie comparée qu'il demanda à ses parents : « Pouvez-vous faire de moi un médecin, le pouvez-vous ? Je n'ai de goût que pour cela ». Leur réponse fut affirmative et le jeune étudiant qui par moments avait hésité à se faire soldat ou marin ne rêva plus que de devenir un médecin. Il devait mettre dès lors au travail cette même fougue et ce même enthousiasme que jusque-là il avait assez inégalement partagés entre l'étude et le plaisir.

Au cours de cette période et dans les années qui suivirent Dejerine entra en relations amicales avec un certain nombre

de Gênois du parti radical, Gavard, Favon, Henri Fazy, Ruchonnet, conseillers nationaux, le P^r Vaucher dont les rapports avec Dejerine ne furent pas sans nuages. Il y connut aussi Prévost, ancien interne de Vulpian, dans le petit laboratoire¹ duquel, au cours des vacances, alors qu'il était étudiant à Paris, il venait fréquemment travailler.

Pendant ses années d'académie il fit partie de la société d'étudiants appelée « Belles-Lettres » où il rencontrait d'anciens amis déjà nommés et s'en fit de nouveaux : Edouard Vidart, Alfred Vincent, Emile Vogt, Adrien Lachenal.

La carrière médicale choisie Dejerine, Français, devait nécessairement, d'ailleurs comme nombre de Gênois, penser à faire ses études à Paris. Sur ce point il eut à lutter contre l'opposition d'une partie de sa famille. Ses parents, sa mère surtout l'approuvaient, mais les collatéraux, peu certains de l'avenir du jeune homme, trouvaient le sacrifice inutile. Peut-être craignaient-ils les dangers de la grande ville, la vie non surveillée, loin de la famille. Peut-être quelque mesquine jalousie les incitait-elle à de fâcheux pronostics. En tous cas il devait y avoir là une puissante cause d'émulation pour le jeune étudiant qui, entre autres raisons, voulut arriver pour montrer à ceux de sa famille qui n'avaient point eu confiance en lui à quel point ils s'étaient trompés.

La guerre de 70 faillit arrêter ou interrompre la carrière de Dejerine. Il fut en effet convoqué comme garde national, mais la paix signée sur ces entrefaites arrêta sa mobilisation. Cependant il ne pouvait être question de gagner Paris et le jeune étudiant s'employa à Genève à l'ambulance des Délices qui soignait les blessés français en Suisse.

1. Laboratoire créé par Auguste Waller le physiologiste anglais et installé dans une salle basse de la route de Carouge.

Au printemps de 1871 seulement il put s'embarquer pour Paris.

Voici donc livré à lui-même un jeune homme de 22 ans, fort intelligent, doué d'une mémoire exceptionnelle, mais dont le goût pour le travail régulier n'avait jusque-là eu rien d'extraordinaire, et qui s'était beaucoup plus volontiers dépensé dans la vie physique et sportive.

Il semblerait que dans Paris, loin des siens, il eût dû faire l'étudiant en médecine, le carabin classique qui fréquente volontiers l'hôpital, plus difficilement les cours et travaux pratiques et plus rarement encore la bibliothèque, donnant quelques coups de collier aux moments des examens et pour le reste passant la meilleure partie de son temps à la brasserie ou dans les guinguettes de la banlieue à courir la grisette. Mais Dejerine avait pour le défendre contre cette manière de vivre et contre tous les entraînements de la jeunesse un double bouclier : Son grand cœur et aussi son grand amour-propre.

Son grand cœur, et il s'agissait de prouver à ses parents dont les sacrifices pour l'époque et pour leur bourse étaient considérables, que ce qu'ils faisaient pour leur fils n'était point fait en vain.

Un grand amour-propre, et il fallait montrer aux « aristos » de Genève que le petit Français catholique, fils de voiturier était capable de leur « damer le pion » à tous par le travail et la volonté appliquée uniquement au but à atteindre. Ce genre infiniment respectable de chauvinisme devait d'ailleurs toujours persister chez le maître arrivé comme chez le jeune étudiant. Il s'agissait encore de montrer à toute cette famille ironique et légèrement méprisante que le gamin malicieux et dissipé s'était mué en un garçon sérieux, capable de se défendre et de se garder, et capable d'arriver.

Il y avait enfin une autre raison. Dejerine avait la voca-

tion. Il ne concevait rien de plus beau que la médecine, scientifiquement conçue, et avait un immense désir de s'instruire et de devenir autre chose qu'un médecin « ordinaire » qui lui ne voit point dans les malades les problèmes diagnostiques et anatomo-physiologiques qu'ils posent, mais les simples et hâtives indications thérapeutiques qui découlent d'un rapide et superficiel examen.

Nous possédons sur les premières années passées par J. Dejerine à Paris toute une correspondance adressée à sa mère pour laquelle il avait un véritable culte et avec laquelle il vivait dans une intimité complète. Bon nombre de nos maîtres ont eu ou ont encore pour leur mère ce culte allant jusqu'au sacrifice d'eux-mêmes. Ce sont ceux-là mêmes qui, sans que beaucoup connaissent ce point particulier de leur existence, sont les maîtres les plus aimés parce qu'ils paraissent aussi être ceux qui ont le plus de cœur, tant il est vrai qu'une influence féminine maternelle s'exerçant jusqu'à l'âge mûr affine et développe les qualités de sentiment des hommes.

Nous avons encore en notre possession un certain nombre de lettres adressées à « l'ami Dubois » pendant les premières années de séjour à Paris.

Un simple extrait de cette double correspondance nous fera revivre la vie du maître, pendant ces années de lutte et de travail, d'espoirs et de découragements passagers jusqu'à la réussite finale.

EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE DE J. DEJERINE AVEC SA MÈRE
ET AVEC PAUL DUBOIS (DE BERNE)

J. Dejerine arrive à Paris le 21 mars 1871 au surlendemain de la Commune après un long voyage de près de

36 heures en 3^e classe avec pour compagnon Jean Escoffier, un garçon de café qui avait en sa qualité de « vrai Savoyard » conquis sa sympathie.

En cours de route l'étudiant a vu « beaucoup de Prussiens » mais aussi — et là le terrien se révèle — « peu de champs ensemencés ».

Puis c'est l'installation à Paris, la visite aux amis qui l'y ont précédé, Golay en particulier, des détails sur les restaurants où l'on fait d'assez bons repas pour des sommes modiques (21 sous en moyenne), la chambre à 35 francs par mois, 36, rue Bonaparte, au 4^e étage avec un mobilier abondant mais pas mal fripé. Peu après il s'installe classiquement, 13, rue Jacob, dans une chambre mansardée sous les toits.

Le 27 mars 1871 c'est une visite à Bex, interne à la Charité : « hôpital magnifique deux fois à peu près comme celui de Genève. Bex m'a reçu comme un frère, m'a fait visiter l'hôpital et m'a retenu à souper avec les internes de l'hôpital. J'ai passé là une des plus jolies soirées de ma vie avec des jeunes gens charmants pas du tout fiers... » Le rouspillon avait déjà l'admiration du corps de l'Internat. Il fréquente quelque temps la Charité chez Gosselin puis va à Beaujon où se trouvaient nombre de Genevois : Jacques Reverdin, d'Espine, Maunoir, Golay, qui devaient servir de guide aux débuts à Paris du jeune étudiant. Il suit à cette époque le service de Duplay : « Je ne puis assez me féliciter du bonheur que j'ai eu en choisissant cet hôpital car outre ce que j'apprends en chirurgie je puis disséquer tous mes après-midi ; comprenez-vous, pouvoir disséquer quand toutes les écoles sont fermées... Ensuite nous avons à l'hôpital des cours... Dolbeau, Axenfeld, Gübler, Duplay. De plus je suis nourri à l'hôpital... ».

L'emploi d'une journée : « Je me lève entre 7 heures et 7 h. 1/2. J'arrive à l'hôpital avant 9 heures, je suis la visite,

je fais mes pansements, j'assiste aux opérations. Je vais déjeuner et à midi 1/2 je vais disséquer à la Morgue jusqu'à 5 heures, puis je vais diner et rentre travailler chez moi jusqu'à onze heures. »

Cet emploi du temps n'est pas tout à fait exact comme en témoigne la correspondance avec Dubois. C'est jusqu'à 1 heure du matin que J. Dejerine travaillait, mais il ne fallait pas que ses parents puissent penser qu'il se surmenait.

Côté matériel : « Quant à l'argent je ne dépenserai pas plus de 60 à 70 francs par mois ma chambre comprise (nourriture à l'hôpital). C'est bien heureux de pouvoir apprendre autant en dépensant si peu, en faisant de si belles économies... »

Entre temps Dejerine a assisté à la Commune. Sa correspondance avec sa mère sur ce point est évidemment destinée à la rassurer. Il y a cependant des pages intéressantes à y prendre. « C'est toujours du côté de Neuilly, Courbevoie, la Porte-Maillot que l'on se bat, à 8 kilomètres du quartier latin... et la nuit c'est un vacarme qui vous serre le cœur quand on pense que ce sont des Français qui s'égorgent. Pauvres gardes nationaux, trompés, abusés par de grandes phrases et par de beaux parleurs, qui meurent croyant défendre la République. Quand on voit défiler leurs bataillons sur le boulevard Saint-Michel, tambour battant, cantinière en tête, l'air calme et résolu on est navré de voir tous ces pères de famille, ces enfants de 15 ans... L'acharnement des deux côtés est pire que quand on se battait contre les Prussiens, il semble qu'on ait oublié ces derniers, qu'ils sont aux portes de Paris et prêts à entrer si on ne paie pas l'indemnité de guerre.

« La Commune prend des mesures que l'Empire n'aurait pas désavouées, elle suspend les journaux qui la combattent après avoir proclamé la liberté de la Presse, arrête et

enferme les prêtres de Paris, etc., etc. Elle a voulu réorganiser l'enseignement médical, quelle ironie, et a invité tous les étudiants en médecine à lui envoyer des délégués pour former une commission. Tous les étudiants se sont réunis samedi dernier au grand Amphithéâtre, la séance a duré 4 heures et a été très orageuse ; il a été décidé que l'on n'enverrait pas de délégués à la Commune car ce serait la reconnaître, et, que le corps des étudiants en médecine ne la reconnaissait pas ; comme vous le pensez j'ai voté dans ce sens.

« Ce qui fait le plus de mal et ce qui empêche toute conciliation, c'est la Presse communale, les journaux, le Vengeur de Félix Pyat, le Mot d'Ordre, le Père Duchêne, le Rappel, le Cri du Peuple, etc., etc. Tous les jours il en paraît un nouveau ; ces journaux poussent au combat avec acharnement, il n'y a pas d'épithètes qu'ils ne jettent à Thiers, Jules Favre, Trochu et à l'Assemblée Nationale, ils sont rédigés dans le sens le plus *rouge*, Rochefort est un modéré.

« J'espère que la lutte finira prochainement mais ce ne sera qu'une trêve ; nous sommes dans une époque révolutionnaire que ni les déportations ni les fusillades n'arrêteront. Au fond de toute grande révolution il y a du reste une idée ; cette révolution est une révolution non pas politique mais *sociale*, c'est la lutte du *travail* contre le *capital*, elle est probablement l'indice de grands besoins de la classe ouvrière, mais ce n'est pas avec les armes que les travailleurs verront leur sort s'améliorer. »

A propos de l'emprunt :

« Ça m'a fait plaisir d'apprendre que vous aviez souscrit à l'emprunt. Qu'en dites-vous de ce résultat inespéré ? La France a encore les reins solides, 5 milliards en 24 heures c'est prodigieux ? Quel nez doivent faire les Allemands, cela vaut mieux qu'une victoire. Soyez tranquille, la France se

relèvera plus grande que jamais sous un gouvernement républicain. Oh ! que j'étais heureux quand j'ai appris le succès de l'emprunt... »

Deux lettres à Dubois à propos de la guerre et de la Commune sont encore à citer presque entières. Elles montrent l'esprit patriotique presque chauvin de J. Dejerine, son amour de l'ordre et de la discipline s'opposant aux conceptions plus humanitaires de Dubois. Telles quelles ces lettres seraient presque d'actualité.

« ... Je commencerai par te dire que tu ne m'as pas convaincu de l'inutilité de ma haine contre les Allemands. Pour que la France vive il faut qu'elle porte à l'Allemagne la haine que celle-ci nourrissait contre nous depuis 1814. Et depuis cette époque quoique l'Allemagne se fût vengée a-t-elle cessé, la Prusse surtout, de nous haïr et de faire un culte de cette haine. Dans les écoles et au temple on prêchait la haine contre la France... Et ces misérables Allemands qui, au nombre de 2 millions, vivaient chez nous, car leur pays était trop pauvre pour les nourrir, comment nous ont-ils récompensés de notre hospitalité : en fournissant une armée d'espions à Sa Majesté Guillaume... »

« Sedan arriva, que pouvait désirer de plus l'Allemagne, l'auteur de la guerre était tombé, une paix pouvait se faire et les deux puissants voisins se seraient dit : « Vivons tranquille... » Paris, cette ville que Bismarck et toute sa clique germanique méprisaient si fort, cette ville de luxe, cette ville efféminée qui devait ouvrir ses portes lorsque le premier uhlan paraîtrait sous ses murs, cette ville arrêta net 5 mois consécutifs la plus forte armée que depuis Napoléon on eût vu en Europe... »

« On nous fit signer une paix onéreuse, l'argent n'est rien, mais l'Alsace et la Lorraine ! Voilà ce qui attisera éternellement la haine de la Prusse, car il n'y a plus d'Allemagne, il n'y a plus qu'un empire Prussien... »

« Un autre motif de haine est la manière infâme dont ils ont fait cette guerre. Tu me dis que nous en aurions fait autant, non, nous n'avons jamais bombardé de villes ouvertes... nous n'avons jamais fait la guerre aux habitants, fusillé des gens qui défendaient leur pays... mais à quoi bon rappeler ces souvenirs, mon cœur se serre et les larmes me viennent aux yeux.

« Crois-tu que l'on ait des motifs suffisants pour haïr les Allemands?... L'Allemagne et la France ne peuvent vivre sur un pied d'égalité. Il faut que l'une ou l'autre périsse, il nous faut tuer l'Allemagne ou être tués par elle.....

« Ils commencent à pécher par là où nous sommes tombés, chauvinisme et orgueil, tant mieux..... et quand la Forêt noire brûlera comme une torche c'est à sa clarté que je lirai Goethe.

« Qu'en dis-tu, un étudiant en médecine être aussi féroce, c'est triste n'est-ce pas mais c'est comme ça. J'avais pris mon parti de la défaite, mais ils nous ont pris deux provinces, ils ont consacré la force.....

« Deux mots sur l'exécution des insurgés. C'est très commode de faire de la philanthropie à l'eau de roses quand comme toi on est tranquillement assis dans un bon fauteuil et qu'on lit les nouvelles dans un journal, malgré cela je ne comprends pas que tu soutiennes des théories pareilles. Comment voilà des gens qui, quand l'ennemi possède encore la moitié des forts de Paris, quand la France saigne par tous les pores ne craignent pas de l'achever.....

« Ils veulent consommer leur œuvre en détruisant Paris et tu oses soutenir que la justice sommaire n'est pas applicable à ces gens là!... Ce n'est pas l'ouvrier honnête et travailleur qui se battait c'était cette tourbe des grandes villes, gens sans aveu, souteneurs et filous... On les a vus se sauver devant les Allemands à Montretout préférant garder leurs armes et leur peau pour la « bonne cause ».

« Quant aux gouvernements de l'Europe, qu'ils commencent par détruire l'Internationale... Je t'accorde qu'il y a de mauvais riches, mais il y a encore plus de mauvais pauvres. La société doit se garder. Ce n'est jamais l'ouvrier laborieux et économe, ce sera celui n'ayant jamais rien pu produire qui voudra réformer la société à son idée.

« ... Ecoute Dubois, ne soutiens pas de pareilles utopies, moi aussi, tu le sais, j'ai été comme toi, mais *j'ai vu* et cela m'a dégrisé complètement. »

Ces lignes étaient intéressantes à citer parce que toute sa vie Dejerine devait conserver pareille mentalité, concevoir la société comme ne pouvant vivre sans discipline et autorité, rester partisan d'une société sévère pour ceux qui tentaient de la troubler. Il devait aussi rester un patriote vibrant, craignant tout ce qui pouvait diminuer la force de la Patrie en particulier dans l'armée qui constitue ce qu'elle a de plus représentatif. D'aucuns sourirent parfois devant de telles conceptions opposées à l'humanitarisme et au pacifisme d'alors. Mais aujourd'hui qui oserait penser que l'étudiant de 1871 comme plus tard le maître vieilli n'avaient pas, tout au moins pratiquement, une saine vue des choses.

Par ailleurs, la correspondance échangée avec Dubois au cours de cette première année d'études à Paris est fort intéressante.

On y voit l'étudiant de Paris s'intéresser à ses anciens condisciples de Genève, à Adrien Lachenal en particulier (futur président de la Confédération helvétique), à Ferrière, Chenevière, Alfred Vincent, Goetz, Edouard Vidart, Binet, Girard. Il s'y intéresse mais espère que son ami Dubois « un des deux hercules » avec lui-même de la volée 1869-70 de l'Académie de Genève triomphe sur le terrain des études de ses émules.

On y voit surtout J. Dejerine plein d'un bel enthousiasme

pour la médecine. Dans cette correspondance entre jeunes gens de 22 ans, il est parlé des opérations graves auxquelles on a assisté, des dissections faites, des théories apprises. On se pose « des colles », on s'indique des livres à lire... On sent que les jeunes gens sont tout à l'étude, que le métier comme la science elle-même les passionne. Ils ont la vocation et c'est leur force.

De temps à autre un filet de vinaigre — oh à peine perceptible — se glisse dans cette correspondance. C'est qu'il s'agit des mérites comparés de l'enseignement à Berne et à Paris, des dangers de la capitale, etc...

« ... Tu connais assez mon caractère, écrit Déjerine, pour savoir que je ne juge qu'après avoir vu ou après mûres réflexions. Je ne regarde pas Berne du tout du haut de ma grandeur. Pour les études préparatoires Berne vaut Paris, pour ce qui est de la préparation de l'internat Paris est la première ville car nulle part au monde tu n'as des hôpitaux aussi nombreux, aussi grands et aussi commodément installés pour l'étude...

« Tu te fais d'étranges idées sur l'influence exercée par la Babylone moderne sur ceux qui y habitent. Tu me cites une phrase que je trouve par trop naïve : « A Paris on oublie Dieu et sa mère ». Pour oublier sa mère on l'oublie moins à Paris qu'ailleurs je te le certifie. A Paris on conserve son individualité, on réagit mieux que partout contre toutes les causes qui pourraient vous faire changer de nature. Tu as peur de me voir revenir blasé comme certains étudiants que tu as connus à Berne. Tu crois tous les étudiants français blasés. Tu induis trop vite... Tu as rencontré des hypocondriaques pour qu'ils puissent te dire qu'à vingt ans ils ne tenaient plus à la vie. Tous ceux que je connais y tiennent beaucoup à la vie ; ils ne sont pas châtrés de tout beau sentiment (phrase Sévigné) bien au contraire. Si l'étudiant de nos jours n'habite plus le grenier de Béranger il

ne loge pas non plus dans le tonneau de Diogène... la cocotte a remplacé la grisette. La Musette de Mürger n'existe plus c'est vrai mais nous ne sommes pas si blasés que tu crois. »

Blasé, certes Dejerine ne l'était pas pour son compte et la correspondance régulièrement poursuivie avec sa mère continue pendant toute cette année à en faire foi. Pouvoir travailler est pour lui « une chance », apprendre quelque chose de nouveau l'enthousiasme. L'intérêt que lui porte un maître le ravit. Toute occasion de s'instruire lui est bonne et chaque progrès, chaque pas nouveau fait dans la voie qu'il s'est tracée lui donne une joie pleine et entière.

Quant à oublier ses parents, la correspondance de J. Dejerine est pleine d'une si jolie sentimentalité familiale que l'on sent bien que même à Paris il vit en communauté avec les siens.

« ... Je me suis aussi acheté une lampe et j'ai voulu m'en servir la première fois pour vous écrire une lettre. »

« Je profite de l'occasion que j'ai de travailler, occasion unique en cette saison. »

« La belle science que la médecine, plus j'en fais plus j'y ai de goût... Il est impossible de ne pas trouver magnifique la carrière médicale. »

« Il faut avoir du courage, je vous promets, pour disséquer avec la chaleur qu'il fait... Dimanche j'ai disséqué toute la journée. »

« Il est vrai que depuis deux ans j'ai bien changé, je ne me reconnais pas moi-même. Je suis raisonnable et n'ai rien à craindre de la vie de Paris. *Quand on veut réussir on réussit partout* et les séductions de Paris sont une excuse pour beaucoup de paresseux. »

Arrive le mois d'août 1871 et Dejerine prend ses vacances à Genève, — outre ses parents il se réjouissait d'y retrou-

ver Dubois, « un garçon sûr, sérieux, dévoué, un véritable ami. »

*
* *

Le 2 novembre 1871 c'est le retour à Paris et la vie de l'étudiant recommence. Il est d'abord dans le service de Pelletan à la Charité dont Bex est l'interne et où il rencontre son ami Maunoir. Il assiste aux épreuves de l'externat et de l'internat, concours qui, dit-il, font la force des études de Paris par l'émulation qu'ils créent. « Voilà ce qu'on ne rencontre nulle part en Allemagne. On a beau être travailleur et aimer sa vocation, lorsqu'il y a des concours pour obtenir les places cela fait travailler énormément, *on veut arriver et on finit par arriver.* »

La vie continue studieuse. Dejerine s'attache surtout à l'anatomie qu'il veut savoir « sur le bout des doigts ». Il sort infiniment peu, préférant consacrer ses soirées à l'étude et parfois à de longues causeries avec des amis voisins de palier, Frédéric Reverdin l'architecte et Martin de Genève.

Il fait la connaissance au restaurant Laveur de Hayem sorti médaille d'or de l'internat et concourant pour l'agrégation : « Il m'a offert pour l'été prochain d'aller travailler dans le laboratoire du célèbre Vulpian, faire du microscope, il m'en fournira un du laboratoire. Tout cela doit vous rendre heureux et vous voyez bien que *quand on veut réussir* on trouve toujours des gens bien disposés pour vous comme Prévost ou Hayem. »

Les cours l'attirent peu : « Je ne vais qu'à un seul cours donné par le célèbre Brown-Sequard. C'est un cours de physiologie et de pathologie. »

... « Je travaille ferme car je vois mes camarades avancer. Maunoir, Golay et Cossy ont été reçus à l'externat dans de bons rangs. L'an prochain j'espère aussi passer

dans les premiers. Je travaille toujours bien afin de ne pas me laisser dépasser par les malins de Strasbourg. »

Cependant à cette époque Dejerine ne pense pas encore à l'installation à Paris : « ... Et moi aussi il faudra bien qu'un jour je quitte Paris. »

La vie matérielle de l'étudiant est économique. Il ne voudrait pas pour tout au monde que ses parents puissent croire qu'il fait un mauvais usage de son argent. Il ne va pas au café, très rarement au théâtre. Quant à ce qui regarde les femmes : « Vous me savez assez sérieux pour ne pas m'en occuper. »

Il quitte la pension Laveur et va avec Maunoir et Cossy à la rue Mazarine au restaurant de la Petite Vache, qu'il devait continuer à fréquenter des années et où il se fit de nombreux amis.

Bex ayant quitté la Charité, Dejerine va chez Hérard où son ami Cossy est externe. « Un service où l'on apprend beaucoup, car le maître s'occupe de ses élèves. »

D'autre part il dissèque à Clamart avec Nicaise alors prosecteur. Il étudie le cerveau avec Maunoir et Golay le dimanche après-midi malgré les conseils de sa mère qui lui voudrait voir prendre quelque repos ce jour-là. « J'ai du reste tout le temps de me reposer aux vacances. En travaillant on réussit à Paris comme ailleurs seulement c'est plus pénible, mais aussi la récompense est plus belle et arriver à l'internat c'est quelque chose qui a bien son prix. Soyez tranquilles, les sacrifices que vous faites pour moi ne seront pas perdus et nos aimables parents en seront pour leurs prophéties. »

Toute la correspondance se trouve pleine de projets d'avenir, bornés pour l'instant à l'internat seulement, projets pour la réussite desquels Dejerine ne veut pas ménager

ses peines. Mais il a confiance dans sa réussite : « Je travaille ici comme je n'ai jamais travaillé de ma vie. Tous les soirs je les passe à la maison à travailler. Soyez tranquilles, vos sacrifices n'auront pas été inutiles et j'ARRIVERAI. »

Avec son ami Dubois c'est la même antienne : « Il s'agit pour moi d'une affaire capitale, savoir mon anatomie à fond et c'est une étude passablement longue. Il faut que cet été quand nous nous verrons que tu me questionnes Cruveilhier à la main et que je ne rate rien. Comme tu le vois d'après ce que je t'écris je ne perds pas mon temps ici et je fais un travail éreintant mais on ne craindra pas les malins et j'espère bien que tu peux en dire autant... »

En 1872 à la rentrée Dejerine fréquente le service de Guyon. Il passe le concours de l'externat avec 33 points sur 40 et est nommé 27^e, tandis que son ami Maunoir était reçu à l'internat.

Grâce à la recommandation de Prévost de Genève qui avait guidé les premiers pas de l'étudiant genevois, Dejerine n'arrive pas tout à fait comme un inconnu auprès de Vulpian chez lequel il put avoir une place d'externe.

Le voilà donc externe à la Pitié « dans le plus beau service de Paris ». Vulpian lui a dit : « J'espère que vous êtes un piocheur car chez moi il faut travailler. » Dejerine lui avait répondu qu'il espérait que Vulpian n'aurait pas à se plaindre de lui. Il devait, généreusement, tenir sa parole.

A la Pitié à 8 h. 1/4 du matin, il y reste jusqu'à 11 h. 1/4. Il a une salle de 24 lits. Vulpian s'intéresse à lui. « C'est du reste un charmant homme et très familier avec ses élèves. »

En même temps il commence des conférences d'internat avec Renaut le futur professeur de Lyon.

A titre de passe-temps il désire faire du microscope. Il voudrait en acheter un et voici la demande si discrète : « J'ai vu que si de temps en temps je consacrais une heure

au microscope ce n'était pas du temps perdu et qu'au contraire c'était pour moi un délassement, une sorte de repos du travail de l'internat. Vous savez que j'aime beaucoup le microscope, vous avez pu le voir pendant les vacances et cela a été pour moi une privation de ne plus en avoir un à ma disposition, d'autant plus que maintenant je suis dans un service dont le chef fait beaucoup de microscope et que c'est pour moi une occasion dont je voudrais profiter. Cela ne m'enlèvera pas une minute du travail de l'internat, j'en ferai surtout le dimanche. »

L'externat se poursuit chez Vulpian. Dejerine continue à peu fréquenter les cours : « Je suis arrivé à ce moment de la vie d'étudiant où l'on profite véritablement de ce que l'on sait et où l'on est déjà assez fort pour étudier par soi-même au lit du malade ou à la salle d'autopsie. Le travail que l'on fait par soi-même est le plus profitable de tous car il vous fournit des connaissances approfondies et appuyées sur des bases solides. »

Interruption des conférences d'internat fin juin et retour à Genève pour quelques jours seulement : « Je ne resterai pas longtemps mais nous n'en serons pas moins heureux. »

Pendant la même année la correspondance avec Dubois confirme la vie de labeur menée par J. Dejerine et sa joie d'être dans le service de Vulpian, avec Troisier comme interne. « Je n'ai de joie que l'après-midi du dimanche et comme je suis éreinté je fais du microscope dans ma chambre pour me délasser. »

« Je suis dans mon élément. Vulpian est un homme dont je n'ai pas besoin de te faire l'éloge. Il est assez connu par ses travaux, mais il a une qualité que ne possèdent pas tous les chefs de service, c'est de s'intéresser à ses élèves. Ainsi je suis avec lui sur un pied d'intimité qui me permet de discuter avec lui de n'importe quel sujet médical ou scien-

tifique sans craindre de l'ennuyer. Il se mettrait en quatre pour me donner une explication. »

« Quant aux autopsies c'est *splendide*. Chaque autopsie dure au moins une heure, nous en avons en moyenne trois par semaine. Comme tu vois je pourrai apprendre mon anatomie pathologique aussi bien sinon mieux que ma clinique. De plus Vulpian examine au microscope... C'est un homme de science en un mot qui travaille comme un nègre et avec lequel on travaille de même... C'est le plus beau service de Paris. Ce n'est pas un *épicier* comme il y en a, j'entends par là les cliniciens à la G... Il faut voir dans le malade autre chose que le symptôme, il faut en donner l'explication soit par la physiologie, soit par l'anatomie pathologique. »

« Je travaille par jour environ 8 heures à part l'hôpital. Je ne me couche jamais avant une heure du matin, c'est éreintant, mais le titre d'interne vaut bien cela. »

De la même époque, à propos d'un ami qui traversait une phase difficile, une lettre, où Dejerine se montre l'ami dévoué et fidèle qu'il devait toujours être pour ceux qu'il aimait, ceux-ci ne fussent-ils pas tout à fait sans reproche. « ... Vois-le de temps en temps, fais-le par amitié pour moi et pour lui en souvenir de nos années d'études. On m'écrit qu'il a du noir. Il faut le remonter... Mais quand j'ai un ami je ne veux pas qu'on l'attaque devant moi. »

En 1873-1874 la vie de travail continue, Dejerine remplace son interne en vacances et est très fier de la confiance qu'on lui accorde. Il a comme chef intérimaire à la Pitié en l'absence de Vulpian, Martineau.

Il passe son premier concours d'internat sur « *Circulation du foie, symptômes et diagnostic de la cirrhose* » sans grand espoir au point qu'il demande à ses parents de taire à tous les amis qu'il est cette fois candidat.

Il a 21 à l'écrit et devant la perspective d'arriver interne provisoire il renonce à poursuivre le concours pour passer une deuxième année d'externat auprès de Vulpian, se promettant d'ailleurs d'arriver l'année suivante. Il travaille avec Cossy et Fischer.

Son service chez Vulpian continue à le ravir : « Mon chef est toujours le même homme charmant et qui me fait travailler. Simple, modeste et bon enfant, ajoutez à cela un savoir énorme sur toutes choses, voilà un portrait. Je ne crois pas qu'il y en ait deux comme lui ici. C'est le vrai savant, cherchant à instruire le plus possible ses élèves et ne ressemblant pas à ces chefs qui ne s'occupent que de leur clientèle... »

En même temps il y a chez Dejerine une ambition qui naît. Il veut non seulement être interne mais « interne distingué, ce qui n'est pas tout à fait la même chose. Ce n'est pas tout que de porter le bonnet de l'interne, il faut que la tête qu'il recouvre soit celle d'un individu travailleur et fort. »

Dejerine fait tout ce qu'il faut pour cela. Il travaille même le dimanche après-midi. « Maintenant je ne vois plus qu'une chose, le concours, toujours le concours et je suis lancé. Du reste il faut faire ainsi pour arriver. »

La sous-colle s'est accrue d'un Parisien, Marot, formant avec Cossy, Golay et Dejerine un quatuor de gros travailleurs qui tous quatre devaient d'ailleurs arriver (Cossy, 1^{er}, Golay, 4^e, Marot, 12^e). Dejerine « tient à être interne plus qu'à tout autre chose et du reste il faut être dans ces dispositions pour arriver. Cette année je n'ai pas pris de distractions ; je ne suis sorti de Paris qu'une seule fois pour la revue du 14 juillet. J'ai tout sacrifié à l'internat, même le microscope, plus tard j'aurai le temps d'en faire. Du reste plus l'on travaille plus on est heureux de travailler et d'apprendre. »

Le 12 octobre c'est le concours sur *Rapports de l'œsophage. Symptômes et diagnostic des rétrécissements de l'œsophage.*

Après le concours il a la petite période de dépression classique du candidat qui croit avoir mal fait sa copie. En fin de compte il obtient 25 à l'écrit sur 30 et se voit en bonne passe d'arriver. A l'oral il a 17 sur 20, il est nommé interne des hôpitaux : « place recherchée et bien difficile à obtenir... Je suis arrivé par moi-même après un travail acharné, je n'étais pas fils de médecin, j'ai fait mon chemin tout seul ici. Je me suis fait bien du souci depuis que je suis à Paris et je n'ai pas pris beaucoup de distractions, je n'en prendrai pas davantage maintenant car je travaillerai tout autant mais d'une autre façon. »

La même note se retrouve dans une lettre adressée à Dubois : « Enfin c'est fini, depuis 48 heures je suis interne des hôpitaux. Maintenant je respire et je suis récompensé des longues heures de travail accompli dans ma chambre en voyant à l'horizon les sept juges du concours et la question à traiter. »

Avec l'arrivée à l'internat se termine la première étape de la vie de J. Dejerine. Ainsi apparaît dans la correspondance échangée avec ses parents la tendresse de ses lettres, le désir de leur faire plaisir dans les grandes et petites choses, l'intimité absolue qui y règne, le désir de vivre au loin, par la correspondance une vie commune avec les siens. Les moindres détails de son existence physique, intellectuelle, matérielle, morale, il les donne et veut en échange être strictement tenu au courant de la vie menée par ses parents. Quelle inquiétude au moindre malaise qui les atteint, quelles recommandations ne leur fait-il pas pour qu'ils se soignent bien. Il désire savoir quelles sont leurs lectures. Il leur envoie des articles ou des brochures inté-

ressantes. Il leur conseille de suivre des cours publics de l'Académie de Genève et M^{me} Dejerine suit des cours d'anatomie comparée. Il veut voir les siens prendre des vacances, faire de longues promenades. Il est le fils attentif et plein de sollicitude et signe ses lettres : « Votre enfant ». Pour ses parents il reste, il veut rester le « petit » qui va payer en reconnaissance et en dévouement toute une dette d'affection et de sacrifices.

Cette correspondance est encore pleine de sollicitude pour tous ses amis, pour tous les amis de sa famille qui sont à Genève. Il se soucie de leur santé, de leurs travaux, de leur avenir. Il aime son pays natal et tous les souvenirs qu'il a laissés là-bas. Il aime peut-être encore plus son pays d'origine la Savoie.

A tous ceux tels Prévost, Maunoir, etc... qui ont pu lui rendre quelque service il conserve une reconnaissance qui ne cesse de s'affirmer. Il a au plus haut degré la mémoire du cœur.

Mais ce qui nous paraît peut-être ressortir le plus clairement de tous ces extraits d'une toute intime correspondance, c'est l'enthousiasme pour la médecine, la fureur véritable de travail qui a gagné J. Dejerine lorsqu'ayant trouvé dans la carrière médicale sa véritable voie, il a voulu par devoir, par sain amour-propre, dans la conscience de ce que pouvait une belle énergie correctement appliquée, la parcourir le plus loin possible.

Ce qu'il y a de remarquable aussi dans cette première période de la vie médicale du maître futur, c'est la constante direction de son effort. C'est d'abord à l'anatomie qu'il s'adonne pleinement. Il sent que c'est là la base de toutes les études médicales sérieuses avec la physiologie. Il travaillera, jusqu'à ce qu'il sache son anatomie, imperperturbablement.

Quand arrivera pour lui le moment de la préparation

de l'internat, il s'appliquera de même exclusivement à celle-ci, y consacrant de longues veilles et ne réservant en 1^{re} année de préparation que les dimanches après-midi où il faisait du microscope, délassément vraiment inattendu.

En 2^e année de préparation il ne s'accordera même plus cette distraction.

Et puis c'est son grand désir de s'instruire, de *creuser* les questions qu'il faut encore apprécier. Savoir pour lui c'est comprendre. Aussi n'hésite-t-il pas, malgré sa modestie, malgré sa timidité certaine à avoir toutes les audaces lorsqu'il s'agit d'apprendre. Il vit le plus près possible de ses maîtres ne craignant pas de leur demander des éclaircissements quand quelque point de la pathologie lui paraît obscur. Il ne se satisfait pas de l'à peu près et par là se distingue de la masse des étudiants.

Ce caractère il devait le conserver pendant toute son existence, se refusant à enregistrer dans la science tout ce qui lui paraissait superficiel parce que insuffisamment ou incomplètement étudié.

Cette continuité dans l'effort, cette application, cette curiosité de toutes les choses de la médecine, cette intensité de travail, c'est la volonté d'arriver qui les lui donne pour une partie, mais ne faut-il pas là aussi reconnaître la marque de la race, de cette race savoyarde au labeur obstiné et dont la finesse proverbiale est d'autant plus redoutable qu'elle se dissimule parfois sous un physique quelque peu abrupt.

Tel était Dejerine jeune interne, tel il devait rester à peu près toute sa vie. Les années ne devaient apporter à sa physionomie générale et à son caractère qu'un minimum de modifications.

II

DE L'INTERNAT A L'AGRÉGATION

CORRESPONDANCE AVEC SA MÈRE (*Suite.*)

Le 1^{er} janvier 1875, J. Dejerine commence son internat. Il a choisi, à son rang, le service de Horteloup au Midi. Il pense profiter de cette année pour passer ses examens de doctorat, mais il dirigera surtout son activité vers le laboratoire et il revient au laboratoire de Vulpian. Ce dernier devait prendre sur lui une influence considérable.

« L'après-midi je travaille au laboratoire de Vulpian qui me pousse dans la bonne direction. Nous sommes ensemble et je travaille avec lui comme avec Prévost ce dont je suis bien content je vous assure. C'est un brave homme que mon chef et il me porte beaucoup d'intérêt. J'ai beaucoup d'estime pour lui et soit dit en passant c'est la plus forte tête de la Faculté de Paris. »

« Je passe tous mes après-midi au laboratoire de Vulpian et j'y reste jusqu'à la nuit. C'est bien agréable de travailler avec un homme pareil. Il me donne des conseils bien utiles et me disait l'autre soir qu'il me pousserait pour être membre de la Société de biologie, société dont fait partie Prévost et qui est présidée par Claude Bernard... Je vous l'ai dit, je veux devenir un interne distingué et non pas comme il y en a trop, me reposer une fois arrivé. »

« Ce n'est pas l'opinion du public qui m'importe mais bien l'opinion d'hommes qui sont mes maîtres comme Vulpian et autres. C'est là une récompense de mon travail de me voir l'élève et presque l'ami (n'était l'âge qui nous sépare) d'hommes tels que Vulpian. Nous vivons ensemble pour ainsi dire. Tous les après-midi je travaille à côté de lui, sous sa direction, c'est ainsi que j'arriverai à quelque chose. J'arrive à son laboratoire à midi et demi et j'y reste jusqu'à 5 heures tous les jours comme autrefois chez Prévost et je travaille les sujets qui m'intéressent. »

« Vulpian a beaucoup d'affection pour moi et je le lui rends bien. »

En avril 1875, Dejerine publie son premier travail original dans les *Archives de physiologie*¹, travail fait dans le laboratoire de pathologie comparée de Vulpian (*Note sur l'état de la moelle épinière dans un cas de pied bot équin*).

Puis c'est à la Société de biologie² une note sur *l'influence des courants induits sur les troubles trophiques observés chez deux cobayes après la section des deux nerfs sciatiques*, et une *Note sur un cas d'atrophie d'un lobe cérébral observé chez un chien, avec atrophie secondaire du pédoncule et de la pyramide correspondants*³.

En mai 1875, Dejerine quitte l'hôpital du Midi pour aller à Saint-Louis chez Cruveilhier. Il continue à travailler au laboratoire de Vulpian et publie avec Cossy un travail dans les *Archives de physiologie* : *Recherches sur la dégénérescence des nerfs séparés de leur centre trophique*³.

Chez Vulpian Dejerine rencontre à maintes reprises Prévost de Genève ; c'est chaque fois pour lui une joie de le retrouver et il projette pendant les vacances de travailler dans le laboratoire de Genève.

1. *Recueil de faits*, p. 253.

2. *C. R. Société de Biologie*, 1875, p. 112.

3. *Soc. C. R. Biologie*, 1875, p. 385. *Arch. de phys. norm. et pathol.*, 1875, p. 567.

Il publie encore le cours de Vulpian sur les poisons et passe plusieurs examens de doctorat.

Malgré son arrivée à l'internat, il n'a pas interrompu un seul jour sa vie de travail. Et ceci montre non seulement son énergie, mais encore, quand on pense à l'intensité de l'effort fourni pendant les deux années précédentes une singulière puissance de travail et une extrême résistance. Mais ces dernières qualités ne seraient rien s'il n'avait eu le goût du labeur et l'amour de son métier. Sa correspondance tout entière au cours de cette première année d'internat est un hymne continu au travail, une admiration constante de la carrière médicale.

Cette vie de travail n'empêche pas le nouvel interne de penser avec joie aux vacances, au moment où il se retrouvera près de ses parents. « Je pense aux vacances, aux deux mois que nous passerons ensemble, aux parties que nous ferons en Savoie. Vous savez combien j'aime à me trouver avec vous dans notre petit intérieur.

« Aussi quand je pense aux vacances, c'est à vous, au plaisir que je trouve au milieu de vous, que je pense. »

« C'est de vous seuls que je parle, car le reste m'importe peu... »

« Que de fois dans le courant de l'année je pense à vous et à notre intérieur du cours de Rive et je me dis : que font à cette heure mes bons parents ? Vous de votre côté vous pensez à moi et vous devez être contents de votre enfant... Ici on arrive à tout par le travail. »

« Quel bonheur ! nous allons enfin pouvoir passer de belles vacances ensemble sans qu'elles soient entrecoupées du souci d'un concours. Je vous avoue que mon cœur bat quand je pense que nous allons nous revoir. »

« Comme nous allons être heureux tous les trois, je pense avec émotion au moment du retour et au bonheur de vous embrasser après 13 mois d'absence. Quelle joie ! »

En deuxième année d'internat Dejerine passe dans le service du P^r Hardy, « le plus beau service de Saint-Louis, 74 lits de maladies de peau, plus un service d'accouchements très actif. »

Mais au bout de peu de semaines, Hardy est nommé Professeur de clinique à Necker et remplacé par Vidal qui conserve Dejerine comme interne.

Dejerine publie à la *Société de Biologie*, 1876, p. 47 et dans les *C. R. de l'Académie des Sciences* (séance du 24 juillet 1876) une note sur l'état des nerfs cutanés dans un cas de pemphigus.

Une véritable joie est pour lui l'arrivée de son ami Dubois à Paris. Dubois vient y faire un séjour de quelques semaines, fait salle de garde à Saint-Louis et partage amicalement la chambre de Dejerine.

Dubois « arrivait à Paris avec des préjugés bien vite écartés ». « Dubois est parti enchanté, enthousiasmé de Paris. Il était arrivé froid et défiant comme tous les Suisses en général qui croient appartenir au premier pays du monde et qui regardent de loin la France, avec un petit sourire sur les lèvres surtout depuis nos malheurs. Au bout de quinze jours il avait changé. »

Entre temps le travail continue au laboratoire de Vulpian. Le culte de Dejerine pour Vulpian s'accroît sans cesse, tant par admiration pour l'homme de science que par reconnaissance pour le chef bienveillant qui le guide : « J'arrive au laboratoire de ce bon père Vulpian qui est de plus en plus charmant avec moi. C'est un si brave homme, si instruit, si capable que de jour en jour je l'aime davantage.

« C'est demain lundi que Vulpian se présente à l'Académie des sciences..... Je veux être le premier à lui annoncer sa nomination. Ce bon père Vulpian plus je le vois plus je l'aime et l'estime car il n'y a pas tant de gens qui

allient aux qualités du savant celles de l'homme privé et qui portent comme lui de l'affection à leurs élèves. Je me félicite de jour en jour davantage de l'avoir rencontré au début de mes études car si j'ai travaillé comme je l'ai fait, c'est à lui que je le dois..... »

« Quand on travaille on arrive, cette devise est celle qu'a toujours professé mon savant maître Vulpian et on peut dire qu'il l'a suivie et qu'elle lui a réussi. »

Et comme Vulpian vient d'être élu membre de l'Académie des Sciences, Dejerine raconte avec un véritable enthousiasme les épisodes qui s'y rapportent : « Enfin Vulpian fut nommé avec 32 voix sur 56. Je n'ai pas besoin de vous dire dans quel état de joie était Vulpian. Il dit le lendemain à son cours où on lui fit une ovation, « ce titre est le couronnement de ma carrière scientifique et si je suis fier de le posséder c'est qu'il répond au but que je me suis toujours proposé, être placé le plus haut possible *afin de pouvoir faire le plus de bien possible.* »

« Le surlendemain il me parla à part de mon avenir, de l'intérêt qu'il avait pour moi, de l'affection qu'il me portait et je vis que je pouvais me compter comme un de ceux qu'il affectionne particulièrement. Ce n'est pas rien que de s'entendre parler ainsi par un homme de cette valeur..... C'est un homme auquel je suis absolument dévoué..... C'est lui qui m'a fait ce que je suis en me donnant le goût du travail scientifique, en m'aidant de ses conseils..... Je n'ai jamais eu plus que maintenant le feu sacré du travail. »

« Le cours de Vulpian finit vers la fin de juillet.... Je prépare son cours et ses leçons expérimentales ce dont il me tient bien compte, je vous assure, car, vous le savez bien, il a une grande affection pour moi, affection que j'ai méritée par un travail persévérant. »

Cet attachement réciproque du maître et de l'élève, attachement qui ne devait que grandir par la suite, honore

aussi bien un maître tel que Vulpian, qu'un élève tel que Dejerine.

Mais le laboratoire n'occupait pas seulement l'interne. Il consacrait encore de longues heures à l'hôpital. Il était heureux de savoir ses maladies de la peau, heureux d'avoir pu apprendre les accouchements, fier d'avoir conquis l'estime de son chef Vidal d'abord « un peu réservé ».

Tout, dans la médecine, l'enthousiasme. On est presque tenté de trouver excessif et anormal son goût pour le travail. Mais il ne faut pas oublier qu'il y trouvait non seulement la joie d'apprendre, de se développer, mais encore de très grandes satisfactions d'amour-propre. A chaque instant, dans sa correspondance, il rappelle que beaucoup de gens étaient au moment de son départ pour Paris, bien incertains de son avenir. Leur montrer qu'ils se sont trompés est une de ses raisons non pas de travail, car le travail il l'aime pour lui-même, mais d'accentuer encore le rôle du travail dans la vie : « J'ai réussi à réaliser une partie du programme que je m'étais imposé en arrivant à l'internat, c'est-à-dire ne pas rester dans l'arrière-garde mais marcher au contraire en avant et toujours en avant. *On a toujours le temps de se reposer*, c'est travailler encore et toujours qu'il faut. Voilà ce que j'ai toujours eu en vue et ce que j'ai mis à exécution. »

J. Dejerine va passer les mois d'août et septembre à Genève ; mais parti malade de Paris une néphrite l'immobilise pendant six mois jusqu'en avril 1877. Il rentre d'ailleurs incomplètement guéri et conservant des traces d'albumine dans les urines qui devaient persister pendant plusieurs mois.

Cette maladie semble l'avoir assez sérieusement éprouvé et lui avoir, bien passagèrement, enlevé quelque peu de son enthousiasme. Il parle « du beau temps de ses illusions ». Vulpian le croyant plus sérieusement affecté a repris la

place qu'il lui avait promise et c'est là pour Dejerine un très gros crève-cœur. Cependant il continue à travailler au laboratoire de Vulpian d'une façon régulière et finalement par un concours de circonstances favorables, il arrive à finir son année d'internat chez Vulpian à la Charité. « C'est tout de même de la chance que les choses se soient arrangées ainsi. C'est une compensation que je n'ai pas volée mais que je suis tout de même heureux d'obtenir car ce n'est pas toujours aux plus méritants que sont réservés les honneurs. »

Entre temps sa robuste constitution fait son œuvre : « Ma santé est très bonne, j'ai une mine superbe, ma force physique s'est développée d'une façon extraordinaire et je fais l'étonnement de tous mes collègues. Comment, me disent-ils, après avoir été si malade peux-tu être devenu si fort et si robuste, je leur réponds : C'est grâce aux soins de ma bonne mère. »

En octobre 1877 Dejerine est redevenu pleinement lui-même. Il pense un moment à accepter la fonction de chef de laboratoire à la Charité. Mais à cette époque il se proposait de rentrer à Genève pour certain projet matrimonial qui ne devait pas aboutir.

La pensée de vivre à Genève auprès de ses parents entre pour beaucoup aussi dans cette décision. « Ce bonheur vous devez le partager, c'est la meilleure garantie pour vous de mon retour à Genève, car maintenant, comme vous le pensez, je m'inquiète peu des concours. »

Au fur et à mesure que le temps passe il s'emballe davantage : « Je suis amoureux comme un enfant. »

On voit que le « bon géant », le bourreau du travail savait être sentimental à ses heures et cette note de caractère est intéressante à signaler, car, d'une part ceux qui n'ont voulu voir dans Dejerine que le grand bûcheur pourront voir par là que son âme était tendre et son cœur facile à

émouvoir. devait d'ailleurs rester ainsi toute sa vie et ce rare mélange d'énergie et de tendresse, de volonté appliquée au but poursuivi, mais incapable de calcul constitue peut-être le côté le plus attachant de sa personnalité.

D'ailleurs s'il rêve, il n'en travaille pas moins. « J'ai un service magnifique, je me porte comme un charme et je travaille comme je n'aurais pas travaillé depuis longtemps. » « Je travaille ferme avec Vulpian. Il y a des moments où je me dis que peut-être j'aurais mieux fait en ne devenant pas amoureux et en restant ici à faire de la science, mais la science ne suffit pas à rendre heureux et une vie douce et tranquille a bien son charme. »

Cependant il publie et Vulpian présente en son nom une note à l'*Académie des Sciences* sur « *les altérations des racines antérieures dans la paralysie diphtérique*¹ » et un mémoire : *Recherches sur les lésions du système nerveux dans la paralysie diphtérique*².

En 4^e année d'internat Dejerine entre à l'Hôtel-Dieu chez Gueneau de Mussy. « Je compte passer mes examens afin d'être prêt pour la fin de l'année à rentrer à Genève car c'est par là que je compte finir, la vie est trop dure ici pour arriver à une position un peu élevée. A Genève si le côté brillant et honorifique fait défaut, j'aurai au moins le bonheur de vivre avec vous et après huit années d'absence vous devez trouver que ce n'est pas trop tôt. Rester seul ici jusqu'à quarante ans pour avoir la mince satisfaction d'être médecin des hôpitaux ou professeur agrégé, vivre encore seul une dizaine d'années dans des chambres d'hôtel ou dans un appartement de garçon cela ne me sourit plus et j'aime mieux faire des projets moins ambitieux mais plus faciles à réaliser. »

1. *C. R. de la Société de biologie*, 1877, p. 312.

2. *Archives de physiologie*, 1878, et *Congrès médical international de Genève*, 1878.

Sa santé continue à se raffermir : « Je me porte comme jamais. Je pèse 90 kilogrammes. Ma force musculaire est tout autant si ce n'est plus remarquable et l'on me regarde comme le plus solide des internes. »

Cette petite phrase est amusante car toute sa vie Dejerine devait rester grand admirateur de la force physique à une époque cependant où les sports étaient peu à la mode.

Au cours de cette année Dejerine assiste à deux cérémonies d'un genre essentiellement différent, l'enterrement de Claude Bernard et l'inauguration de l'Exposition universelle. Il a écrit à ses parents de fort jolies pages à ce sujet qui méritent d'être citées tout entières :

24 février 1878.

« Le grand événement de la semaine dernière a été l'enterrement de Claude Bernard. Le ministre a voulu que la science fût honorée sous la République et qu'un savant eût des funérailles aussi belles qu'un diplomate ou qu'un grand général. La cérémonie a été magnifique. L'église Saint-Sulpice tendue de noir avec un grand catafalque au chiffre du défunt. La cérémonie a été moitié militaire et moitié civile et il y avait là tout ce que Paris compte d'illustrations dans la science et les lettres.

« J'ai vu Alexandre Dumas, le duc d'Aumale, représentant l'Académie française et une quantité d'autres notabilités dont *le Siècle* a dû déjà vous donner les noms. Le cortège immense (plusieurs milliers de personnes) s'est rendu au Père-Lachaise, précédé de la garde républicaine à cheval et escorté sur tout le parcours par une haie de sergents de ville. Je faisais partie du cortège, seulement comme il y avait près de 6 kilomètres à faire, j'ai suivi dans un fiacre avec Cossy. Sur la tombe dont je n'ai pu approcher de près, il a été prononcé neuf discours ; je vous enverrai la *Revue scientifique* qui en fait le compte rendu. Vulpian a parlé au nom de l'Académie des Sciences. Le cercueil disparaissait sous les couronnes ; celle de l'Internat de Paris avait près de deux mètres et nous a coûté 200 francs ; elle était en violettes et lilas blancs.

« Les épiciers, commerçants et autres de la même espèce ouvraient de grands yeux en voyant que l'on rendait des honneurs publics à un simple savant et cela ne contribuera pas peu à rehausser la science à leurs yeux car Claude Bernard est mort comme il avait vécu, c'est-à-dire plutôt pauvre. C'est une grande perte, car il était encore jeune, il n'avait que 65 ans, il a succombé à une maladie de vessie et il s'est parfaitement vu mourir; avant d'être pris du délire précurseur de la fin, il a demandé, ayant froid, qu'on le couvrit avec sa couverture de voyage, afin, a-t-il ajouté, d'être prêt pour le voyage final. Ses élèves ne l'ont quitté que lorsqu'il eut perdu connaissance; alors seulement sa famille a pu le voir, car de son vivant il avait trop eu à s'en plaindre pour la recevoir. Cl. Bernard était le fils d'un petit campagnard près de Villefranche, et, il est mort, détail bien triste, sans être entouré par une famille... Il vivait seul avec une vieille domestique qui ne l'a jamais quitté. De son vivant il a eu tous les honneurs qu'un homme puisse rêver, mais il n'a pas eu d'intérieur et cela certainement devait lui paraître dur, car c'était un grand caractère à tous égards. Il a été le plus grand physiologiste du siècle et devant son nom les Allemands eux-mêmes s'inclinaient. Il ne sera pas remplacé de longtemps. Je vous donne tous ces détails persuadé qu'ils vous intéresseront et je vous les donne de visu, car je tenais à vous montrer qu'en France on savait honorer la mémoire des grands citoyens. »

Cette opposition entre la vie du savant arrivé au sommet des honneurs et dont la vie privée est cependant fort triste montre l'importance, le véritable culte que J. Dejerine attachait à l'idée du foyer. Il devait d'ailleurs rester toujours un homme d'intérieur détestant le monde et sa figuration, mais aimant le coin du feu auprès d'êtres aimés qui étaient toute sa vie.

Quant à l'Exposition de 1878 elle est pour lui l'occasion d'un élan d'enthousiasme et de joie patriotique.

« Il faut vous dire qu'à ce moment j'étais ému et empoigné par l'enthousiasme en face de cette Exposition d'un grandiose dont rien ne peut donner l'idée. Après tant de malheurs, tant de souffrances, je voyais notre beau pays de



1870



1880



1896



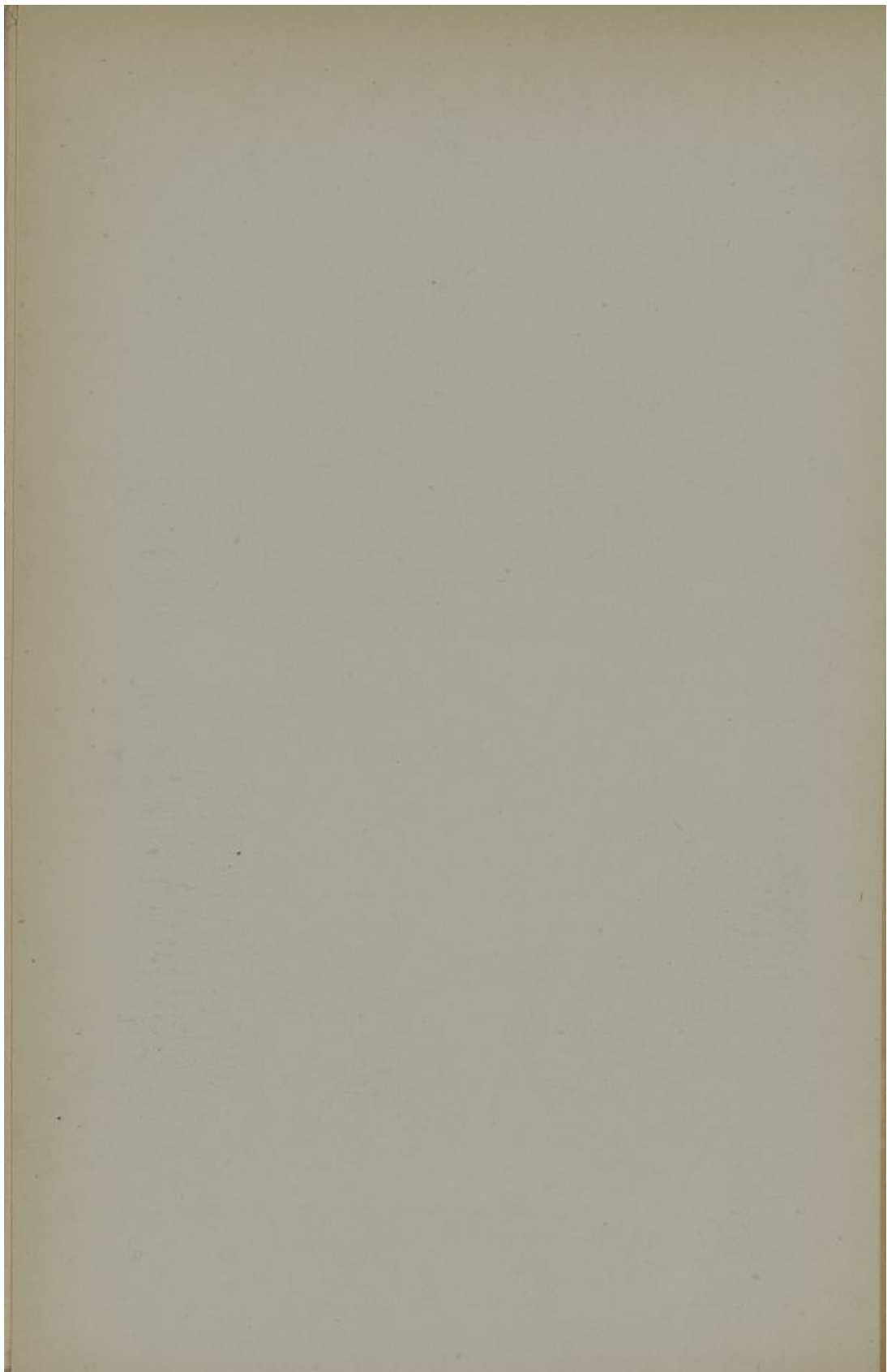
1903

Imp. Catala frères, Paris

Masson et Cie, Éditeurs



AUX DIVERS AGES DE LA VIE



France convier l'Europe à une fête sans précédent. J'ai eu un de ces moments dont on se souvient dans toute l'existence et qui fait oublier bien des choses car je ne crois pas avoir eu dans ma vie un pareil moment d'émotion. »

« Voilà le commencement de la revanche, la vraie revanche. Les Allemands ont eu beau nous réduire le plus qu'ils ont pu, ils ne pouvaient et aucun peuple ne pourrait davantage montrer une pareille preuve de travail et de prospérité... Et je vous avoue que ce n'est pas la moindre satisfaction que j'éprouve en voyant combien l'Exposition allemande des Beaux-Arts fait pauvre mine à côté de celle des artistes français. »

A la rentrée d'octobre 1878 Dejerine reprend sa vie habituelle, travaille au laboratoire, publie un travail sur *l'Embolie graisseuse pulmonaire consécutive à des fractures*¹, obtient le prix Godard à la Société Anatomique, pour son travail sur les paralysies diphtériques et termine son internat.

Il va habiter rue Toullier, 3, à l'hôtel Soufflot, une chambre au 3^e étage. Il retrouve là son ami Cossy. Il passe rapidement ses derniers examens et sa thèse² et commence à parler sérieusement de rester à Paris: « Nous causerons de l'avenir qui n'est pas brillant à Genève et qui l'est bien davantage à Paris tout en étant plus pénible, mais on peut au moins arriver à quelque chose tandis que là-bas tout est fermé à un étranger surtout. »

Il pense aller à Genève après ses examens. « Ma présence ressuscitera ce bon père... Il verra son fils revenir docteur

1. *Bull. Soc. Anat.*, 1878, p. 453. De l'embolie graisseuse dans les fractures, *Progrès médical*, 1878, p. 897. Recherches expérimentales et cliniques sur l'embolie graisseuse dans les altérations osseuses, *C. R. Soc. de biologie*, 1879, p. 23.

2. Recherches sur les lésions du système nerveux dans la paralysie ascendante aiguë. Paris, 1879, bureaux du *Progrès médical*, et Delahaye, libraires-éditeurs.

et ayant ici une certaine réputation. Cela doit le faire rire quand il songe aux prédictions qu'on lui faisait sur son compte il y a une dizaine d'années, prédictions qui lui avaient fait tant de peine, lui qui est si bon et qui a tant d'affection pour moi. Il peut encore être fier d'une chose, c'est que de tous les Genevois qui sont venus ici, à part Prévost — (dont Dejerine parle toujours dans ses lettres avec affection et reconnaissance) et Jacques Reverdin — il n'y en a pas beaucoup qui aient acquis ici une réputation supérieure à celle dont je jouis, tant il est vrai qu'à Paris avec du travail et l'amour de la science, on arrive toujours sans avoir eu besoin pour cela d'avoir des relations. On se les crée soi-même, par son travail et cela vaut mieux car on est le fils de ses œuvres. »

Dejerine soutient sa thèse le 21 février 1879. Ce devait être une dernière joie pour son père qui mourait le 25 mars 1879. Une partie d'une lettre d'un ami (Bellouard) est à citer, car elle montre que son auteur était un de ceux qui avaient su comprendre le caractère de Dejerine.

« Tu dois être bien affligé et bien désolé car tu aimais bien ce bon père n'est-ce pas et puis tu as le cœur tendre sans en avoir trop l'air. Quand on ne te connaît que de loin et du dehors on te croit tout à fait stoïque et philosophe, peu accessible aux émotions. C'est ainsi du moins que je t'avais jugé quand je n'étais pas encore devenu ton ami. Depuis lors j'ai complètement changé d'avis et de façon de te comprendre... »

Certes oui, Dejerine était un tendre et un émotif. Il le fut toute sa vie, et sensible jusqu'à l'excès. Mais il laissait bien peu de gens s'en apercevoir.

M^{me} Dejerine reste seule à Genève tandis que son fils retourne à Paris, projetant bien pour plus tard de faire venir sa mère auprès de lui. En attendant il lui témoigne

dans toutes ses lettres une tendresse et une sollicitude émouvante, accrue peut-être encore du fait qu'il la sait seule et livrée à elle-même. Il veut qu'elle lise, qu'elle se réabonne à la *Revue des Deux Mondes* sa lecture favorite d'autrefois. Il s'inquiète des moindres détails de son existence, des promenades faites, des personnes vues. Jamais intimité plus complète n'exista entre mère et fils :

« J'espère ma bonne mère que tu ne t'ennuies pas trop de mon absence et que maintenant tu dois sentir moins vivement la mort de ce bon père. Prends le plus possible de distractions. Lorsque le temps ne te permet pas de sortir, distrais-toi en lisant soit les journaux soit la *Revue des Deux Mondes*. Je n'ai pas besoin de te recommander de soigner ta santé. Tu sais que je n'ai plus que toi et tu sais combien j'ai d'affection et de reconnaissance pour toi. »

« Nous ne serons plus longtemps loin l'un de l'autre de quelque façon que tournent les événements. »

« Je suis content de voir que tu prends le plus possible de distractions, je t'approuve beaucoup de faire une promenade avec ce bon Roméo (le chien fidèle) et tu dois être bien heureuse, lorsqu'en regardant le Jura, tu te dis que ton fils réussit là-bas, dans ce grand Paris, qu'il y vit d'une façon intelligente au-dessus des mesquineries de la vie, et tu dois te reporter à ce moment-là, à huit ans en arrière, au mois de mars 1871, lorsque je partis pour la grande ville où je ne connaissais personne. »

En juillet 1879, Dejerine passe les épreuves du clinicat — véritable concours à cette époque — et est nommé chef de clinique de Hardy. C'est pour lui une garantie d'avenir, une consolation de certaines désillusions sentimentales.

Le voilà chef de clinique de Hardy : « J'ai un beau service de 56 lits et il y a de quoi travailler, J'ai vu hier Hardy. Il a été charmant avec moi à tous égards. C'est un brave et

honnête homme avec lequel la vie sera facile et agréable. Je me suis remis avec plaisir au travail car j'ai quitté l'atmosphère amollissante de là-bas et si je t'avais près de moi rien ne me manquerait, mais patience, cela viendra bientôt et nous serons heureux. »

« Je suis de nouveau lancé à pleines voiles dans le travail, le travail agréable et intelligent. J'ai un magnifique service et un outillage très beau et plus que suffisant ».

« Si tu savais ma bonne mère, combien je suis content d'être arrivé là... Je n'ai pas besoin de te dire qu'ici je ne me sens plus le même que là-bas. Ici je vis et je travaille et les jours se succèdent rapidement et agréablement, là-bas, tu le sais, je me sens diminué, comme imbécile. Il me suffit de me retrouver sur le pavé de Paris, pour redevenir moi-même. J'ai un travail agréable et nullement fatigant et je suis en évidence, tout cela, ma bonne mère, grâce à toi. »

« Le Père Hardy m'aime beaucoup et a toute confiance en moi. »

Au cours de son clinicat, Dejerine fait un certain nombre de leçons aux élèves de la Clinique, fait quelques cours à des élèves privés, continue les travaux de laboratoire. Moins que jamais il regrette de ne pas s'être installé à Genève.

En passant une jolie lettre de vie simple : « Au reçu de cette lettre, tu vas t'habiller, prendre Roméo avec toi et aller acheter le manchon en question. Il ne faut pas hésiter à le faire. C'est moi qui t'en fais cadeau, ma bonne mère. Actuellement je gagne largement ma vie. Achètes-toi immédiatement ce manchon, tu as déjà trop tardé car l'hiver est à moitié fini. Du reste, ma bonne mère, tu l'as assez gagné par ton économie, et je serais si content de savoir par ta lettre de Dimanche que tu as quelque chose pour tenir tes mains au chaud. »

Par ailleurs, le laboratoire, les conférences privées du chef de clinique, le clinicat lui-même, remplissent une



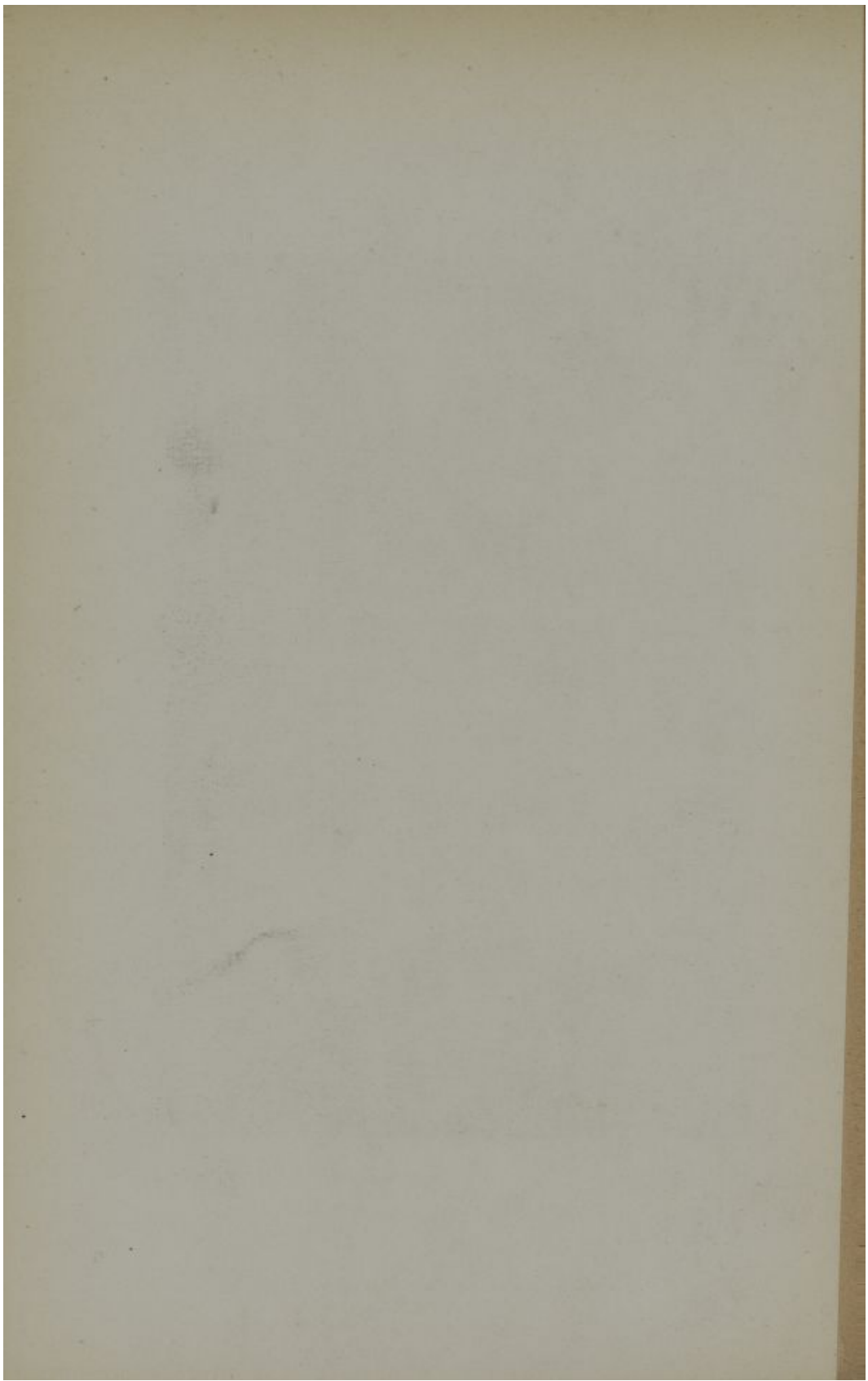
Imp. Gatala frères, Paris.

LA CLINIQUE DE LA CHARITÉ — 1881

Prof. A. Hardy ; L. Landouzy, agrégé, Médecin du Bureau Central ; J. Dejerine, Chef de Clinique ; A. Josias, Chef de Clinique Adjoint ;
A. Malherbe, Chef de Laboratoire ; L. Queyrat, R. Semelaigne, Grisel, Gomet, Delahaye, externes, Mlle A. Klumpke, stagiaire.

Maison et Cie, Éditeurs





existence qui ne souffre que de rares loisirs surtout consacrés à de longues promenades en compagnie d'amis dévoués et parfois de Gênois de passage. Quelques réceptions, dans le monde médical, en particulier chez le P^r Hardy, en constituent la seule distraction mondaine.

Dejerine loge toujours à l'hôtel, prend ses repas à son petit restaurant habituel où il devait se faire de nombreux amis et qu'il ne devait abandonner que beaucoup plus tard, en 1888, au moment de son mariage. C'est là qu'amené, dès son arrivée à Paris, par ses amis Golay et Maunoir, il fit la connaissance de de Brazza, de Dutreuil de Rhins, de Mizon, de Crampel, qui tous ont laissé un nom fameux ou tragique dans les annales de l'exploration. Plus tard il s'y rencontra avec Giron le peintre, Léon Couty le graveur, Ch. Rabot, Clozel de Boyer, Ulysse Trelat. Milieu extrêmement divers et très cultivé, milieu d'ardentes discussions et qui devait contribuer à former l'esprit et le caractère de tous ceux qui le fréquentaient par la pénétration réciproque de cerveaux d'origine et de formations essentiellement différentes.

Il nous a paru intéressant de retrouver quelques détails sur ces réunions. Nous les devons à la plume de M. Evert van Muyden, le peintre et aquafortiste suisse bien connu (par l'intermédiaire de M^{me} Jacottet, de Neuchâtel, dont le mari fut aussi un commensal de la « Boîte à Baptiste ») et à celle de Charles Rabot.

Villa Naudé. Orsay, Seine-et-Oise.

A MADAME HENRI JACOTTET,

C'est après MM. Dejerine et Jacottet, en 1885, que je devins un habitué fidèle du restaurant de la *Petite Vache*, et c'est précisément avant 1885 que M. Dejerine, en particulier, le fréquenta assidûment.

Il m'est donc assez difficile de donner des renseignements tant soit peu détaillés sur les faits et gestes de ces deux personnes puisque, de 1879 à 1884 j'ai habité Rome. Bien qu'ayant habité Paris de 1874

[PL. V.]

à 1878, je ne faisais alors que de très rares apparitions au restaurant pour y rencontrer les deux frères Maunoir, amis de ma famille, et Ch. Töpffer, mon cousin. A cette époque, M. Dejerine faisait déjà partie du cénacle, si je ne me trompe pas.

Il y aura donc forcément dans l'historique qui va suivre des lacunes que je ne puis malheureusement combler.

— Sur l'origine du cénacle de la *Petite Vache* voici ce que dit la tradition :

En 1850, deux jeunes genevois, qui furent, dit-on, le D^r Binet et M. Adrien Duval (un de mes oncles) passaient dans la rue Mazarine. Ayant lu sur la porte d'une modeste crèmerie, au n^o 66, un nom qui leur parut suggestif : *M^{me} ou M^{lle} de Genève*, ils entrèrent dans l'établissement, croyant qu'il était tenu par des Suisses.

Or, le nom « de Genève » se trouvait être le nom de famille de la tenancière, qui était, non pas genevoise, mais belge. Les deux genevois, bien traités, furent d'avis que la nationalité de la patronne n'avait pas grande importance du moment que sa cuisine était de bonne qualité. Ils revinrent et amenèrent des amis ou des compatriotes. C'est donc à la Suisse, représentée par deux étudiants, que revient l'honneur d'avoir découvert l'ancre obscur et enfumé qui porta plus tard le nom de *Petite Vache*.

En effet, la disposition des locaux qui devaient servir à la réunion de tant d'hommes intéressants, était des plus inconfortables. C'était exigü, obscur, enfumé continuellement par la cuisine, dont les parfums flottaient sans pouvoir trouver une issue. Mais, on peut le dire, ces inconvénients, ce manque d'espace surtout, avaient l'avantage de décourager les intrus et de favoriser l'intimité.

Après avoir passé devant la caisse et l'alignement des fromages malodorants et des pots de lait, on traversait une première « salle » fréquentée principalement par des cochers ou les ouvriers d'une imprimerie voisine, puis la cuisine sans fenêtre, pour arriver dans une toute petite pièce, siège du cénacle, éclairée au gaz aussi bien à midi que le soir, percée seulement, dans un angle, d'une sorte de meutrière ayant la prétention d'être une fenêtre, et donnant sur une cour si humide et si étroite qu'on eût pu la comparer à un puits. Une table, ne laissant autour d'elle qu'une place bien juste pour les chaises, remplissait cette pièce minuscule. En se serrant coude à coude, on y tenait onze personnes, maximum indépassable puisque, parfois, les retardataires devaient attendre leur tour. Mais l'exubérance

de la jeunesse, comme les traits d'esprit, trouvaient leur essor aussi bien là que partout ailleurs.

— Quant à l'appellation de *Petite Vache* elle dut son origine à une image peinte sur le store de la devanture, représentant une vache dans un pré vert sous des arbres très jaunes, tableau champêtre qui constituait une façon d'enseigne. C'est ainsi qu'on s'habitua à dire : la *Petite Vache*, au lieu de la Crèmerie belge.

MM. Ch. Maunoir et Ch. Töpffer furent parmi les premiers habitués de la « boîte ». Ils en devinrent, pour ainsi dire, les « pôles d'attraction » ; le premier par sa situation officielle, le second par une tournure d'esprit spirituelle qu'il tenait de son père, le célèbre écrivain, Rodolphe Töpffer.

M. Ch. Maunoir (dont, entre parenthèses, la mère avait été mariée en premières noces à Paul-Louis Courier), était secrétaire général de la Société de Géographie et attaché au service géographique du ministère de la Guerre. A cause de ces fonctions, il attira peu à peu au restaurant les explorateurs, principalement ceux de l'Afrique, à la tête desquels figuraient Pierre Savorgnan de Brazza, le découvreur du Congo et ses collègues en exploration, tels que le D^r Ballay, qui fut gouverneur du Gabon, D^r Harmand, ministre au Japon, de Chavannes, Marches, Montano, Decazes, Duveyrier, Crevaux, Dutreuil de Rhins, etc. Beaucoup d'autres, de ces hardis pionniers, fréquentèrent, entre deux campagnes d'Afrique, la petite crèmerie. Mizon, Tholon, Crampel, Michaud, Pleigneur, etc. Aucun de ces derniers ne survécut à la *Petite Vache* ; tous, à peu près, périrent de mort violente, tués ou noyés en Afrique.

Le prince Roland Bonaparte, le P^r Cordier, de l'Institut, de Guerne, le D^r Hamy, de l'Institut, Schrader, Onésime Reclus, étaient les principaux représentants de la géographie et des sciences. Pour la médecine, je suis à court de liste. Je cite les D^{rs} Trélat, Dejerine, Cossy, Chenevière. « L'époque des docteurs » précéda celle où je devins habitué du restaurant.

D'ailleurs, la *Petite Vache* fut fréquentée, plus ou moins régulièrement, par un nombre très considérable de personnages de tout genre, célèbres ou en train de le devenir¹. Les uns ne furent que des visiteurs, des passants d'un jour, d'autres furent attirés plus souvent

1. Jules Laurens, Hippolite Gautier, Tony Noël, d'Hervilly, de Pène, Carriès, Talbot, Tivon, Barse, Gustave Doré, H. de Saussure, Bonvalot, D^r Landolt, Ed. Guillaume, du Bureau international du mètre.

par l'originalité de cette réunion d'hommes intelligents : artistes, voyageurs, officiers, savants, littérateurs, journalistes, archéologues. On y vit ensemble un jour un général russe (Annenkof), un protonotaire apostolique, une danseuse et une ou deux dames plus ou moins légères, tous oiseaux de passage. On y donna des représentations d'ombres chinoises, on y fit des expositions. Je laisse à deviner les efforts d'ingéniosité que ces exhibitions exigèrent.

De tout temps, la compagnie fut de caractère franco-suisse, l'un des éléments dominant l'autre selon les circonstances ou les époques.

— Pour parler de l'esprit dominant dans le cénacle, cet esprit, de mon temps — et je pense de tout temps — fut libre et gai. Tous ces hommes, constamment occupés de besognes absorbantes, ou revenant de pays lointains où ils avaient été privés de commerce intellectuel, venaient se détendre les nerfs et jouir pendant quelques heures d'une liberté complète de parler de n'importe quoi et de rire. C'est ce que M. Maunoir, entrant à la *Petite Vache* au sortir d'une séance solennelle de la Société de Géographie, exprimait en disant : « Enfin ! On va pouvoir dire des bêtises ! »

Entre explorateurs, officiers de marine pour la plupart, les jalousies et les griefs s'oubliaient autour de la table joyeuse ; la hiérarchie y perdait de sa raideur. Entre artistes, c'était le jeu des blagues d'atelier, des caricatures et des farces innocentes. Entre docteurs, en dehors de certaines horreurs opératoires que ces messieurs décrivaient malicieusement avec force détails, on parlait le moins possible de médecine ou de chirurgie, le plus possible de toute autre chose. Entre tous, c'était le continuel échange de boutades, de propos plein d'entrain et de gaieté. Les plus âgés se rajeunissaient momentanément, les plus jeunes se formaient l'esprit.

A tout personnage dont la tête ou les manières ne plaisaient pas, on faisait comprendre, en douceur, qu'il ferait mieux d'aller manger ailleurs. Il existait donc une solidarité d'esprit, une « atmosphère *Petite Vache* ».

— Pour répondre maintenant aux dernières questions que vous m'avez posées, à celles qui regardent plus particulièrement le D^r Dejerine et H. Jacottet, voici ce que je puis dire et c'est malheureusement peu de choses. Comme je l'ai dit, M. Dejerine fut un habitué assidu précisément pendant mon séjour en Italie. Lorsque je le devins moi-même, en 1885, il était déjà, sauf erreur, docteur, et venait moins régulièrement. Je me rappelle cependant l'avoir vu souvent jouer aux cartes et exercer son esprit caustique aux dépens

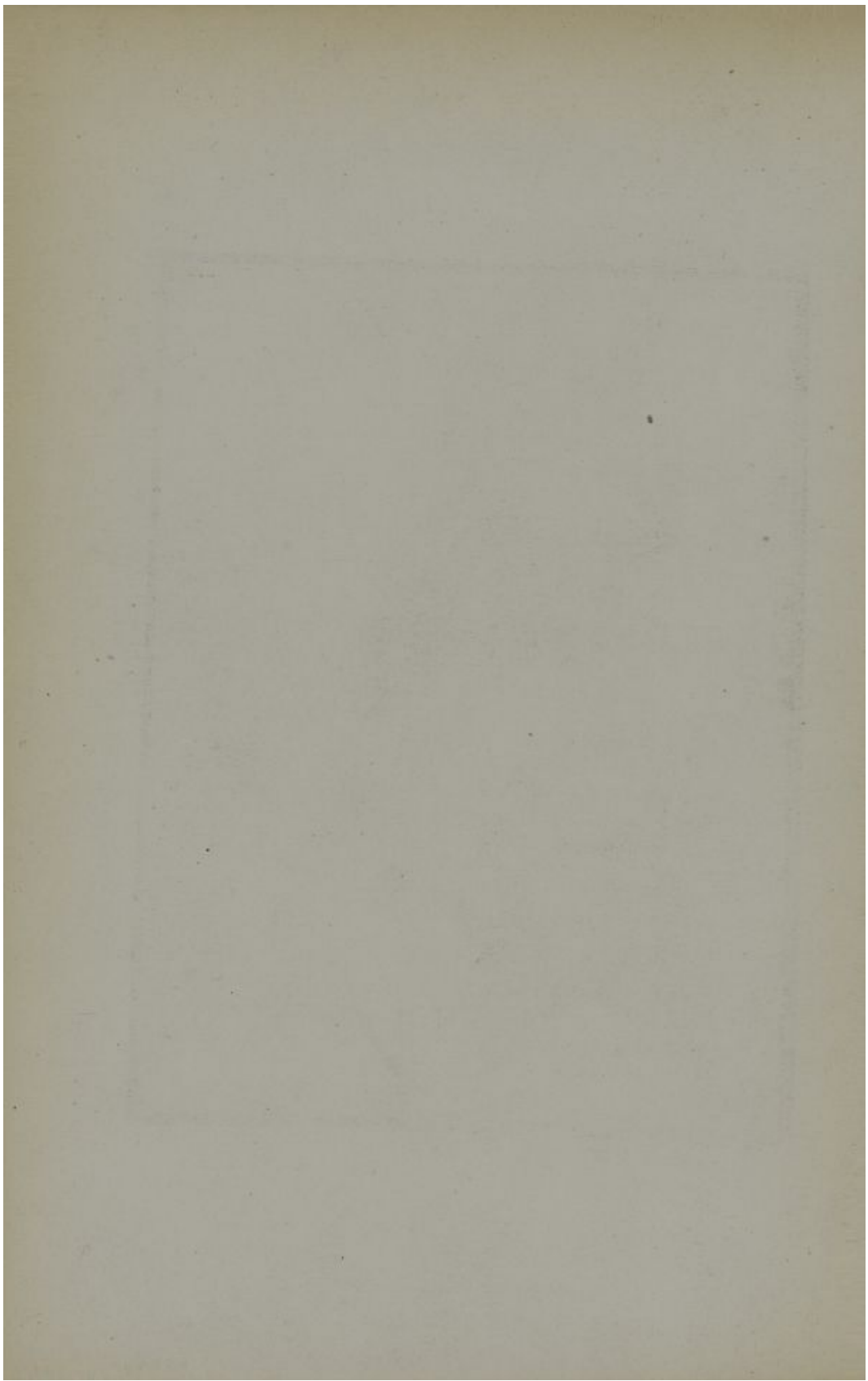


Imp. Catala frères, Paris.

Maison et Cie, Editeurs

A LA "BOITE A BAPTISTE", 66, Rue Mazarine - PARIS
J. Dejerine, H. Pautry, Ed. de Marignac, dessin par Giron.

(Album de la Petite Vache, Cabinet des Estampes, Ad. 95) Bibliothèque Nationale



de ses partenaires. Homme absorbé par l'étude, persévérant et tenace dans sa volonté de devenir ce qu'il est devenu, il se plaisait évidemment, comme les autres convives, à chercher une détente cérébrale dans la compagnie d'amis et d'hommes intelligents, tous disposés à mettre de côté, pour un moment, leurs préoccupations habituelles.

Un de ceux pour lesquels le docteur éprouvait une sympathie spéciale, peut-être parce qu'il représentait l'antithèse de son propre tempérament, fut Dutreuil de Rhins. Les deux amis se taquinaient volontiers et le docteur avait donné à son ami le surnom de Moko, qui peut se traduire par : méridional blagueur. Et puisqu'il s'agit de surnoms, je crois pouvoir dire que celui de Mathurin était donné à M. Lesage, dessinateur à la « Vie Parisienne » sous le pseudonyme de « Sahib », parce qu'il avait fait un apprentissage de marin¹. Il n'était pas, d'ailleurs, un habitué de tous les jours.

La politique passionna, au moins pendant quelque temps, je crois, M. Dejerine. Il apportait dans sa façon de comprendre, un esprit tout d'une pièce, ennemi des rhéteurs bavards et des petites manigances. Il fut boulangiste, un peu, je pense, par conviction ; beaucoup par opposition aux mesquineries parlementaires. En ses moments de gaieté, il entonnait à table la chanson du moment : « C'est Boulange qu'il nous faut ! » A Dutreuil de Rhins, qui avait des tendances un peu révolutionnaires, il disait : « Vois-tu, mon vieux Moko, ce qu'il faut pour gouverner la France, c'est un sabre ! »

D'Henri Jacottet, mon compatriote et ami, je puis — et peut-être est-ce trop m'avancer — parler avec un peu plus de précision, bien que je l'aie peu vu en dehors des réunions de la rue Mazarine. Les Suisses étaient naturellement camarades puisqu'ils se rencontraient autour de la même table, mais ils ne se groupaient pas. La réunion formait un ensemble dont les aspects variaient suivant les jours, les absences ou les nouveaux participants.

C'était surtout avec Maurice Wirz, de Vevey, architecte, que Jacottet était intime. Ils s'étaient connus avant que j'eusse fait mon entrée définitive à la *Petite Vache*. Et, comme c'était le cas pour M. Dejerine et Dutreuil de Rhins, Wirz et Jacottet offraient entre eux un contraste remarquable. Le premier était, si l'on peut dire, à l'eau de rose, chercheur de nuances subtiles, très féru de parisianisme, papillonnant d'une idée à l'autre. Votre mari, Madame, n'était point

1. Le surnom du Dr Dejerine était « Le Major », celui de Jacottet « l'Allobroge ».

du tout cela et c'est pour cela qu'il s'amusait des minauderies de son ami. Lui aussi — on le sentait — était heureux de se libérer des paperasses de son bureau chez Hachette pour venir se détendre et s'égayer en joyeuse compagnie. Il était apprécié de tous. Ses qualités solides étant connues, on ne le chicanait que sur certaines boutades, parfois un peu agressives, qu'il lançait volontiers, et sans avertir, à la tête de ses interlocuteurs. On eût voulu le voir moins disposé à douter de lui-même, plus sûr d'une vocation. En tout cas, il n'avait que des amis dans le cénacle, où il apportait un esprit bien à lui ; tous lui voulaient du bien.

Certes, Madame, tous ses amis ont éprouvé un vrai chagrin en apprenant qu'il n'était plus. Nous connaissions les ambitions, timidement avouées aux intimes, de cette nature généreuse, très tendre sous des dehors un peu bourrus ; nous souhaitions que ces ambitions pussent trouver un jour la liberté de se réaliser.

Mais le passé est le passé. Votre lettre en a éveillé une partie remplie de souvenirs, celle d'une époque de gaieté toujours, d'insouciance souvent, d'illusions caressées, d'ambitions plus ou moins justifiées. Ne faut-il pas tout cela à la jeunesse pour qu'elle soit vraiment la jeunesse ?

Que reste-t-il de cette réunion de la *Petite Vache*, que tous ont regrettée ? Je ne saurais le dire exactement. Les survivants du cénacle — et ce sont, pour la plupart, les derniers venus à sa table — peuvent se compter sur les doigts..... d'une seule main, peut-être. Voici quelques noms : Dumont, érudit, D^r Hanotte, actuellement médecin-chef d'une ambulance, et sous les obus, Potier, le D^r Raphaël Blanchard, le P^r H. Cordier(?) peut-être d'autres encore, et en tout cas, moi-même puisque je vous écris.

Le cénacle a eu une célébrité ; il a duré bien près d'un demi-siècle, de 1850 à 1899. Les mariages, les décès, diverses causes de désagrégation ont amené sa fin. Pendant quelques années après sa dissolution, une enseigne, que j'avais peinte, resta au-dessus de la porte. Elle n'était plus qu'un tableau vide de sens et c'est avec mélancolie que je lui jetai un regard quand mes pas m'amenaient dans la rue Mazarine.

Enfin, l'esprit de la *Petite Vache*, s'il parlait, pourrait dire : « Non omnis moriar » puisqu'il vit encore dans les albums qui sont au Cabinet des Estampes¹.

1. *Albums de la Petite Vache*. Ad. 95 Cabinet des Estampes. Bibliothèque nationale, Paris.

J'espère que ces notes rapides vous donneront les renseignements que vous désiriez. Veuillez m'excuser si j'ai été incomplet. Mes souvenirs personnels n'embrassent en somme que les quinze dernières années d'un cénacle qui en vécut cinquante.

Veuillez agréer, Madame, mes hommages empressés.

EVERT VAN MUYDEN.

Le 21 novembre 1917.

Pendant quelques années, il y eut, à la *Petite Vache*, deux tables distinctes. Dans la première salle, autrefois celle des cochers, se tenait une tablée de jeunes architectes suisses et français. Cette réunion s'appelait la « Chambre des Députés » par opposition au « Sénat » représenté par les habitués d'âge mur. Le Sénat constituait le vrai cénacle. C'est naturellement aux jeunes que fut due l'initiative des représentations théâtrales, expositions et manifestations comiques auxquelles j'ai fait allusion à la page 3.

— H. Jacottet avait, comme le D^r Dejerine, une amitié marquée pour Dutreuil de Rhins. Mais, comme j'ai essayé de le dire déjà, les relations particulièrement intimes que pouvaient avoir entre eux tels ou tels membres du cénacle ne se manifestaient pas avec évidence dans les heures passées à la *Petite Vache*. Elles se confondaient avec l'atmosphère de cordialité générale.

LETTRE DE CHARLES RABOT A M^{me} DEJERINE SUR LA « PETITE VACHE »

... Avec quel plaisir et avec quelle tristesse j'ai lu les souvenirs de Van Muyden sur la *Petite Vache*. Ils m'ont rappelé toute ma jeunesse, mais que de disparus ! Et quels amis solides étaient tous ceux qui ne sont plus !.....

Je suis venu à la *Petite Vache* au début de 1881 et c'est vers cette époque que je connus votre cher mari. Comme le dit Van Muyden ses discussions politiques avec le brave Dutreuil de Rhins étaient épiques. Avec Jacottet cela chauffait également. Mais tout cela se terminait par de robustes éclats de rire et le trio était uni par la plus solide amitié. Ils étaient également mes meilleurs amis, les plus chers, et à la mémoire de tous je garde un pieux souvenir qui ne s'effacera jamais.

Parmi les personnalités qui fréquentaient le cénacle de mon temps c'est-à-dire de 1881 à 1892 je dois citer dans le monde géographique le D^r Hamy, également disparu, le lieutenant de vaisseau Giraud,

l'explorateur africain (lac Banguelo), mort lui aussi, Auguste Pavie, ministre plénipotentiaire, le grand explorateur de l'Indo-Chine, un des rares survivants, enfin le D^r O. Broch, un des membres du gouvernement norvégien, sous-directeur ou directeur du Bureau international du mètre. C'était une des figures les plus originales de la boîte avec sa rosette grande comme un macaron et son terrible accent norvégien. C'était la joie de Jacottet de l'imiter. Le D^r Broch amenait ses compatriotes de distinction, c'est ainsi que nous eûmes fréquemment la visite d'Alexander Kielland, un des hommes de lettres les plus remarquables du Nord... Lui aussi est mort.

La danseuse à laquelle Van Muyden fait allusion est Rosita Mauri si mes souvenirs sont exacts.

... A ma connaissance, il y eut trois soirées données par les « députés ». La première fut une séance d'ombres chinoises. Elle eut lieu à la boîte même. La seconde eut un caractère plus mondain. On organisa une revue laquelle fut donnée, voie de Penthievre, chez un « député », le camarade Maunoury qui depuis est, je crois, devenu député véritable de sa ville natale Chartres. Le succès obtenu par cette soirée détermina ses jeunes camarades à faire plus grand l'année suivante. Ils louèrent un vaste magasin rue Grange-Batelière et y montèrent un théâtre sur lequel fut donnée une revue fort bien organisée avec chœurs, orchestre, etc... Les « sénateurs » étaient naturellement au premier rang. Il y avait bien 300 assistants. Les fêtes étaient organisées en pique-nique. Elles ont laissé à tous un souvenir bien vif de gaité franche et spirituelle. C'était l'esprit de la *Petite Vache* traduit à la scène.

... Van Muyden était l'illustrateur en titre de la boîte et à ce titre il a dessiné les programmes tous fort spirituels.

Raoul Frary, mort lui aussi, est venu à la *Petite Vache* à plusieurs reprises, mais qui se souvient aujourd'hui de ce publiciste alors célèbre. . :

En 1880 Dejerine fait connaissance dans le service du P^r Hardy où elle entrait comme stagiaire d'une jeune fille américaine qui devait plus tard devenir M^{me} Dejerine, être la compagne, la véritable associée de toute sa vie. Il est touchant de noter la gradation des sentiments qui

animent le jeune chef de clinique, pour la jeune fille qu'il n'avait fait d'abord qu'entrevoir pleine de charmes.

Peu de semaines plus tard : « A tous égards c'est une jeune fille charmante... Tout cela est probablement des coups d'épée dans l'eau et il n'est pas probable que cela aboutisse à un mariage. Cependant on ne sait pas. »

Puis : « la jeune fille dont je te parle a toutes les qualités possibles... Amabilité, instruction, voire même érudition, grâce, tout y est. Nous sommes dans d'excellents termes sans jamais avoir effleuré le sujet brûlant, je suis trop prudent pour cela... Malgré tout on a causé de cela, nous nous sentons mutuellement de l'inclination l'un pour l'autre et pour ma part je ne crois pas avoir rencontré une jeune fille aussi bien sous tous les rapports. C'est le vrai type de la miss américaine qui se gouverne elle-même. »

La gaieté franche et saine du milieu américain l'attire. Le sérieux Dejerine reçu en soirée chez la mère de M^{lle} Klumpke danse jusqu'à 2 heures et demie du matin. « Mais ce qui m'a le plus charmé dans cette soirée c'est la franche gaieté qui y régnait et la cordialité de tout le monde... C'était à qui l'emporterait en amabilité simple et franche. »

Un peu plus tard : « La jeune fille est charmante non pas tant au point de vue physique qu'au point de vue intellectuel et à tous égards ferait une charmante femme... Je n'ai jamais effleuré ce sujet avec elle ayant trop d'estime et de respect pour son caractère... En suis-je amoureux ? Je ne crois pas, c'est de l'amitié que j'ai pour cette jeune fille... J'en conserverai toujours un souvenir charmant. »

« Quoi qu'il arrive je garderai toujours d'elle un souvenir charmant tant il est vrai que lorsque l'on tombe sur une jeune fille honnête quel que soit le sort réservé à l'amour que l'on a pour elle on n'en a jamais de regrets.

Le temps passe et tout se précise. « ... Et ce jour-là, ma bonne mère, tu auras une belle-fille dont tu pourras être fière. »

Malgré tout, parce que sa situation n'est pas encore faite, il ne veut pas encore demander la main de la jeune fille que cependant il affectionne : « J'ai trop d'estime et de respect pour vous, pour vous parler d'amour dans ces conditions. Lorsque je le pourrai je demanderai votre main. Quand? Je l'ignore, peut-être jamais. En tous cas souvenez-vous que si le destin ne veut pas que je vous épouse, je n'épouserai jamais une autre femme. » Et en racontant cette conversation à M^{me} Dejerine : « elle m'a serré la main et nous sommes restés bons amis. C'est une riche nature, honnête et naïve. Qui sait, un jour peut-être les choses s'arrangeront. »

« ... Elle travaille sous ma direction comme par le passé et plus je la vois plus je me dis voilà la femme qu'il me faudrait... »

« Ma petite amie est toujours la même. Elle est là près de moi en train de faire du microscope pendant que je t'écris. Toujours bonne et dévouée, nature d'élite et le jour où la destinée aura arrangé les choses je lui dirai ce que je pense lui dire... »

« ... Elle m'a demandé de tes nouvelles, m'a dit de lui parler de toi et je lui ai dit quelle bonne mère tu étais, combien tu aimais ton fils et combien ton fils t'aimait. Quelle jolie nature chaste et pure! Si tu savais comme elle a travaillé pour moi pendant ces vacances. Elle m'a fait des centaines de préparations microscopiques. Elle a installé un charmant laboratoire... »

« Dans la soirée ces demoiselles et nous costumés en cuisiniers et cuisinières nous avons confectionné des bonbons américains. »

« ... Quand je compare cette jeune fille si charmante, si

pure, si instruite et à sentiments si élevés avec X... quel abîme! »

« Plus je vois cette jeune fille plus je l'aime et tu sais ma bonne mère, ce n'est pas un amour d'emballement comme le premier, c'est un amour raisonné qui est venu lentement et qui est actuellement on ne peut plus sérieux. C'est un amour cérébral comme nous le disons entre nous. Et tu sais, ma bonne mère, c'est là le vrai amour... »

« ... Mais le dimanche nous ne travaillons pas et nous causons, faisons de la musique ou lisons du Musset ou du Daudet. Je n'ai pas besoin de te dire combien j'apprécie de plus en plus cette jeune fille et combien je serai heureux avec elle plus tard. J'aurai là une femme exceptionnelle comme qualité du cœur et comme intelligence et ces femmes-là sont rares. »

« Je suis soutenu par deux choses l'amour de la science et ma « petite sœur ». Avec ces deux choses-là on peut mener une vie d'ermite on n'est jamais seul. J'ai une petite madone dont la figure passe devant moi lorsque par instants j'interromps mon travail pour songer un peu et cette vision qui passe devant mes yeux a pour moi bien des charmes. »

« ... J'apprécie de plus en plus cette jeune fille d'un caractère si élevé et si aimant. Seulement elle travaille trop et comme tu le comprends je ne veux pas qu'elle s'éreinte... »

« Nous ne savons pas ni l'un ni l'autre quand nous nous marierons mais que nous importe, nous savons que cela aura lieu un jour. Nous vivons heureux et confiants, la main dans la main, nous n'en demandons pas davantage. »

.....
Arrive le 18 mars 1881 le premier concours au bureau central. Dejerine ne se fait guère d'illusions... « Je n'ai aucun chef dans le jury et je ne compte guère sur le succès... »

Première épreuve le 28 avril. — Dejerine n'obtient que 16 sur 20 et dissimule tant bien que mal son mécontentement : « J'avais fait une excellente leçon au dire de tout le monde et moi-même je le sentais bien. Je n'ai eu que 16 sur 20 ce qui fait que, comme mes prévisions me le faisaient penser, je n'ai aucune chance d'être nommé. Je n'ai pas été soutenu dans le jury, je n'y avais pas de chefs ; je suis content malgré tout car j'ai vu que je pouvais bien faire et dans la suite cela me sera certainement utile... »

Cet échec d'ailleurs n'enlève rien à Dejerine de sa foi dans l'avenir : « Sois tranquille, ma bonne mère, je sens que j'ai quelque chose dans le ventre et j'arriverai moi aussi, je suis persévérant et travailleur. »

On a quelques heures pour maudire ses juges et Dejerine profite largement de la permission :

« Le concours recommence mercredi prochain, comme tu le sais, je n'ai aucune espèce de chance. A la première épreuve j'ai été sous-coté d'une façon dégoûtante, mais patience, j'aurai mon tour... »

A la deuxième épreuve Dejerine obtient 15 sur 20 sur « une sale question ». « C'est encore moi, dit-il, qui avais le mieux fait bien que ce ne fut pas une question que je susse à fond... Je n'ai pas été soutenu, je méritais au moins 16... »

Entre temps changement de domicile et aidé dans son déménagement par son dessinateur Pailly et son ami Pautry, Dejerine va habiter, 14, rue Jacob, sur la cour au 1^{er} au-dessus de l'entresol, un appartement de deux pièces sommairement meublées. A cette époque les chefs de clinique concurrents au bureau central vivaient encore comme des étudiants et ne craignaient point d'offrir dans leur allure comme dans leur installation une simplicité qui de nos jours paraîtrait désuète et paradoxale.

Le concours, d'assez nombreux élèves, n'empêchent pas

Dejerine de poursuivre sa vie de travail à l'hôpital et au laboratoire et toute sa correspondance est pleine de l'affection qu'il ressent pour Hardy son chef à l'hôpital et pour Vulpian son maître au laboratoire.

Deuxième concours en juin 1881. — Dejerine n'a encore pas de chef dans le jury mais compte sur quelques sympathies et sur l'appui indirect de ses maîtres Vulpian, Vidal et Hardy : « J'ai fait donner le père Vulpian tant que j'ai pu et le brave homme s'y est bien prêté comme tu le penses. » Néanmoins Dejerine se comptant encore parmi les très jeunes n'affiche pour sa mère qu'une confiance limitée dans son succès : « Le concours ne s'annonce pas très bien, jusqu'ici il y a déjà de forts points, les places sont à peu près données, mais je ne perds pas courage et j'y vais d'autant plus tranquille que je n'ai pas grande chance... »

Et de fait ce n'est que l'année suivante que Dejerine devait arriver.

Il est intéressant de voir quelle vie simple, modeste, *économe*, menait Dejerine. « J'ai 1200 francs d'économies cachées soigneusement dans ma malle et si cela continue j'espère les conserver ; tu vois, ma bonne mère que c'est assez gentil et si je dépense quelques sous pendant un an ou deux cela ne fera pas grand tort à nos revenus car j'aurai pas mal économisé ces deux dernières années. Il ne faut pas se plaindre, je suis arrivé tout de suite au clinicat et j'y ai passé deux belles années au point de vue du travail et du savoir comme au point de vue *pécuniaire*. »

« ... Je compte maintenant vivre de la vie d'étudiant jusqu'au mois de mars en préparant le concours. Je ne dépenserai pas grand'chose et du reste tu sais ma bonne mère que le mauvais moment est passé. Nous avons fait quelques milliers de francs d'économie depuis que je suis chef de clinique... »

Après des vacances passées à Genève auprès de sa mère Dejerine rentre à Paris. Il éprouve toujours à sa rentrée la même impression. L'air de Genève ne lui est pas favorable : « Si tu savais ma bonne mère comme je suis tout autre dès que je rentre ici, je travaille avec enthousiasme comme au premier jour, l'après-midi au laboratoire, le soir dans ma chambre et j'avance mes travaux... »

Il obtient une mention honorable de 1500 francs dans le concours Montyon à l'Institut grâce à Vulpian... et à son mémoire.

Cela lui permet de se meubler en achetant les meubles de son camarade Gautier pour l'importante somme de... trois cents francs. La clientèle va : « J'ai pour le moment deux clients que je fais payer bien entendu » et l'idylle aussi : « Plus je vois cette jeune fille plus je l'aime et tu sais ma bonne mère ce n'est pas un amour d'emballement, c'est un amour raisonné qui est venu lentement et qui est actuellement on ne peut plus sérieux. Je ne saurais te dire combien je suis content, moi qui vis très seul d'être apprécié par cette jeune fille si pure et si dévouée, de la voir souvent et de travailler avec elle... »

« Ma seule distraction c'est le dimanche. Après avoir écrit ta lettre je sors et me promène jusqu'aux Invalides ou au Trocadéro, puis je vais chez ma petite sœur. Elle est toujours la même ainsi que sa famille et je passe là quelques bonnes heures. *Cela me suffit pour la semaine.* Nous ne travaillons pas, nous causons, faisons de la musique ou lisons du Musset ou du Daudet. Je n'ai pas besoin de te dire combien j'apprécie de plus en plus cette jeune fille et combien je serai heureux avec elle plus tard, si les affaires marchent bien. J'aurai là une femme *exceptionnelle* comme qualités du cœur et comme intelligence... »

L'appui que dans la vie Dejerine trouve auprès de sa petite sœur est dès cette époque considérable. Elle l'aide

dans ses travaux, elle est pour lui une raison de travail car c'est par le travail seulement qu'il pourra conquérir une situation lui permettant de songer à fonder un foyer. Et de fait, cette partie de la vie de Dejerine représente une époque de grande production scientifique et il n'est pas de mois qu'il ne publie quelque nouveau mémoire sur des sujets neufs le plus souvent : « Mon travail a été remis hier (17 décembre 1881). Le père Vulpian l'a lu d'un bout à l'autre et le trouve très intéressant... j'ai décrit là une maladie très nouvelle. J'ai commencé un deuxième travail hier, j'en ai un troisième en train au laboratoire...

« Je suis si bien dans mon intérieur le soir que je n'en bouge pas, je travaille bien au chaud avec ma bonne lampe neuve et tu vois que je mène une existence très solitaire. C'est la vraie vie du reste, la vie de travail. Je suis soutenu du reste par deux choses *l'amour de la science et ma petite sœur.* »

Un petit événement est constitué dans la vie intelligemment monotone de Dejerine par une question de priorité soulevée par Pierret de Lyon et Robin qui se fait le porte-parole de ce dernier à la *Société de Biologie*. Il faut voir la belle indignation de Dejerine : « Un ami du professeur de Lyon, Robin avec qui j'étais chez Hardy et qui est actuellement médecin des hôpitaux osait prétendre que Pierret avait tout découvert. Je l'ai bien arrangé hier à la Société et il n'a pas répondu. Tu vois ma bonne mère qu'entre savants on s'empoigne. » Cette indignation est d'ailleurs sans rancune. Dejerine se dresse tout d'une pièce, mais la cause entendue ne se souvient plus du tort que volontairement ou non on a pu lui faire. Tel il devait d'ailleurs rester toute sa vie ayant des indignations et des révoltes de premier jet que rien ne pouvait réfréner, mais après la tempête, c'est le calme.

Troisième concours aux hôpitaux en mars 1882, riche en péripéties diverses. Dejerine n'a pas de chefs directs dans le Jury mais compte un peu, cette fois, sur l'influence que Vulpian et Hardy peuvent avoir sur quelques-uns des juges.

A la première épreuve de malades, Dejerine ayant découvert une lésion testiculaire restée inaperçue du jury obtient le maximum 20. Ce 20 a été obtenu à l'unanimité et Dejerine en est tout heureux. Il l'écrit à sa mère et persuadé dès cette époque de l'action de l'émotion sur les troubles digestifs — ceci est à noter — il dit: « Je suis sûr que cette bonne nouvelle te remettra complètement l'estomac. »

A la deuxième épreuve — épreuve orale — Dejerine n'obtient que 17. Il avait à traiter des « roséoles ». Il était content de sa question qu'il savait à fond mais il a été « sous-coté » : « C'est moi qui ai eu le plus fort point de la séance mais ce n'est pas assez et je ne pense pas arriver. J'ai fait une question très bonne, très complète, mais j'ai été abîmé par un médecin de Saint-Louis qui voulait qu'on donne ses idées à lui sur ce sujet et qui a deux élèves à faire passer... Vulpian est indigné de ce qui s'est passé... La moralité de tout cela, ma bonne mère, c'est qu'on n'arrive que lorsqu'on a ses juges... »

Heureusement qu'un assez bon nombre de coupages à l'épreuve orale rétablissent quelque peu la situation de Dejerine.

A la consultation écrite Dejerine a 20, à la même séance que Barth et Moizard qui n'ont eu que 19, bien que « fortement tenus ».

A la composition écrite 29 sur « les néphrites dans les maladies aiguës ». L'arrivée se fait serrée.

A la dernière épreuve de 2 malades Dejerine a 30.

Le 23 mai tous les candidats ayant passé la dernière

épreuve Dejerine se trouve nommé médecin des hôpitaux.

« ... Ton fils est actuellement médecin des hôpitaux de Paris. Il a emporté sa nomination de haute lutte. Ça été dur, enfin ça y est. J'ai fait un concours qui restera, paraît-il, dans les annales et j'ai littéralement enlevé ma nomination car, tu le sais, je n'avais pas de chefs dans le jury... Je suis le plus jeune de ceux qui arrivent et le premier de ma génération. Pense donc, ma bonne mère qu'il n'y a que onze ans que j'ai commencé la médecine... Je suis arrivé par mon seul mérite, car je n'étais pas fils d'archevêque. C'est là ce qui fait la force de Paris. Les gens qui ont quelque chose dans le ventre arrivent et arrivent en sortant de n'importe où. On ne leur demande pas de titres de noblesse, *on leur demande d'être forts et de travailler...* »

A la suite de son succès Dejerine va passer un mois à Genève, mais il semble que les bords du lac lui soient peu favorables toujours, car à son retour à Paris c'est la même note déjà plusieurs fois signalée que nous retrouvons : « Je suis placé dans un hôpital d'adultes à Lariboisière... Je n'ai pas besoin de te dire que je suis content car j'ai de quoi travailler et dès que j'arrive ici je retrouve mon moral habituel, le moral solide que tu connais. Tu sais, ma bonne mère, qu'il ne faut pas me juger sur ce que je suis à Genève à la fin des vacances... »

Il semble que l'émulation, le travail, l'excitation en quelque sorte périphérique qui résulte du milieu soient indispensables à Dejerine pour qu'il se retrouve lui-même. Dans le fait le bon géant est un terrible nerveux qui s'enthousiasme aisément, mais qui se déprime aussi facilement. L'arrêt dans le travail, l'arrêt dans la lutte, une grosse déception et ce n'est plus le même homme qui, emporté par le succès, travaille à une œuvre originale sans cesse accrue.

Dejerine, médecin des hôpitaux, ne songe guère à la clientèle. Il passe sa matinée à l'hôpital, son après-midi au laboratoire et poursuit de la sorte la même existence laborieuse et réglée que par le passé. C'est toujours le même hymne au travail : « ... Vois-tu, ma bonne mère, il n'y a de vrai que le travail, il n'y a que cela qui donne des jouissances vraies et durables... »

De 1882 à 1886 c'est la vie du médecin de bureau central, faisant des remplacements dans de nombreux services ayant en particulier le remplacement à l'Hôtel-Dieu de Vulpian en 1883 année où celui-ci avait été appelé à Frohsdorf en consultation auprès du comte de Chambord. Nous trouvons dans les correspondances de Dejerine quelques lignes à propos de cette visite, qui nous paraissent à citer : « ... Vulpian a été enchanté du comte de Chambord qui est, paraît-il, un homme fort distingué. Chambord lui a dit entre autres choses : « J'étais, il est évident, très bien soigné par ces messieurs Allemands, mais pour un vieux Français comme moi il fallait un médecin français et je le désirais depuis longtemps. » Il paraît que ce pauvre Chambord a un vrai culte pour tout ce qui est Français et cela se comprend. Lorsque Vulpian lui a fait ses adieux il l'a embrassé en pleurant à chaudes larmes et Vulpian lui aussi s'est mis à pleurer...

« C'est un honneur pour l'école de Vulpian et partant pour nous tous que Vulpian ait été appelé là-bas. »

A cette époque Dejerine pense assez sérieusement à la possibilité pour lui de rentrer à Genève comme professeur de clinique à la faculté de médecine. Celle-ci à l'époque manquait, pour l'illustrer et attirer les étudiants, de grands noms médicaux si elle comptait entre autres comme physiologistes Schiff et Prévost et Reverdin comme chirurgien. Il est probable que si à ce moment la place eût

été offerte à Dejerine il l'eût acceptée. Sa carrière en eût été sans doute considérablement amoindrie et par le moindre matériel clinique qu'il aurait trouvé là-bas et par la moindre émulation qu'il y aurait rencontrée¹. La question ne devait officiellement se poser qu'en 1886 et à ce moment la situation de Dejerine à Paris s'était si nettement affirmée que le retour à Genève ne devait plus guère le tenter. Il hésita cependant avant de donner une réponse négative :

Jusqu'à l'agrégation ce fut la vie de travail. Les mémoires se multipliaient, les remplacements hospitaliers, au cours desquels Dejerine consacrait une partie de son temps

1. Lettre de Vulpian à Dejerine qui lui avait demandé conseil.

« Paris, le 29 juillet 1886.

« MON CHER MONSIEUR DEJERINE,

« Je m'empresse de répondre à votre aimable lettre, dans la crainte de ne pas vous voir lors de votre retour à Paris. Mais j'y reviendrai certainement le lundi 9 août et si vous êtes libre ce jour-là vous pourrez venir me voir à l'Institut, dans mon cabinet, vers 2 heures de l'après-midi. Je repartirai le lendemain matin.

« La question dont vous me parlez est grave et embarrassante. Il est certain que, si vous restiez à Paris, vous arriveriez au Professorat, à la belle clientèle, aux honneurs. Mais, suivant toute probabilité, il faudrait attendre un certain nombre d'années. Au contraire, à Genève, vous auriez immédiatement une chaire et vous seriez en état de rendre de grands services à la science et aussi à notre pays, comme vous le dites.

« Vous seul, vous êtes en mesure de peser le pour et le contre et de prendre une décision. Il est impossible de vous donner un conseil ferme, sans connaître l'état local des choses.

« Réfléchissez donc bien, mettez en balance les deux situations et agissez au mieux de vos intérêts. D'ici dix ans, soit d'une façon soit d'une autre, plusieurs professeurs disparaîtront de la Faculté de Paris : M. Sée, M. Potain, M. Charcot, moi, M. Peter : cela fait 5 places, sans compter l'éventuel. D'un autre côté, c'est bien tentant d'entrer tout de suite dans la lutte scientifique, sans autre préoccupation que de se faire un nom le plus considéré qu'il est possible.

« Vous êtes un esprit pondéré. Je suis tranquille sur le parti que vous prendrez : ce sera le meilleur.

« Votre tout dévoué,

« A. VULPIAN. »

à l'enseignement, se succédaient : La Rochefoucauld, Cochin, l'Hôtel-Dieu (Service de Vulpian).

Dans ce dernier service Dejerine passe 3 heures par matinée à l'hôpital — de 8 heures et demie à 11 heures et demie. — Le dimanche matin examen des entrants, le lundi et le mercredi visite avec leçons au lit du malade, le mardi et le jeudi conférence clinique, ce dernier jour sur les maladies du système nerveux, le samedi consultation.

« Je ne fais pas mes conférences cliniques à l'amphithéâtre pour ne pas faire d'embarras, mais dans une salle. C'est une bonne chose... Et c'est autrement agréable que de faire des questions en conférence. Depuis 2 mois je n'en fais plus car c'est assommant de répéter une leçon comme un perroquet devant des camarades. Au contraire quand on a devant soi des jeunes gens qui vous écoutent, auxquels on sent qu'on apprend quelque chose, oh, alors c'est différent et on parle avec plaisir et avec ardeur. »

« ...Cela marche bien. Les élèves arrivent peu à peu... J'ai un si beau matériel et de bons élèves qui me prennent avec soin toutes les observations ce qui est du reste leur intérêt mais ils le font avec d'autant plus de plaisir que je leur apprend beaucoup et que par conséquent je puis exiger d'eux aussi beaucoup... »

C'est avec passion que Dejerine se livre à l'enseignement. Est-il, du reste, capable de faire quelque chose sans enthousiasme ? Il est tout heureux du succès que ses leçons obtiennent et du nombre croissant des élèves qui y assistent. Il ne veut pas, pour son avenir, qu'il soit classé exclusivement comme homme de laboratoire, — classé aussi comme s'occupant exclusivement de maladies du système nerveux.

En juillet 1884 une petite croisière sur un bâtiment de l'État avec un lieutenant de vaisseau de ses amis, Mizon,

ancien membre de la mission de Brazza, le ravit. Les pages écrites par Dejerine à cette occasion à sa mère seraient à citer tout entières tant elles débordent de jeunesse et d'enthousiasme :

« Pense donc, faire le tour de la Bretagne à bord d'un cuirassé nouveau modèle, le Redoutable... L'intérêt est d'autant plus grand que ce vaisseau fait partie d'une escadre (6 cuirassés) et que je verrai les manœuvres. Je te le répète, c'est une occasion unique et que je ne retrouverai pas. Je compte partir samedi soir... Qu'en dis-tu, ma bonne mère, je suis sûr que tu es contente. Pour ma part je verrai se réaliser un rêve que j'avais souvent fait sans espérer le réaliser...

« ...A la gare de Cherbourg à 6 heures du matin je trouve mon ami Mizon et nous partons visiter le port. La rade et le port sont superbes. Au loin l'escadre cuirassée majestueuse et immobile, une mer bleue comme un lac, un soleil étincelant.....

« ...Je descends dans le carré des officiers. Les présentations sont vite faites, partout accueil charmant.

« ...A 5 heures du matin un timonier vient me réveiller, je monte vite sur le pont et un spectacle splendide s'offre à ma vue. L'escadre est en marche et sort de Cherbourg pour gagner la pleine mer. Il n'y a rien qui puisse donner l'idée de la majesté de ce spectacle, cette flotte composée des plus beaux navires qui existent, montée par 5000 hommes, marchant sur la mer bleue et unie et cela sans aucun bruit, sans un cri...

« ...La nuit tombe, spectacle merveilleux, une lune pleine éclairant la mer de sa lueur argentée, pas un bruit, pas une trépidation.

« ...A 5 heures du matin je monte sur la passerelle. Nous approchons de Brest. Nous sommes bientôt devant Quessant et nous voyons les blocs de granit, les villages,

les églises, les champs cultivés. Nous nous rapprochons de la côte à 2 kilomètres et pendant 2 heures on peut voir toute la rive bretonne. Nous passons au milieu de la flottille de pêcheurs de sardines avec leurs voiles blanches et de temps en temps un bateau-pilote passe près de nous, toutes voiles dehors. Vers les 8 heures on commence à distinguer le Goulet de Brest... Nous voici dans le Goulet, c'est splendide et j'ouvre de plus en plus les yeux afin de ne rien perdre et de tout voir...

« Je rentrai à Paris, pas du tout fatigué et la tête pleine de souvenirs pour toute ma vie... »

Après ce petit voyage Dejerine se remet avec plus de cœur à l'ouvrage et fait en particulier deux leçons sur les différentes formes d'aphasie, sujet qui déjà lui tenait à cœur.

Toute cette période de la correspondance de Dejerine est pleine de notes patriotiques, à propos du succès de Pasteur au Congrès de Copenhague, à propos de la direction des ballons dirigeables, à propos des affaires du Tonkin... Tout ceux qui ont connu le patron doivent savoir combien sur ce terrain sa verve était inépuisable. Le soi-disant « Suisse » était un joliment bon Français.

A l'époque, Dejerine était aussi un féministe convaincu — pro domo peut-être — et mena campagne vigoureuse en faveur de l'internat des femmes.

Les leçons de l'Hôtel-Dieu se poursuivirent jusqu'au 15 octobre 1884. Elles obtiennent un succès croissant réunissant jusqu'à 80 et plus d'élèves ce dont Dejerine n'est pas peu fier tant pour lui d'ailleurs que pour son maître Vulpian dont il ne cesse de se réclamer et qui est lui-même très heureux de son succès. Une très belle et très philosophique lettre de Vulpian à Dejerine en témoigne :

votre esprit de recherche et la
 pénétration de votre jugement. Que
 vous apporte la lecture de l'œuvre!
 Et vous, si toujours dit que ce sont des
 considérations dont on ne doit tenir
 aucun compte. Voyez certains que
 votre sœur, mais sœur, lors de
 vos maux. Laissez japper les
 impuissants : de vous à l'œuvre, par
 mais, marchez devant vous, l'un pas
 allé, sans autre préoccupation que
 celle de faire des recherches sérieuses,
 dans quelque air vicié, sans
 desir de plaisir à tel ou tel
 de vos futurs pères. C'est ainsi
 et non autrement, qu'il faut
 arriver.

Le cas dont vous me parlez

(paralyse radicale chez un phtisique)
 sera bien intéressant, en effet. Mais
 il pourra peut-être de la paralyse;
 en tout cas, c'est un fait de plus à
 étudier à travers les points de vue.

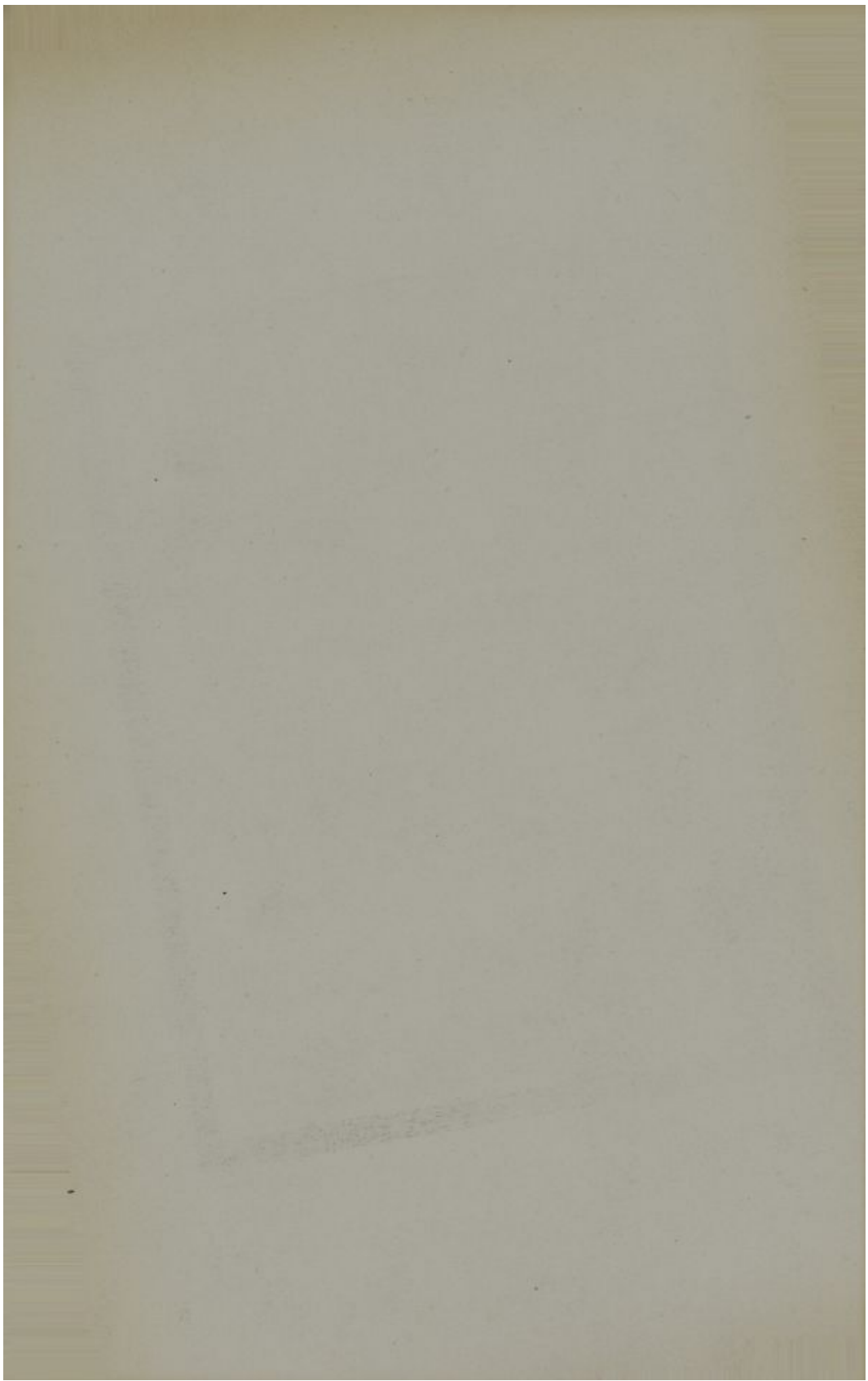
A bientôt. Je vous salue très
 amicalement la main.

A. Vulpian

Imp. Gauthier, Paris,

LETTRE DE VULPIAN A DEJERINE

Masson et Cie, Editeurs



« Trouville-sur-Mer, le 21 septembre 1884.

« MON CHER MONSIEUR DEJERINE,

« ... Vous ne pouviez pas me faire un plus grand plaisir qu'en m'annonçant le succès de vos cliniques. Je n'ai jamais douté d'ailleurs de votre réussite, connaissant vos aptitudes, votre esprit de recherches et la fermeté de votre jugement. Que vous importe la jalousie ou l'envie ! Je vous ai toujours dit que ce sont des considérations dont on ne doit tenir aucun compte. Soyez certain que votre succès vous servira, loin de vous nuire. Laissez japper les impuissants : ne vous retournez pas, mais marchez devant vous d'un pas assuré sans autre préoccupation que celle de faire des recherches sérieuses, sans morgue ni vanité, sans désir de plaire à tel ou tel de vos futurs juges. C'est ainsi et non autrement qu'il faut arriver. »

« A. VULPIAN. »

En octobre 1884, Dejerine gagne Genève pour prendre quelques vacances, se promettant de nombreuses parties de pêche avec « le potard » alias l'ami Couchet heureux possesseur d'une barque de pêche sur le Léman. « Gare aux truites » est la conclusion de la dernière lettre qu'il écrit à sa mère avant de partir pour Genève.

Sa mère étant tombée malade, il ne peut rentrer à Paris qu'au début de 1885. Il est vraiment curieux de constater combien, régulièrement, les séjours de Genève étaient néfastes à Dejerine ou plus exactement combien la vie de Paris lui était nécessaire. Dejerine ne pouvait vivre que dans le travail, dans la lutte et dans le succès : « ... Mon imagination comme tu le dis, avait trop vagabondé et c'était comme toujours, l'effet de l'inaction. Une fois rentré à Paris, tout cela disparaît et la meilleure preuve que je me porte bien c'est que mon estomac va comme un charme. Tu vois quelle est chez moi l'influence du moral sur le physique. Je suis si content d'être de nouveau dans le courant du travail... »

La vie dès lors reprend jusqu'au concours d'agrégation. Dejerine fait un peu — si peu — de clientèle. Il est satisfait d'avoir fait 200 francs en un mois et se félicite d'avoir eu

[PL. VII.]

une consultation à 50 francs. Un autre mois ses honoraires sont de 300 francs mais « c'est une exception. »

Cependant, il travaille l'agrégation avec Brissaud.

Hardy et Charcot doivent être juges et la situation paraît favorable, assez favorable pour que Dejerine, tenu par le dilemme suivant de Brissaud : « ou bien nous serons nommés parce que nous avons nos chefs, et c'est plus que probable que nous le serons, ou nous ne le serons pas et dans ce cas à quoi nous aurait servi de nous fatiguer... » — ne se fatigue pas outre mesure. Brissaud, disait Dejerine, est « un parisien malin qui connaît le dessous des cartes ».

Le 16 octobre 1885, Dejerine devait subir le grand deuil de la perte de sa mère, terrible secousse pour lui qui s'était toujours appuyé sur elle, lui avait communiqué les moindres détails de son existence et avait vécu avec elle dans une communauté absolue d'intérêts et d'affection. Elle était pour lui une raison de vivre, une raison de travail. La joie qu'il lui donnait par sa réussite était la plus pure et la plus complète qu'il pût éprouver. Tout le monde connaissait les liens qui unissaient si étroitement la mère et le fils et Dejerine reçut à ce moment de bien touchantes lettres.

« Paris, le 18 octobre 1885.

« MON CHER MONSIEUR DEJERINE,

« J'avais appris la triste nouvelle par M^{lle} Klumpke et j'ai bien pensé à vous depuis lors. Ayant passé moi-même par de nombreuses et terribles épreuves, je sais ce qu'est une cruelle séparation comme celle qui vient de vous frapper et je prends bien part à votre chagrin. Vous venez de perdre l'affection la plus pure, la plus vive, la plus exclusive et jamais vous n'en retrouverez une semblable. Hélas, la vie offre de bien douloureux moments. Le travail seul, le travail acharné pourra vous faire une sorte de diversion.

« Veuillez agréer l'expression de mes sentiments affectueux.

« A. VULPIAN. »

Une lettre de lui où se montre toute l'étendue de son affection filiale inquiète et scrupuleuse est aussi à citer :

« Genève, le 20 octobre 1885. ¹

« Que j'ai souffert et combien je souffre encore de la perte immense que je viens de faire. Hélas, ma pauvre mère n'est plus, elle m'a quitté, moi qui aurais tout donné pour elle, tout pour prolonger ses jours, pour qu'elle pût vivre encore avec moi.

« Elle vous aimait tant, et me parlait si souvent de vous. Elle est morte le matin à 8 h. 1/4 sans souffrir, sans agonie, elle s'est éteinte une heure environ avant que votre lettre n'arrivât qu'elle attendait avec bonheur.

« Pourquoi suis-je rentré à Paris cet été, pourquoi ne suis-je pas resté auprès d'elle, elle vivrait encore, c'est la solitude, l'ennui, l'isolement, qui ont avancé sa fin. Ah que j'ai de regrets et combien je maudis ce concours qui m'a forcé de m'éloigner d'elle. Ah pauvre mère, qui as tant fait de sacrifices dans ta vie pour ton fils, comme j'aurais dû rester près de toi.

« Si vous saviez comme j'ai été entouré par mes amis, dans ce moment terrible, et combien j'ai senti que j'avais des affections sincères ici. Tous sont venus me soutenir, me réconforter et nous l'avons veillée ensemble, moi l'embrassant sur son lit de mort et ne pouvant croire à la réalité, croyant par moments l'entendre respirer, l'appelant et voulant la réveiller. J'avais beau depuis longtemps, vous le savez, m'attendre au fatal dénouement rien ne peut vous rendre compte de ce que j'ai souffert en voyant partir celle à laquelle je dois tout ce que je suis, celle qui m'aimait tant et était si fière de moi. Quelques heures avant de mourir, elle me disait encore, et cela me broyait le cœur : « Tu sais, mon petit, pour une petite tailleuse comme moi, sais-tu que c'est quelque chose que d'avoir un fils médecin des hôpitaux de Paris. » Toute la vie de ma mère est dans cette phrase, car elle n'a jamais eu dans la vie d'autre objectif que l'avenir de son fils.

« Ses traits chéris, Giron mes les a conservés, il a peint ma mère sur son lit de mort, calme et douce, ne souffrant plus, entourée de fleurs et semblant dormir. Comme me disait Vulpian, vous venez de perdre une affection que vous ne retrouverez jamais, et il a raison. Non, une affection pareille à celle de ma mère, cela ne se retrouve pas.

« J'ai tenu à ce qu'elle repose dans le même cimetière que mon père, et à lui faire de belles funérailles, son cercueil disparaissait sous les fleurs et nous étions nombreux à l'accompagner à sa dernière demeure.

« J'ai porté hier au cimetière la couronne que votre maman et vous m'avez envoyée et je n'ai pas besoin de vous dire combien votre attention m'a profondément touché.

« Combien de fois l'ai-je embrassée dans son cercueil, jusqu'au dernier moment, combien de fois ai-je embrassé sa pauvre main droite, qui m'a écrit jusqu'au dernier moment sans crainte de se fatiguer. Hélas! Hélas!

« Non, je n'aurais pas dû partir en août. Mon devoir était de rester près d'elle, de lâcher Paris, ce Paris qui m'a privé de ma mère et où j'ai tant souffert; que m'importent aujourd'hui mes succès d'autrefois, combien tout cela est léger vis-à-vis de l'affection d'une mère.

« Si vous saviez comme elle s'intéressait à votre concours, non, tous ces sou-

1. Lettre adressée à M^{lle} Klumpke.

venirs me navrent et il me semble que je viens de faire un mauvais rêve. Mais non, c'est la réalité.

« Vous me restez, vous ma chérie, vous savez aujourd'hui que je n'ai plus que vous à aimer et que le major n'aurait plus d'espérances s'il ne savait que dans ce grand Paris il y a un cœur qui bat avec le sien et sur lequel il peut compter.

« Ne vous fatiguez pas avec ce concours, la question d'hier doit vous faire passer haut la main et dans le fond, il vaut mieux que le concours ait été cassé.

« Rappelez-moi au bon souvenir de Madame votre mère et de toute votre famille et croyez à l'affection sincère de votre major qui vient de passer par de terribles moments.

« J. DEJERINE. »

Sa mère était morte sans que se fût réalisé le vœu constant formé par la mère et le fils et qu'ils caressaient sans cesse : la vie commune soit à Paris, soit à Genève.

Dejerine eut du mal à se remettre de cette épreuve. A Genève, il y eût sans doute succombé. A Paris, le lutteur triompha et les difficultés du concours de l'agrégation, l'hostilité franche ou sournoise qu'il y rencontra devaient lui rendre sa pleine et complète puissance.

Ce ne fut pas en effet une petite affaire que ce concours pour Dejerine. Tout indiquait qu'il devait être nommé. La place scientifique qu'il occupait déjà, le travail ardu par lui fourni, l'appui de Vulpian, son talent pédagogique même. Mais Dejerine n'avait pas su jusqu'alors ménager suffisamment l'école de Charcot. Il devait la trouver sur son chemin se heurter à une opposition qui faillit bien triompher.

Vulpian et Charcot croisèrent leur influence. Le Professeur, l'Institut furent mis en jeu et le malheureux agrégé qui alors faisait partie nécessairement du jury passa de durs moments ballotté d'influences en influences, des promesses des uns aux menaces plus ou moins déguisées des autres.

Dejerine pendant ce temps suivait tout droit son chemin et apprenant par Féré que Charcot lui était opposé n'hésita pas, à son habitude, à foncer sur l'obstacle et à trouver Charcot chez lui, approuvé d'ailleurs dans cette démarche par Vulpian.

Dejerine va donc chez Charcot à un de ses jours de consultation, fait passer sa carte, et attend assez longtemps s'entretenant avec Féré, secrétaire et bibliothécaire de Charcot, qui ne lui cache pas que l'accueil va être sévère.

Après une longue attente, Dejerine est introduit. Il traverse l'enfilade des salons et arrive dans l'immense pièce au fond de laquelle, dans un effet de lumière analogue à celui des petits tableaux hollandais, Charcot, assis, écrit sans lever la tête.

Dejerine s'approche petit à petit. Charcot sans se lever tourne légèrement la tête vers lui et lui dit : « Ah ! c'est vous, Monsieur Dejerine. »

Bien que non invité à le faire, Dejerine s'asseyait et « oui, Monsieur Charcot, c'est moi ! Mon ami Féré me dit que vous êtes très monté contre moi, que vous vous opposez à ma nomination à l'agrégation et je viens vous demander ce que vous avez à me reprocher. »

Charcot de dire :

« Ce que j'ai à vous reprocher ? Vous débinez mon école, vous dites Charcot et ses élèves, c'est... ça n'existe pas¹. Vous vous posez en adversaire de la Salpêtrière...

— C'est tout, monsieur Charcot ?

— Vous trouvez que ce n'est pas assez ?

— Vous oubliez, monsieur Charcot, l'article de l'*Art médical*.

— De l'article de l'*Art médical*, je m'en f... Je pense bien que ni Landouzy ni vous n'avez été assez bêtes pour l'écrire. Il n'y a qu'un article de journal qui m'ait été au cœur, c'est celui d'Ignotus, du *Figaro*².

— Laissons donc de côté l'article de l'*Art médical*... Donc vous me reprochez : « de débiner votre école, de dire

1. Les expressions employées par Charcot furent plus énergiques.

2. Article où Charcot avait été sérieusement attaqué le matin de sa nomination à l'Institut.

Charcot et ses élèves, c'est... ça n'existe pas¹, de me poser en adversaire de la Salpêtrière. » Je pourrais nier, vous ne me croiriez pas. Eh bien ! je vous demande une confrontation avec ceux qui m'ont prêté ce langage.

— Une confrontation... comme vous y allez ; jamais, ce serait trop grave. Du reste, il n'y a pas de fumée sans feu.

— Monsieur Charcot, si vous ne voulez pas de confrontation, envisageons la question à un autre point de vue. Était-ce mon intérêt de parler ainsi, moi, petit médecin, sans fortune, venu à Paris sans relations, sans famille et qui cherche à arriver par son travail. »

Alors Charcot, rouge de colère et regardant pour la première fois Dejerine en face, de se lever à demi et frappant avec violence des deux poings sur la table : « C'est ce que je me disais ! Il veut donc que je lui brise les reins, celui-là, qui se dresse contre moi. (*Après un temps.*) Allons c'est bon. Dites à Vulpian que je ne vous en veux pas, que je voterai pour vous... et donnez-moi un mémoire pour les Archives de Neurologie. »

Charcot se lève. Il reconduit Dejerine et lui serre la main. « N'ayez aucune inquiétude, dit-il, tout est oublié » et Dejerine, en partant, de répéter qu'il était toujours prêt à une confrontation.

Avant de sortir, Dejerine retraverse la pièce où se trouvait Féré : « Eh bien, c'était chaud, je t'avais prévenu », lui dit celui-ci. « Je te crois, répondit Dejerine. Il m'a fait une scène de jalousie ! moi pauvre bougre, lui avec sa situation ! Jamais je ne me serais attendu à une chose pareille. »

Le lendemain Charcot rencontrant Vulpian à l'École lui disait : « Ton Dejerine, ton Dejerine c'est tout de même quelqu'un. Il m'a tenu tête ! Aucun de mes élèves n'aurait osé le faire. »

1. Voy. note de la page précédente.

L'attitude décidée et franche de Dejerine lui avait conquis Charcot. Il avait osé tenir tête à celui qui était alors *Monsieur* Charcot, l'homme dont la volonté toute-puissante régissait la Faculté de médecine tout entière.

On raconte que Charcot tint sa parole et vota pour Dejerine, mais on dit aussi sous le manteau que de s'être engagé personnellement, Charcot ne considérait pas sa majorité comme tenue à le suivre. On ajoute même que cette tactique aurait pu être encouragée par lui et qu'il tint à bien peu de choses qu'elle ne réussit. Si bien que Hardy faillit donner sa démission de président du Jury.

Dejerine en fin de compte fut nommé, mais d'assez mauvaise grâce¹.

Dejerine, agrégé, médecin des hôpitaux, en avait fini avec la carrière des concours proprement dits. C'est une nouvelle période de vie qui commence. Mais cette nouvelle étape Dejerine ne devait pas la parcourir seul. Son mariage avec M^{lle} Klumpke avait été longtemps retardé par les études de celle-ci qu'avait d'ailleurs prolongées la résistance offerte par l'Assistance publique à l'admission des femmes aux concours de l'Externat et de l'Internat des Hôpitaux de Paris. Et M^{me} Klumpke mère ne voulait pas que sa fille se mariât avant d'avoir achevé ses études. Elle n'obtint qu'à moitié gain de cause, car ce ne fut que l'année suivant son mariage que M^{me} Dejerine soutint sa thèse. Elle avait été conduite à l'autel, le 11 juillet 1888, par le P^r Hardy qui, avec Landouzy, partageait le plaisir d'être son témoin. Les témoins de J. Dejerine étaient de Brazza et Grancher.

Désormais Dejerine va pouvoir puiser dans une affection solide et profonde, dans l'appui d'une femme de tête et de cœur, le réconfort constant qui seul donne la joie de vivre, à tous ceux du moins dont le cœur est la première raison

1. La promotion fut : Brissaud, Ballet, Dejerine, Chauffard.

III

LA VIE A L'HOPITAL. — LE MÉDECIN. L'ENSEIGNEMENT

TROIS services successifs devaient remplir toute la carrière hospitalière de Dejerine.

De 1887 à 1894, il fut médecin de Bicêtre. De 1894 à 1911, il eut le service de Jacquart de la Salpêtrière. De 1911 à sa mort, il occupa la Clinique des maladies du système nerveux dans le même hôpital.

8 années de Bicêtre, 23 années de Salpêtrière.

Tous ceux qui connurent le service de Dejerine à Bicêtre en conservent un précieux souvenir. Bicêtre était loin, les visiteurs étaient rares et l'on vivait dans le service d'une vie faite d'intimité et de travail.

Un vulgaire sapin « drivé » par un automédon classique, brave homme au langage pittoresque, le cocher Bernard, menait le patron à Bicêtre et l'en ramenait. Au retour, la voiture était pleine des élèves rentrant à Paris, 4 à l'intérieur, un sur le siège et souvent un 6^e niché comme il pouvait. Cela mettait en joie le cocher Bernard et le patron lui-même qui, des années plus tard, conservait un excellent souvenir des retours de Bicêtre. Juchés tant bien que mal sur le fiacre, les élèves fumaient les cigarettes du

patron et l'on devisait des événements du jour, du malade intéressant, de l'autopsie récente, voire quelquefois de politique.

Cet usage du sapin devait se conserver longtemps et quinze ans plus tard le patron, alors à la Salpêtrière, n'avait pas abandonné le même mode de locomotion. Seulement il aimait plus ses aises et il était rare qu'on rentrât à plus de 4 dans le véhicule patronal.

A Bicêtre la vie se partageait entre les malades et le laboratoire. Dejerine y organisa le premier « Musée neurologique clinique », qu'on ait pu voir. C'était à « la Sibérie » qu'à côté de tous les types d'atrophie musculaire, de syringomyélie, de tabes, voisinaient les cas d'aphasie, de maladie de Thomsen, de paramyoclonus, etc. Tous ces malades recueillis pour la plupart dans les services de Vulpian et de Hardy, avaient été « publiés » et connaissaient par cœur leurs observations qu'ils débitaient volontiers — attendant la pièce de quarante sous — aux visiteurs néophytes. C'est là que se trouvaient Cognet et le fameux Grosjean, qu'on revoyait de temps à autre plus tard aux cliniques de la Salpêtrière, sujets uniques, pour lesquels le somnambulisme n'avait plus de mystère...

Tous ces « sujets », précieusement gardés, soigneusement observés finissaient tôt ou tard par aboutir au laboratoire : 2 pièces assez petites, la première ornée de dessins de Capitan figurant une sarabande de fœtus se courant les uns après les autres, renfermait une bibliothèque de cerveaux. Au milieu de la pièce, le grand microtome de Gudden et l'on coupait. C'était Chabot, un malade du service, qui était préposé à cet office. Le patron triait les coupes dans la matinée et celle que déjà, dans un sentiment d'affection et de respect, on appelait la « patronne », continuait souvent l'après-midi la même besogne à laquelle elle avait collaboré le matin. C'est là que prit naissance toute la technique

anatomo-pathologique des coupes sériees du système nerveux central. C'est là que s'élabora le *Traité d'Anatomie du Système Nerveux* qui restera le monument du maître et de son associée.

Dans la deuxième pièce, une table avec des cristallisoirs contenant les pièces récentes.

De nombreux microscopes sur autant de tables de travail marquant la place des travailleurs, complétaient cet ensemble sur lequel régnait M^{me} Daniel, surveillante du laboratoire.

Dejerine commençait son service par la visite des salles de l'Infirmierie. Il y faisait parler les aphasiques. Il y avait le père Scott, le père Dubuisson qui étaient « servis » à presque tous les visiteurs.

M^{me} Culliere était la surveillante générale de l'Infirmierie. Elle conservait du passage de Dejerine à Bicêtre un souvenir que les années ne purent atténuer et qui touchait infiniment le « patron ».

Le samedi c'était la visite des reposants et Dejerine de s'extasier s'il tombait sur quelque vétéran des campagnes du Mexique, d'Italie ou de Crimée. Il ne manquait pas une occasion de laisser échapper la note chauvine qui faisait le fonds de ses convictions politiques.

Il laissait, de temps à autre, se manifester toute sa sensibilité. C'est ainsi qu'un jour on le vit arriver dans le service triste, un peu brusque et comme étranger. Cette attitude se fondit dans l'aveu qu'il venait de passer la nuit auprès de Brown-Séquard agonisant. Dejerine était incapable d'indifférence¹.

Par ailleurs s'il se montrait un maître assez méticuleux et demandant à ses élèves un travail assidu, il avait à cœur

1. Sur le bureau de Dejerine il y a l'encrier de Brown-Séquard offert par sa fille avec la date 1^{er} avril 1894 (jour de la mort du grand physiologiste).

de leur montrer la bonne doctrine. Il ne faut pas jurer « *in verba magistri* » était une de ses phrases favorites. Les trente générations d'élèves qu'il a formées ont tous entendu cet adage comme cet autre de Morgagni : « Non numerandae sed perpendendae sunt observationes. »

Huet, Sollier, Macaigne, Tuilant, Sottas, Violet, Chrétien, André-Thomas, Mirallié ; Auscher, Flandre, Richerolle, Touche, Long, Poix furent les internes titulaires ou provisoires de cette époque et beaucoup ont marqué leur passage à Bicêtre par des travaux importants.

Tout ceux qui ont survécu ont conservé un souvenir ému de leur internat chez le patron, maître et ami, maître parfois sévère mais ami toujours si sûr et si dévoué.

En outre des élèves réguliers du service un certain nombre d'étrangers et en particulier de Genevois fréquentaient Bicêtre, tels que Leresche, Joannès Martin, Minnich, Pronier tous quatre Suisses, ou que Mello-Vianna de Lisbonne.

Toute une série d'étrangers notoires, toute la jeunesse neurologiste vint visiter le service de Bicêtre. A l'étranger comme en France on opposait la jeune école de Bicêtre à la vieille école de la Salpêtrière. Westphal, Hitzig, Ferrer, Horsley, Osler, Beevor, Sherrington, Redlich, Mott Hlava, Lombroso, Tamburini, Luciani, Petren, Mahaim, Hochwart, Henschen, Rocha Lima, etc. etc... firent visite à Dejerine à Bicêtre. Dejerine dont le renom était grand à l'étranger, par patriotisme, pour affirmer la plénitude de vie et de travail de sa jeune école, se dépensait pour tous ses hôtes, leur présentait les malades intéressants dont il connaissait par cœur toute l'histoire, discutait avec les auteurs les doctrines dont ils s'étaient faits les champions. Il voulait qu'on pût dire : En France on travaille.

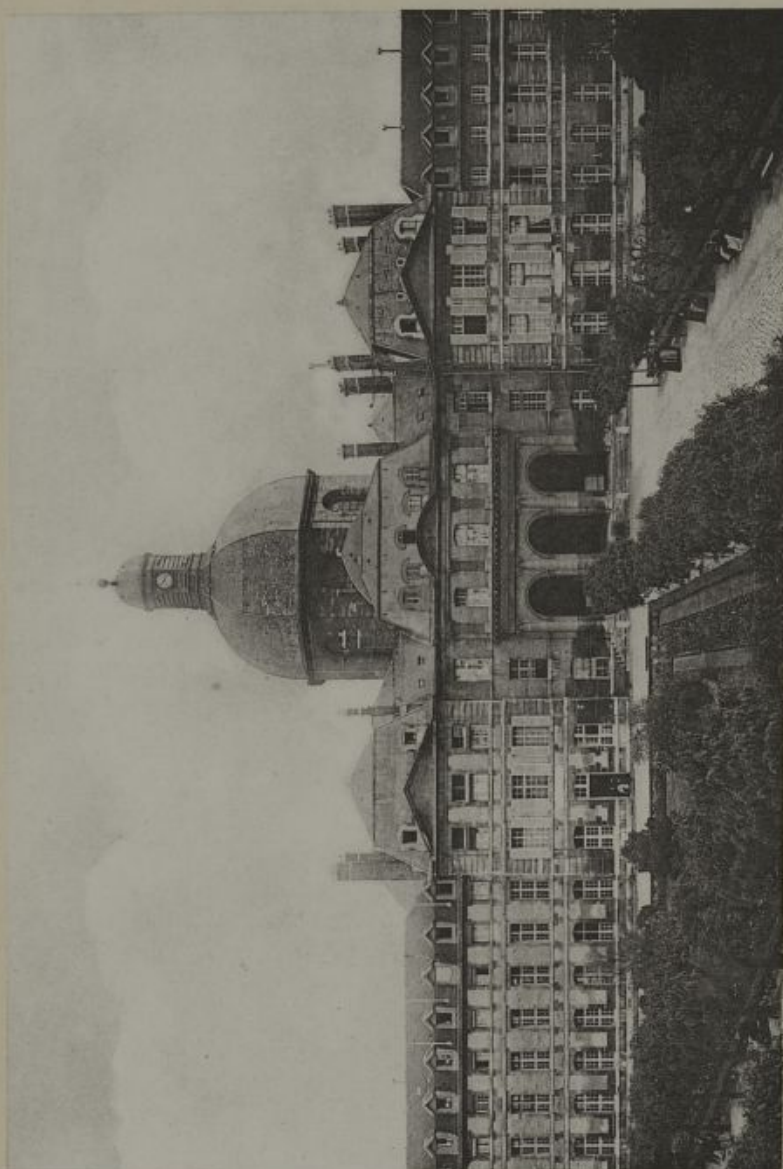
A tous ses visiteurs il pouvait montrer les premières

coupes entières du cerveau humain débitées au microtome de Gudden dans le sens horizontal, vertico-transversal, sagittal ou oblique et colorées par la méthode de Weigert-Pal. Avant Dejerine cette méthode de coloration, dont l'utilisation devait permettre la publication de la fameuse « Anatomie des centres nerveux » n'était appliquée qu'au bulbe, à la moelle et exceptionnellement à la protubérance. Ce progrès technique était considérable si l'on pense que jusque-là l'anatomie du cerveau, dans les traités les plus classiques — Charcot, Huguenin, Edinger, Obersteiner, Bechterew. — n'était faite, en dehors de la configuration extérieure, que sur le cerveau du singe d'après les schémas de Meynert.

Pendant les années de Bicêtre le patron avait conservé sa place dans le laboratoire de pathologie expérimentale de Vulpian auquel succéda Strauss. Il travailla dans les vieux laboratoires de la rue Hautefeuille, dont les locaux sales et obscurs situés entre des cours humides donnaient asile à de nombreux rats d'égout qui du même coup devenaient animaux de laboratoire. On prétend que ces bestioles de même que les chats, les lapins, cobayes, etc., d'expérience achevaient leur carrière chez le traiteur du coin.

Dans le nouveau laboratoire de l'école pratique Dejerine conserva sa place. C'est là qu'il fit les coupes de capsule interne, qu'il étudia les dégénérescences du pied du peduncule cérébral, etc. sur des pièces préparées et incluses à Bicêtre.

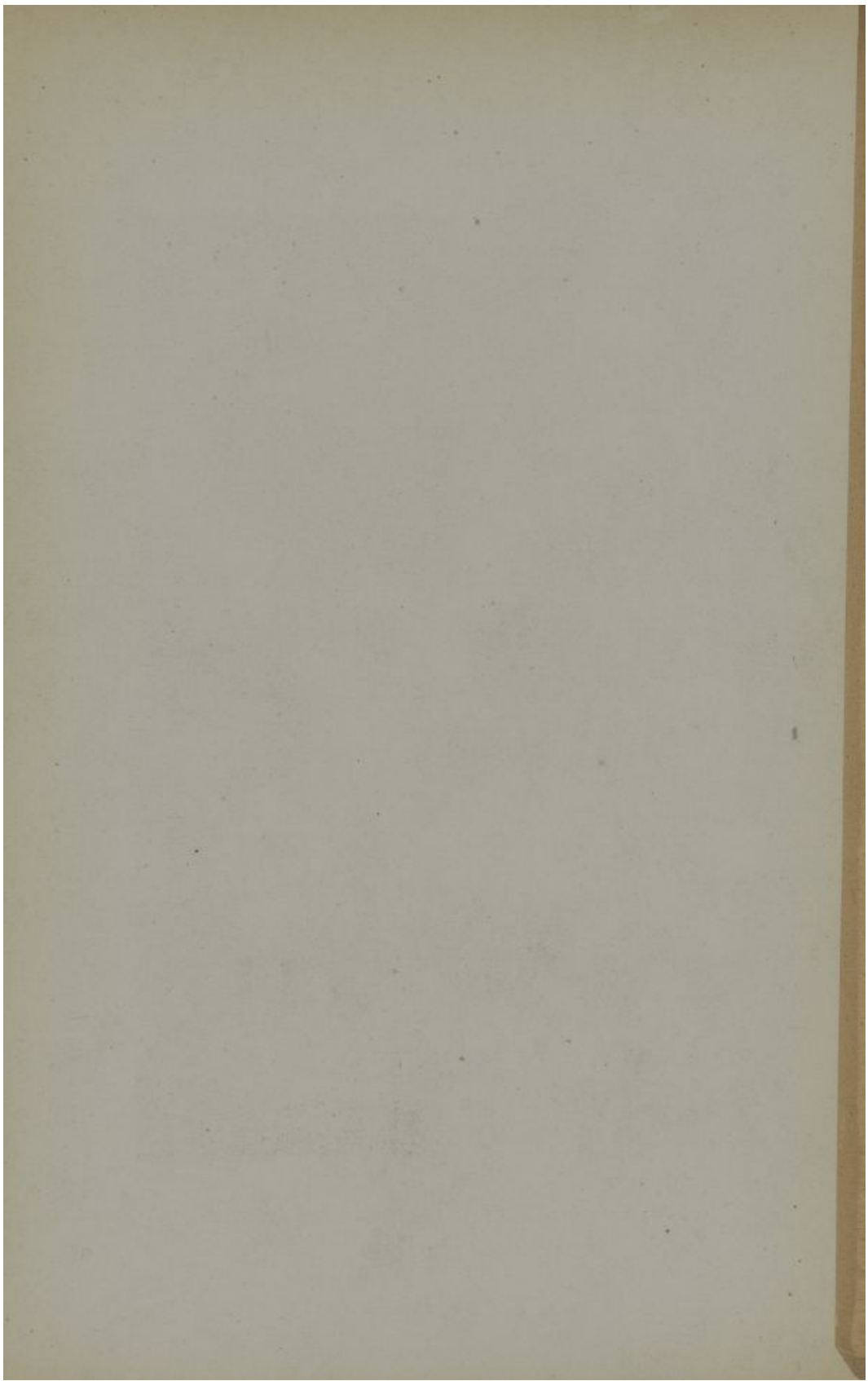
C'est dans ce laboratoire de pathologie expérimentale et à la Société de Biologie son exutoire naturel, que Dejerine se fit de bonnes et nombreuses amitiés. Ses relations avec Brown-Séquard, Clin, Philippeaux, Arloing et Tripier, François Franck, Bochefontaine, Laborde, Feré, Malassez, Colin, Nocard, Régnard, Blanchard, Galippe, Vignal,



Imp. Catha frères, Paris.

LA SALPÊTRIÈRE. — COUR D'HONNEUR

Maison et Cie, Éditeurs



Ch. Richet, Henneguy, Marey, d'Arsonval, Quinquand, Chatin, Capitan, Magnan, Barety, Duret, Arnozan, Pitres, Hanot, Gley, Grimaux, Grehant, E. Dupuy, Henocque, S. Bernheim, de Varigny, Lombroso, Darkschevitch, Couty de Rio-de-Janeiro, Socas de Montevideo, Guimaraes de Lacerda, etc., etc., datent de cette époque.

Il y eut des périodes épiques à Bicêtre, celle où Dejerine faillit se battre avec un de ses collègues de la Faculté, celle aussi et surtout où Dejerine candidat à la chaire de Charcot racontait dans le service le résultat de ses démarches. Tous les professeurs qu'il visitait s'accordaient à reconnaître que c'était Dejerine qui possédait le plus de titres. Quelques-uns lui promettaient leur voix. Beaucoup, élèves de Charcot, pensaient que c'eût été trahir la mémoire du maître qui les avait faits que de ne pas nommer un de ses élèves. L'injustice s'accomplit, elle ne laissa d'ailleurs nulle rancune entre les deux concurrents qui, usant d'armes loyales, avaient fait campagne l'un contre l'autre, mais elle laissa dans le cœur de Dejerine une certaine amertume. Il méritait par son labeur acharné cette situation qui lui échappait, mais sentimental comme il l'était il comprenait cependant pourquoi la Faculté, toute marquée de l'empreinte de Charcot n'avait voulu le nommer à la place même de celui-ci. Aussi bien ne l'entendit-on jamais récriminer contre ceux qui n'avaient point voté pour lui. Le coup n'en était pas moins dur, mais Dejerine sut s'en relever hâtivement.

De 1895 à 1911 Dejerine fut titulaire du service de Jacquard à la Salpêtrière. Ce service avait été autrefois occupé par Joffroy, par Luys et par Vulpian.

Il comportait un pavillon, le pavillon Jacquard où se trouvait le cœur du service, le cabinet du patron avec deux grandes pièces claires et bien aérées qui constituaient le laboratoire.

Le cabinet était vert bouteille, une table recouverte d'un tapis vert, un bon fauteuil, quelques chaises; dans le coin à droite un placard où le patron serrait la redingote qu'il finissait d'user à l'hôpital en constituaient le cadre. C'est là qu'il examinait les malades. Ceux-ci provenaient de sources différentes. La consultation externe faite tous les mercredis matin par le patron lui-même de 9 heures à midi et demi en fournissait le plus grand nombre. D'autres étaient recrutés à l'admission faite alternativement par le service de la Clinique et par le service de Dejerine et où l'on examinait toutes les malades admises à la Salpêtrière à grand renfort de recommandations municipales et autres. Quelques-unes plus rares provenaient des pavillons des vieillards. Les malades étaient d'abord examinées par les élèves du service puis toujours soigneusement revues par le patron. C'est dans ce cabinet que s'élaborèrent bien des syndromes cliniques qui firent fortune tel celui des radiculites, tel encore celui de la couche optique.

C'est là aussi qu'était le confessionnal où le maître recevait les confidences des malades déprimées par la vie. Pour ces séances on le laissait seul avec les patientes qui pouvaient soulager leur cœur du trop-plein de leurs souffrances, dans le secret et dans le silence.

Dans les deux pièces à côté c'était le laboratoire où veillait la vaillante Caroline, petite bretonne têtue et infiniment dévouée qui mesurait son affection aux élèves du laboratoire, à l'affection même que ceux-ci témoignaient pour le patron.

Dans la première pièce deux tables devant deux grandes fenêtres étaient réservées aux internes du service. De grandes armoires contenaient des pièces anatomiques, d'autres aux multiples casiers conservaient les préparations microscopiques provenant des « cas » du service ou

[Pl. IX.]



Imp. Catala frères, Paris.

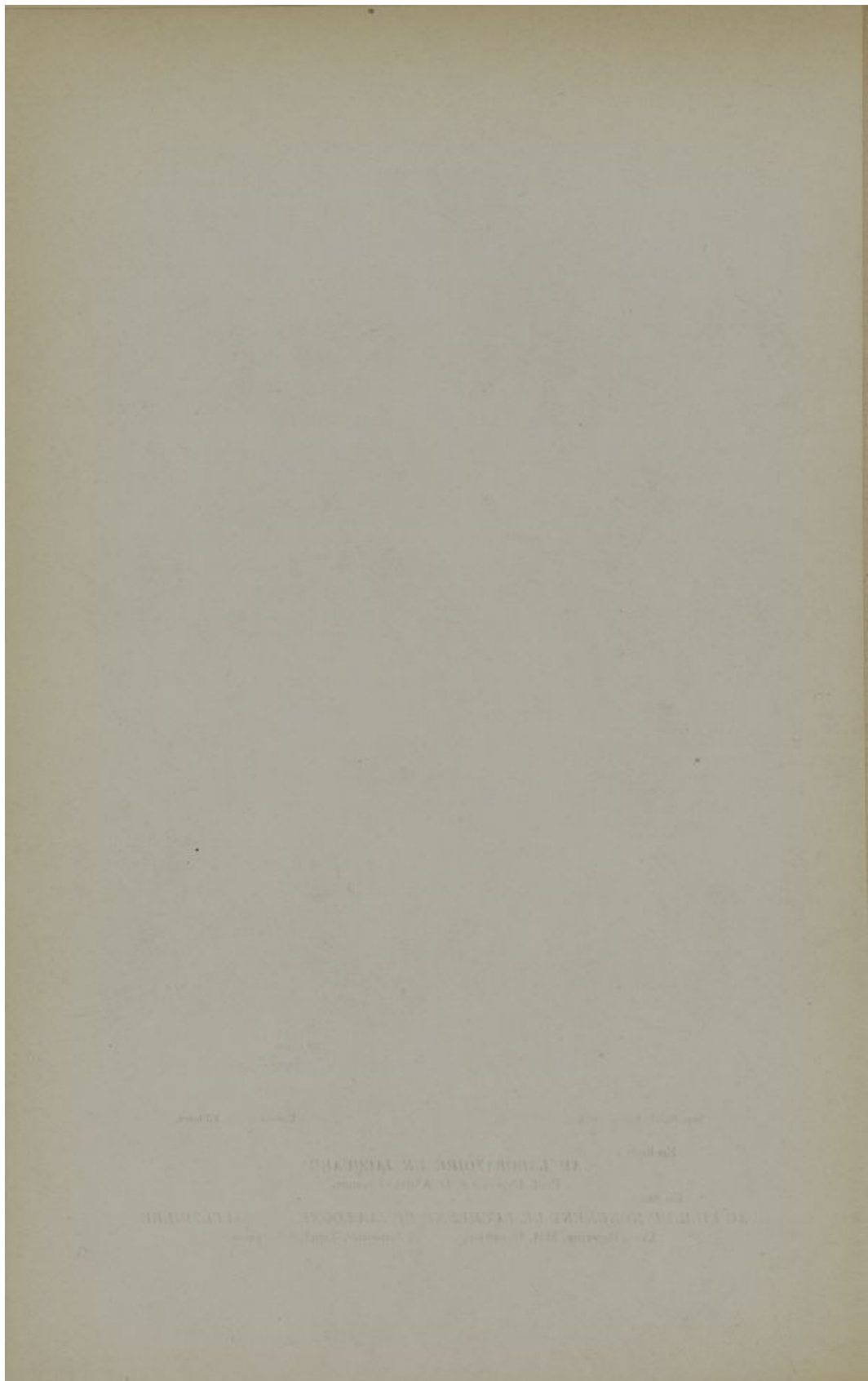
Masson et Cie. Éditeurs.

En haut :

AU LABORATOIRE DE JACQUARD
Prof. Dejerine et D^r André-Thomas.

En bas :

AU PIED DU MONUMENT DE DUCHENNE DE BOULOGNE, à la SALPÊTRIÈRE
Prof. Dejerine, MM. Gauckler, Roussy, Jumentié, Tinel, W. Spiess.



réservées à l'enseignement de l'anatomie. C'est là que l'on allait chercher les pièces montrant les lésions limitées de la 3^e frontale dans les cas d'aphasie. C'est là que l'on trouvait les coupes de l'encéphale faites par Long en série dans les sens sagittal, horizontal et transversal. Sur un mur la photographie de Vulpian.

La pièce à côté pleine d'étagères où se rangeaient les cerveaux et les moelles en préparation, contenant aussi de nombreuses armoires à coupe, avait une table réservée au chef de laboratoire où André-Thomas venait passer régulièrement trois après-midi par semaine, de nombreuses matinées et quelques dimanches, fournissant un labeur considérable et largement digne du maître de céans. C'est là aussi que travaillaient quelques élèves étrangers, sous l'œil de Thomas, et sous l'œil moins indulgent de Caroline.

Le reste du pavillon Jacquard, les salles Vulpian et Chardon-Lagache, constituait le musée, analogue à la Sibérie de Bicêtre. Le patron avait dans sa tête l'observation de toutes les maladies qui s'y trouvaient et chaque fois qu'un étranger visitait le service c'était la revue de tous ces cas qui pour l'immense majorité avaient servi de base à quelque communication du patron ou de ses élèves.

Loin du pavillon Jacquard se trouvait l'Infirmierie dont trois salles dépendaient du service Dejerine, deux réservées aux maladies accidentelles des hospitalisées, une réservée aux malades externes : la salle Pinel de célèbre mémoire où se construisit toute la doctrine de Dejerine sur les psychonévroses. Vingt lits dans une grande salle claire et propre, entourés chacun de rideaux blancs étaient destinés à l'isolement des fonctionnels. Nous aurons plus loin à parler de la méthode et des conceptions de Dejerine sur ce point. Mais tous ceux qui ont parlé de cet isolement claustral, qui y ont vu quelque chose de coercitif et de

barbare en quelque sorte se sont singulièrement mépris sur les tendances générales de la méthode de Dejerine et sur la façon de la mettre en pratique.

Dans une petite salle à côté 14 lits étaient réservés aux organiques externes chroniques. Il y avait là des aphasiques, une maladie de Raynaud, deux Friedreich, une syringomyélie, une myopathique, une poliomyélite, etc., etc...

Tous ces malades réunis à ceux du pavillon Jacquart formaient un riche musée où l'on pouvait largement s'instruire de toute la clinique et de toute la technique neurologique.

André-Thomas, Estrabaut, Michaud, Long, Mirallié, Bernheim, Théohari, Hauser, Lortat-Jacob, Jean Ch. Roux, Pagniez, Heitz, Ghika, Comte, Chiray, Cornélius, Armand-Delille, les deux Camus, Roussy, Gauckler, Sezary, Norero, Leenhart, Aynaud, M^{lle} Landry, Vouters, Tinel, Chevalier, Chenet, Jumentié, Gauducheau, Ferry... furent les internes de cette époque et la plupart d'entre eux ont publié ou seuls ou en association avec Dejerine des travaux multiples marquant la fécondité de l'école.

Outre Caroline dont tous les élèves ont conservé le souvenir, M^{me} Neny qui officiait à Pinel et M^{lle} Maillard qui trônait à Jacquart étaient les surveillantes du service. M^{me} Neny avait la très grande confiance — largement méritée — du patron. C'est à elle, à ses soins intelligents et dévoués, que furent dues bien des guérisons obtenues à Pinel. Dejerine savait d'ailleurs qu'il pouvait compter aussi bien sur ses infirmières laïques de la Salpêtrière que sur ses religieuses de la rue Blomet. — Leur zèle et leur esprit de sacrifice ici et là étaient égaux. Ni les unes, ni les autres ne ménageaient leur temps ni leur peine, dans la même conscience du devoir et aussi plus simplement et plus humainement dans le désir de faire plaisir au patron.

[Pl. X.]





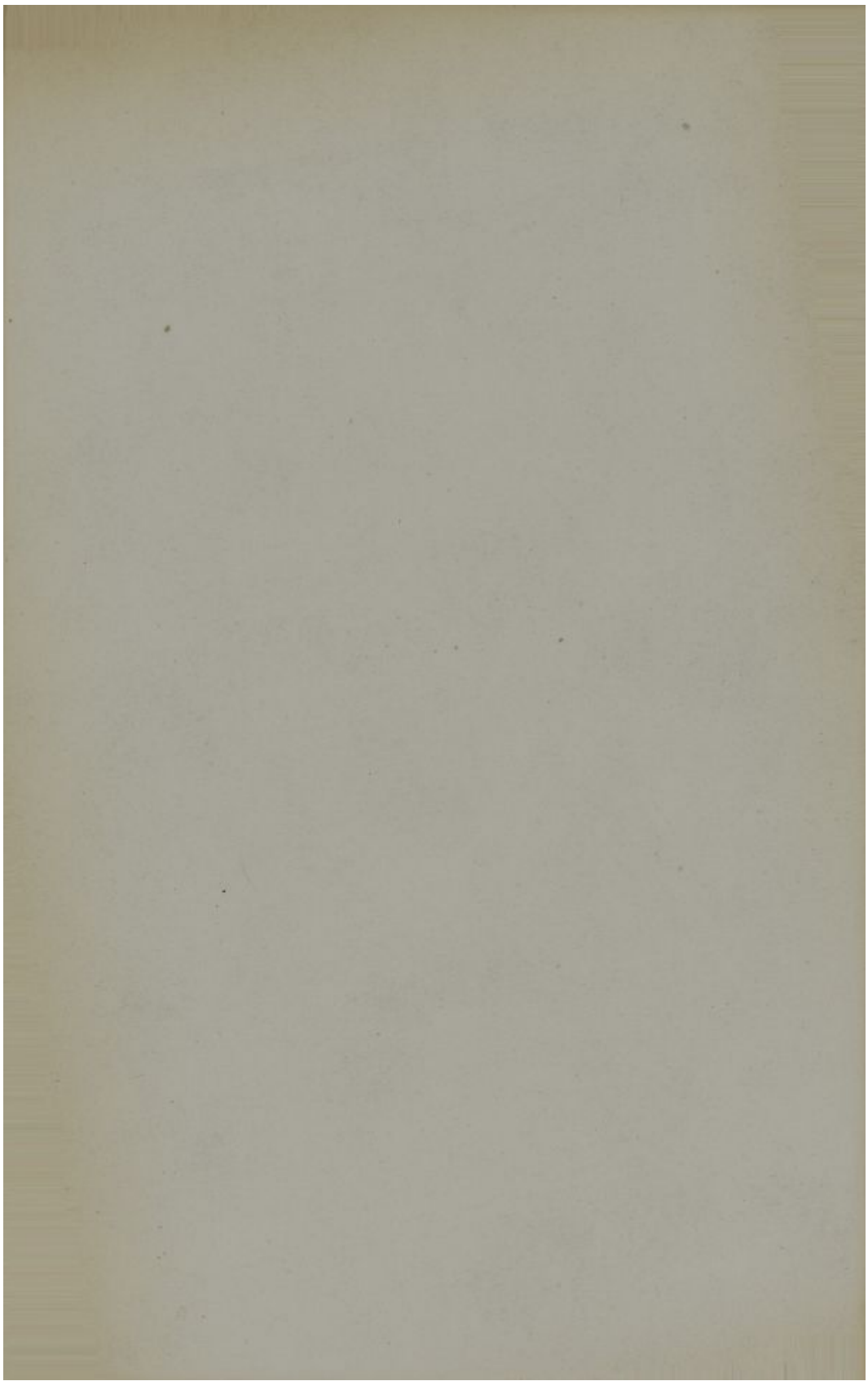
Imp. Catala frères, Paris.

Masson et Cie, Éditeurs.

LA SALLE PINEL (Salle de Traitement des psychonévroses) A LA SALPÊTRIÈRE (1905)

En haut : le Professeur Dejerine ; MM. Gauckler et Roussy internes.

En bas : le Professeur Dejerine ; les Docteurs Jean Camus, Pagniez et Norero ; Mlle Landry et M. Aynaud, internes ; Mme Neny, Surveillante en Chef ; Mlle Caroline Legrand, Surveillante au Laboratoire.



C'est pour le deuxième semestre de l'année scolaire de 1910-1911 que Dejerine fut nommé professeur de Clinique des maladies du système nerveux et occupa ce service de la Salpêtrière qu'il avait ambitionné toute sa vie. Et, fait infiniment touchant, ce fut accompagné du fils de Charcot qu'il fit sa première visite dans le service¹. Certes c'est dix-sept ans plus tôt qu'il eût dû accéder à la Clinique et il était vraiment cruel pour lui de penser qu'il ne devait sa chaire qu'à la mort prématurée de Raymond pour lequel il avait une réelle estime. Néanmoins c'est plein d'enthousiasme pour la richesse du matériel d'études qui s'offre à lui, plein de joie à la pensée qu'il va pouvoir enfin se mettre, de toute son âme, à l'enseignement de la clinique neurologique dans lequel il excelle, qu'il aborde cette chaire. Il organise rapidement son service et se met à l'œuvre. Lui-même fait deux leçons par semaine, son chef de clinique et son chef de laboratoire assistés des élèves du service organisent, sous sa direction, un enseignement complémentaire à la fois clinique et anatomo-pathologique. Mais l'enseignement officiel n'est que peu de chose vis-à-vis de l'enseignement journalier. Tous les jours Dejerine passe au moins une heure à examiner les malades entrants ou des consultants

1. Lettre de M. Jean Charcot à M^{me} Dejerine.

« 14 décembre 1910.

« Je suis, chère Madame, vraiment très touché de votre aimable mot ; ainsi que je l'avais dit moi-même à M. Dejerine j'éprouvais forcément une certaine émotion à voir la clinique de la Salpêtrière sortir des mains de ce que l'on a appelé l'école Charcot, mais pas un instant je n'ai douté du respect et de l'estime de votre mari pour mon père lui si travailleur et si patriote. Vous avez bien raison, chère Madame, de dire que ce fut l'entourage qui causa bien d'inutiles polémiques. C'est sincèrement que j'ai félicité M. Dejerine d'une nomination qu'il désirait — et où il saura si bien représenter la science française. Je pars conférencier à Londres, Bruxelles, etc. — et ne reviendrai que le 24 décembre. Si M. Dejerine me le permet je serai heureux de pouvoir un matin — entre nous — le promener dans cette clinique qui fut une partie de ma vie et lui montrer des coins, des objets, des choses insignifiantes pour d'autres et qui ont leur histoire. Je sais que vous n'êtes pas de ceux qui rient de ces choses-là et du sentiment qui m'anime..... »

du dehors. Très régulièrement la matinée se termine au laboratoire à examiner les pièces macroscopiques récentes ou les coupes microscopiques correspondant aux travaux en cours.

En 1913 Dejerine malade dut abandonner son service pendant quelque temps et ce fut pour lui le plus gros des crève-cœurs. Avec quelle joie il le retrouva en 1914. Avec quelle joie l'accueillirent le personnel des services, M^{me} Neny surveillante en chef de l'Infirmierie, la bonne Caroline affectée à un étage de la Clinique mais venant encore fréquemment fourrer son nez au laboratoire, la dévouée Joséphine chargée du service de la consultation, M^{me} Favart surveillante de la Clinique et tant d'autres...

Les élèves de l'époque furent Baudouin, Levy-Valenzi, Français, Tinel, M^{me} Long, Jumentié, Pélissier, Régnard, Caillé, Quercy, Clarac, Krebs, M^{lle} Pelletier, Ducamps, Borel, Ceillier, Mouzon.

En 1914 ce fut la grande tourmente et la Salpêtrière, à partir du mois d'octobre 1914, encombrée de blessés, transformée plus tard en centre neurologique militaire, avec Thomas, Régnard, Clarac, Jumentié comme premiers assistants.

Le patron se donna là un mal énorme. Avec M^{me} Dejerine d'abord et Mouzon il eut la charge d'un service considérable. Et même lorsque plus tard il fut assisté de plus nombreux médecins traitants il se donnait encore de toutes ses forces, déjà défaillantes, aux soins, à l'étude, à l'examen des blessés.

Il se refusa à prendre le repos qui, à son âge, était cependant nécessaire et l'on peut dire que lui aussi, par l'excès de travail auquel il s'est livré, alors que déjà les premières atteintes du mal qui devait l'emporter se faisaient sentir, il fut une victime du devoir national, une victime de la guerre. Sa première crise d'urémie le gagna au retour

de la réunion des neurologistes militaires à Doullens, le 26 janvier 1916. Il s'était refroidi là-bas.

Toujours, même quand il se sentait atteint au plus profond de lui-même, la grande hantise c'était celle du service qu'il abandonnait, de la besogne hospitalière qu'il laissait à d'autres. Il souffrait, de toutes ses fibres, de ne pouvoir remplir ses fonctions de chef de service et jusqu'à son dernier jour, l'hôpital, la Clinique, les blessés, furent son grand souci.

Encore eut-il la consolation de se voir remplacer au point de vue militaire par André-Thomas, un de ses plus vieux et de ses plus fidèles élèves, et dans l'enseignement de la Clinique par Lereboullet au dévouement et à la délicatesse duquel le maître disparu se plaisait comme ceux qu'il a laissés derrière lui se plaisent maintenant à rendre hommage. D'aucuns ne surent pas respecter de la même façon le travailleur frappé par la maladie ni plus tard montrer que la mort avait effacé les rancunes du passé.

Dejerine fut médecin dans l'âme. Il aimait, il adorait son métier. S'il était homme de science il était autant et plus peut-être l'homme de l'art, dans tout ce que cet art comporte de cœur, de dévouement, d'intérêt pour le patient qui souffre et qui se confie à vous.

Simple dans son attitude, négligeant tout ce qui est apparat, malgré sa situation scientifique, malgré les honneurs qui étaient venus le chercher, ne posant à aucun degré pour le grand maître lointain et condescendant, il en imposait à tous par la simplicité de ses manières, par sa grande bonhomie, par l'intérêt qu'il savait vous manifester.

Ses malades d'hôpital avaient un culte pour lui. La bonne parole qui sait réconforter, le mot d'espoir et d'intérêt, le mot personnel qui fait que le malade hospitalisé sent qu'il n'est pas un numéro dont est chargé un médecin indifférent

et affairé, mais qu'il est un malade qui a *son* médecin, il savait toujours le trouver. Homme de science il avait cependant le respect absolu du malade. Le patient pour lui n'était pas un sujet et dans aucun domaine il n'admettait l'expérience, *in anima vili*, à moins que celle-ci ne se basât sur des données expérimentales solides ou sur des conceptions scientifiques rigoureuses. Les tentatives « pour voir » lui répugnaient. Les audaces thérapeutiques dont les malades faisaient trop souvent les frais l'indignaient à l'extrême. Il n'admettait pas que même dans l'intérêt de la science on se livrât à des pratiques psychologiques d'un intérêt plus que douteux pour la guérison des névropathes ou que pour la guérison des organiques on risquât une sérieuse aggravation. A quelques inconscients il apparaissait de la sorte comme misonéiste et retardataire sur son époque. Il était foncièrement honnête voilà tout, et ses malades savaient l'en récompenser par l'affection qu'ils lui témoignaient. C'était là sa grande récompense et il savait l'apprécier à sa juste valeur.

Curieux de tout et extrêmement instruit des choses même les plus étrangères d'habitude au milieu médical, il savait se mettre à la portée de tous. Aux manœuvriers il causait de leur métier, aux militaires de leurs campagnes — et c'était alors une joie pour lui. Les récoltes des terriens comme les procédés des arts les plus variés l'intéressaient et cet intérêt n'était pas feint. Aussi à l'hôpital comme à la ville on se sentait bien vite en confiance. Bien vite on trouvait un terrain d'entente commun et le malade après avoir conté les petites misères de son travail, finissait sans secousses et sans heurts par dévoiler les grandes misères de son cœur. Par là, par la bonté qu'on sentait en lui, par l'indulgence sans scepticisme qu'il témoignait, par la compréhension absolue qu'il avait des secrets mobiles

qui font agir les êtres quelquefois même, en quelque sorte, à leur insu, il exerçait sur ses malades de la ville comme sur ceux de l'hôpital une action morale de soutien et de réconfort qui n'a son analogue que chez bien peu de praticiens.

Il suffirait pour s'en convaincre de lire les lettres écrites après sa mort par tant de ses anciens patients. Il en est de très belles par toute la reconnaissance qu'elles témoignent, par l'affection sincère dont elles débordent. Il en est d'infiniment attristantes où des malades d'avoir perdu leur « soutien », leur « appui » dans la vie se sentaient infiniment découragés et prêts à retomber dans leurs misères.

Si, sur la fin de sa vie, Dejerine fut plus le médecin des maladies du moral, art où il était passé maître sans pareil, il ne cessa jamais de s'intéresser aux organiques. Ceux-ci, il les examinait d'une façon complète, il n'épargnait ni son temps, ni sa peine et l'on sortait de chez lui dépouillé au physique, comme d'autres au moral, avec la conviction qu'il n'y avait rien de mieux à faire que de suivre aveuglément les conseils donnés.

Il n'y eut qu'une seule catégorie d'individus qui, malades, ne surent pas apprécier Dejerine. Ce sont ceux-là même qui appartenant au tout Paris international, sceptique, arriviste, font les succès retentissants suivis rapidement de chutes brutales, pour lesquels la montre, le pédantisme, le charlatanisme, pour trancher le mot, sont les attributs indispensables de la vraie science. Ceux-là pour les atteindre il faut savoir les flatter ou les assourdir par le bruit qu'on a su faire. C'étaient là deux genres trop différents de la manière d'être de Déjerine pour que dans un tel milieu sa renommée pût s'établir. Plein de franchise il ne savait pas dire ce qu'il ne pensait pas et à grand'peine pouvait-il s'empêcher de dire tout ce qu'il pensait. Cependant même dans un tel

milieu auquel il était moralement si étranger il eut des succès thérapeutiques auprès de ceux — rares — qui savaient encore accepter la vérité.

Sans pitié pour tout ce qui dans la profession médicale n'est pas strictement droit et honnête il ignorait — presque naïvement — toutes les compromissions dont d'autres se font un moyen de parvenir, admettant fort bien que la médecine puisse faire vivre ses officiants, mais n'admettant aucun détour, il ne rencontra pas dans l'unanimité des médecins l'appui que par la science il aurait dû trouver.

Il ne connaissait pas ces échanges de bons procédés qui se font sur le dos ou plutôt sur la bourse des malades. Dans ce sens il n'était pas bon confrère et si quelque vilénie lui paraissait avoir été commise dans cet ordre d'idées, peut-être ne pouvait-il pas toujours déguiser suffisamment son indignation. Il était de la vieille école, qui compte heureusement encore une grande majorité d'adeptes, école qui pense qu'il n'y a pas de médecine sans une honorabilité stricte et complètement intransigeante.

Ses plus vieux élèves ont souvenir de la façon nette et carrée dont il refusa, malgré son intérêt personnel, de s'intéresser directement à une maison de santé en formation. Une autre fois comme un médecin lui avait proposé un partage d'honoraires ce fut un joli tapage et l'auteur de la proposition dut se retirer avec perte et fracas et non sans s'inquiéter de savoir s'il sortirait intact des mains du maître absolument hors de lui. Des années plus tard Dejerine contant l'incident avait encore peine à se maîtriser tant son indignation était grande, non seulement qu'on ait pu faire auprès de lui pareille tentative, mais encore que de semblables usages pussent s'établir dans la médecine contemporaine.

Cette honnêteté absolue, farouche qu'on sentait en lui

augmentait encore l'ascendant moral qu'il exerçait sur ses malades. Ils sentaient si bien que jamais un motif d'intérêt personnel ne dictait ses décisions thérapeutiques qu'ils s'en remettaient aveuglément à lui.

Il n'y a qu'un seul cas où l'homme de science savait se rappeler qu'il était un matois savoyard. Mais l'intérêt de la science était alors seul en cause. C'est quand il y avait une belle autopsie à faire et qui risquait d'échapper par opposition de la famille. Il savait alors trouver les arguments décisifs ad hominem, l'intérêt de la famille en raison d'une hérédité possible, etc..... si bien qu'il finissait par gagner sa cause et par emporter le consentement hésitant. Il y a, à cet égard, une histoire d'autopsie en ville, d'un cas de cécité verbale pure et une exhumation d'un cas de névrite interstitielle hypertrophique qui sont restées célèbres dans les annales du service.

Attaché à sa profession, aimant son art de tout son cœur, aimant la science de toute son intelligence en éveil devant les multiples problèmes de la neurologie, Dejerine fut le médecin type. Sa renommée fut mondiale et s'il n'eut pas peut-être la clientèle colossale à laquelle son talent lui donnait droit et que, d'ailleurs son souci du travail scientifique ne lui faisait ni envier ni rechercher, on ne peut que l'en féliciter, quand on pense de combien de compromissions, de combien de transactions avec la claire compréhension du devoir professionnel, ces hautes situations trop souvent sont faites. Son succès, cependant, resta considérable et eut cet avantage d'être strictement de bon aloi.

Dejerine eut, dans l'enseignement, une carrière longue et fournie.

Ses exposés de titre nous le montrent faisant successive-

ment des conférences d'anatomie pathologique dans le semestre d'été 1889, des conférences de pathologie interne en 1890, un cours de clinique médicale (en suppléance du P^r Peter) en 1893. De 1887 à 1894 il fait hebdomadairement à Bicêtre une conférence clinique sur les maladies du système nerveux et de 1888 à 1894 une conférence par semaine dans le service du P^r Grancher, à l'hôpital des Enfants-Malades.

De 1895 à 1900 il fait deux conférences par semaine à la Salpêtrière, une le mercredi à la consultation externe le matin, une le jeudi avec présentations des malades du service.

Plus tard, de 1900-1911 professeur successivement d'histoire de la médecine, puis de pathologie interne, il fait les cours correspondants tout en continuant régulièrement ses leçons de la Salpêtrière et en faisant à diverses reprises dans le grand amphithéâtre de l'École Pratique, un enseignement sur les Psychonévroses.

De 1911 à 1917, professeur de Clinique des maladies du système nerveux il fait deux leçons par semaine à la Salpêtrière.

Au total environ 2500 leçons, de quoi remplir quelque 60 ans d'un enseignement normal. Et dans ces chiffres nous ne comptons pas les leçons qu'il fit comme médecin du bureau central avant d'avoir son service personnel.

On voit par là que Dejerine avait la passion de l'enseignement. C'était pour lui une joie que de faire l'instruction des jeunes générations, une joie et non pas une charge.

Mais il convient de faire une distinction. Dejerine n'aimait pas l'enseignement théorique pur. Il adorait l'enseignement clinique. Ses leçons à la Salpêtrière étaient singulièrement vivantes. Nul autre mieux que lui ne savait

présenter une malade, faire comprendre l'intérêt et la particularité de son cas, rattacher le cas particulier au cadre général auquel il appartenait. Sa parole avait besoin, en quelque sorte, de l'exercice physique. Jamais elle n'était plus claire et plus précise que, quand, pouvant arpenter à grands pas l'espace qui lui était dévolu, s'arrêtant seulement devant son malade pour montrer le signe intéressant et démonstratif, il puisait dans son propre mouvement, la chaleur de ses discours. Derrière une chaire et professant des choses qui lui étaient plus étrangères ce n'était pas le même homme. Tous les élèves de Dejerine se rappellent des leçons sur l'histoire de la médecine qu'il fit comme titulaire de la chaire. Hippocrate et Galien offrent évidemment de l'intérêt. Mais Dejerine n'était lui-même que dans l'enseignement des choses qu'il avait personnellement vécues.

Le maître aimait la vie et bien qu'essentiellement traditionaliste il rendit au passé un culte mérité, sa foi n'était plus la même quand il s'agissait d'exposer méthodiquement à un auditoire raréfié les doctrines de nos grands ancêtres. Quel contraste avec la vie, l'animation, la fougue presque juvénile des leçons, où, restant sur son terrain, il exposait les maladies du système nerveux. Et quand il avait devant lui un malade à dépouiller devant un auditoire toujours nombreux, alors c'était presque de l'exubérance, un enseignement en quelque sorte passionné. Il y avait la flamme de la vocation, une foi d'apôtre, un désir de prosélytisme, qui donnaient à cet homme froid d'apparences, tout le relief de la vie réelle qui l'animait intensivement.

S'agissait-il en particulier de fonctionnels, à l'étude desquels Dejerine, dans les 20 dernières années de sa vie, s'était spécialement consacré, c'était une vraie joie de l'entendre, tant il savait, avec aisance, dépouiller son malade, arriver par des éliminations successives à circonscrire

le problème et à mettre en évidence la cause morale qui seule, initialement, était en cause. Tous ceux qui ont entendu Dejerine dans ses leçons sur les maladies fonctionnelles du système nerveux sont devenus des adeptes de sa doctrine, tant il savait mettre dans sa parole de puissance de persuasion, si nette et si précise se faisait son argumentation.

Comme professeur, Dejerine avait horreur du néologisme, du mot plus ou moins vide de sens qui catalogue sur des apparences un malade plus ou moins bien étudié. Sa parole était simple et toujours aisée à comprendre même pour les moins avertis. Son éloquence réelle, surtout quand il professait sur son terrain, était faite de logique et de précision. Le paradoxe, l'analogie, la belle conception imaginative n'étaient point de son domaine.

Étudier les faits, tirer d'eux tout ce que l'on peut *sainement* en tirer, raisonner mais d'un raisonnement dont tous les fils se tiennent et que ne viennent pas couper et recouper les ciseaux de l'imagination, tel était son mécanisme d'enseignement, comme telle était aussi sa méthode scientifique. Un élève sortait-il d'un cours de Dejerine, il sentait qu'il avait accru ses connaissances, mais jamais il n'aurait pu penser que rien de ce qu'il avait appris ne fût solide et complètement établi. Le possible, le peut-être, qui sans doute appartiennent aux très grands esprits, mais aussi bien aux médiocrités les plus notoires, n'étaient point le chef de Dejerine. Il était essentiellement objectif et par là marquait la rigueur de son esprit scientifique.

Aussi bien son enseignement neurologique obtint-il toujours un succès considérable. Au grand amphithéâtre de l'Ecole pratique pour ses *Leçons sur les Psychonévroses*, à la consultation de la Salpêtrière, aux leçons du jeudi qu'il fit comme médecin de cet hôpital, aux leçons du mardi et

du vendredi à la Clinique Charcot il faisait régulièrement salle comble et le succès de son enseignement n'était pas pour lui un petit motif de satisfaction. Il éprouvait une joie, presque enfantine, à dénombrer ses auditeurs, à voir leur nombre s'accroître au fur et à mesure que les leçons se succédaient. Enseigner était pour lui un bonheur, un véritable réconfort et sur ce point, comme sur nul autre il ne devait jamais arriver à la satiété.

Il est fâcheux que les leçons de Dejerine n'aient jamais été publiées. Elles auraient constitué une belle page de la clinique française.

INTERNES DU PROFESSEUR DEJERINE

Internes de Bicêtre.

1887. HUET, interne titulaire et TUILANT, interne provisoire.
1888. SOLLIER, interne titulaire et AUSCHER, interne provisoire.
1889. MACAIGNE, interne titulaire et FLANDRE, interne provisoire.
1890. TUILANT, interne titulaire et RICHEROLLE, interne provisoire.
1891. SOTTAS, interne titulaire et TOUCHE, interne provisoire.
1892. VIALET, interne titulaire et R. SOREL, interne provisoire.
1893. { CHRÉTIEN, interne titulaire et LONG, interne provisoire.
 { ANDRÉ-THOMAS, interne titulaire
1894. MIRALLIÉ, interne titulaire et POIX, interne provisoire.

Internes de la Salpêtrière.

SERVICE DE JACQUART.

1894. MIRALLIÉ, interne titulaire et ESTRABAUT, interne provisoire.
1895. ANDRÉ-THOMAS, interne titulaire et J. CH. ROUX, interne provisoire.
1896. ANDRÉ-THOMAS, interne titulaire et MICHAUD, interne provisoire.
1897. LONG et THEOHARI, internes titulaires.
1898. COMTE et GHICA, internes titulaires.
1899. J. CH. ROUX et BERNHEIM, internes titulaires.
1900. LORTAT-JACOB et HAUSER, internes titulaires.
1901. PAGNIEZ et HEITZ, internes titulaires.
1902. ARMAND-DELILLE et JEAN CAMUS, internes titulaires.
1903. CHIRAY, interne titulaire et CORNELIUS, interne provisoire.
1904. GAUCKLER et ROUSSY, internes titulaires.
1905. NORERO et LEENHARDT, internes titulaires.
1906. SEZARY et PAUL CAMUS, internes titulaires.
1907. M^{lle} LANDRY et AYNAUD, internes titulaires.
1908. TINEL, et { VOUTERS, internes titulaires.
 { CHEVALIER, internes titulaires.
1909-1910. JUMENTIÉ et { CHENET, internes titulaires.
 { CLARAC, internes titulaires.
1910-1911. GAUDUCHEAU et MAURICE FERRY, internes titulaires.

PERSONNEL MÉDICAL
DE LA CLINIQUE DES MALADIES DU SYSTÈME NERVEUX
A LA SALPÊTRIÈRE (Clinique Charcot).

Professeur DEJERINE.

Chefs de Clinique.

1911. BAUDOUIN, chef de Clinique titulaire ; FRANÇAIS et LÉVY-VALENZI, chefs de Clinique adjoints.
1911-1912. TINEL, chef de Clinique titulaire ; M^{me} LONG-LANDRY et JUMENTIÉ, chefs de Clinique adjoints.
1912-1913. JUMENTIÉ, chef de Clinique titulaire ; M^{me} LONG-LANDRY et PÉLISSIER, chefs de Clinique adjoints.
1913-1914. JUMENTIÉ, chef de Clinique titulaire ; PÉLISSIER et REGNARD, chefs de Clinique adjoints.
Concours de juillet 1914. PÉLISSIER, chef de Clinique titulaire ; REGNARD et Maurice FERRY, chefs de Clinique adjoints.

Internes de la Salpêtrière. — Clinique Charcot.

1911. VELTER et SAINT-CHAUVEY, internes titulaires.
1911-1912. HEUYER { CLARAC, REGNARD, internes titulaires.
 { PÉLISSIER, CAILLE, internes titulaires.
1912-1913. M^{lle} PELLETIER, MM. QUERCY, DUCAMP, internes titulaires.
1913-1914. KREBS, SALES, CLEIZ, internes titulaires.
1914. CEILLIER, BOREL, internes titulaires ; MOUZON, interne provisoire.

Chefs de laboratoire.

- 1911-1913. ANDRÉ-THOMAS.
1913-1914. TINEL.

Chefs des Travaux d'Électrologie.

1911. HUET, chef de Service ; BOURGUIGNON, chef de Service adjoint.
1914. BOURGUIGNON, chef de Service.
1914-1917. Pendant la guerre, HUET, chef de Service.

Service d'Ophthalmologie.

- 1911-1913. KOENIG.
1913-1914. CHENET.

Service d'Oto-Rhino-Laryngologie.

- 1911-1914. MUNCH.

Service de Rééducation.

- 1911-1914. KOUINDJY.

IV

LES ÉLÈVES. — LES AMIS. LA VIE FAMILIALE

EN trente ans de vie hospitalière Dejerine forma de nombreux élèves. A Bicêtre il avait, affectés à son service un interne titulaire et un provisoire, à la Salpêtrière au service de Jacquart deux internes, à la Clinique trois internes. Au total une soixantaine d'internes et d'internes provisoires sans compter, sur le tard, les chefs de clinique, de laboratoire, etc., auxquels il convient d'ajouter quelques 150 externes et de nombreux étrangers qui vinrent tant à Bicêtre qu'à la Salpêtrière s'instruire ou se perfectionner dans les études neurologiques.

Bon nombre de ces élèves ont disparu. Vialet, Chrétien, et Bernheim, morts de tuberculose, Flandre mort de scarlatine, Tuilant, William Spiess, externe, mort d'un accident de montagne, Auscher, sans compter ceux de la jeune génération, Péliissier, Borel, Regnault de la Sourdière, Clarac qui ont donné leur vie pour le pays.

Et à côté de ces jeunes qui laissèrent leur vie au front il convient de citer Huet — Huet le premier interne du patron qu'il précéda de quelques semaines dans la tombe, succombant comme lui au dur labeur de l'arrière, Huet mort d'une pneumonie contractée dans les salles mal

chauffées du service d'électrothérapie de la clinique de la Salpêtrière où il examinait et traitait les nombreux blessés que le service Dejerine lui adressait.

Ceux qui subsistent, heureusement nombreux, sont Long professeur à la Faculté de Genève ; Macaigne, professeur agrégé à la Faculté de Paris, médecin des hôpitaux ; Mirallié directeur de l'École de médecine de Nantes ; André-Thomas, médecin de l'hôpital Saint-Joseph ; Richerolle de Montluçon ; Sottas de Paris ; Sollier, médecin-chef du sanatorium de Boulogne ; Touche d'Orléans ; Poix, médecin des hôpitaux du Mans ; Theohari, professeur à Bucarest, Sérieux, aliéniste notoire ; Comte, Pagniez, Armand-Delille, Lortat-Jacob, Sezary, Lévy-Valenzi, Tinel, Camus (J.), Baudouin, Chiray, tous médecins des hôpitaux de Paris, les trois derniers agrégés ; Paul Camus, médecin des services d'aliénés de l'Assistance publique à Paris ; Roussy, agrégé à la Faculté ; Vouters, professeur à Lille ; Hauser, Ghika, Cornélius, Gauckler, Norero, Leenhardt professeur agrégé à Montpellier ; M^{lle} Landry, Aynaud, Heuyer, Jumentié, Chenet, Caillé, Sales, Quercy, Krebs, Cleisz, Ceillier, Gauducheau, Mouzon, Durupt, etc...

Parmi les étrangers qui fréquentèrent le service, citons Joannès Martin, professeur de psychiatrie à Genève ; Mahaim, professeur de psychiatrie à Lausanne ; Bing, professeur de neurologie à Bâle ; Darkschevitch, professeur de neurologie à Kiew ; Spiller, professeur de neurologie à Philadelphie ; Reverchon, Henri Secrétan de Lausanne ; Prunier, Rohrich, François Naville de Genève. Dupraz de Fribourg, de Montet, Lothmar de Berne, Mott de Londres, Jelliffe de New-York, Roth, Minor de Moscou, Socrate Lalou, Noica de Bucarest, Mello-Viana de Lisbonne, Pansini de Naples, Néri de Turin, Modena d'Ancône, Massalonga de Verone, Medea de Milan, Beco de Liège, Petren, professeur à Lund, Paulian, Privat-docent de neurologie à

Bucarest, Sano d'Anvers, A. Meyer de New-York, etc., etc...

Huet, M^{lle} Fenkin, Rieder, Bourguignon furent les électriciens du service. Natier en était l'auriste et faisait la joie de tous par un esprit infiniment vif et dont l'indulgence n'était pas toujours la maîtresse qualité. Rochon-Duvigneaud, d'abord, Dugardin plus tard s'occupèrent des examens ophtalmologiques.

Et puis, il y avait Gillet, le dessinateur de toutes les coupes, Gillet qu'on trouvait dessinant dans un coin du laboratoire, le tube constamment vissé sur le chef et que son obligeance comme son humour avaient rendu sympathique à tous...

On voyait quelquefois dans le service le P^r Soury. Celui-ci avait une grande estime pour le patron qu'il considérait — et l'opinion de Soury, de ce bénédictin du travail opiniâtre et consciencieux, de cet homme de science doublé d'un profond philosophe vaut qu'on la note¹ — à l'égal des plus grands maîtres. Dejerine lui rendait d'ailleurs son estime et appréciait l'homme, le savant et l'érudit.

Il n'est pas un seul de tous ceux-là qui ne conserve le souvenir du patron non seulement dans sa mémoire, mais encore au plus intime de son cœur. Pas un d'entre eux sur lequel le patron n'ait marqué son empreinte, pas un qui

1. Extrait de *Le Système nerveux central*, par Jules Soury. Paris, 1899, préface, p. x :

« Il y a dans tout savant, un inventeur, c'est-à-dire un croyant, presque toujours prisonnier de sa doctrine, de sa théorie, de son système au moins pendant qu'il en construit l'édifice. La part d'illusion nécessaire qui domine tout esprit créateur est la condition même de son activité. Non seulement le savant espère trouver ; s'il réussit à son gré, il demeure convaincu. Et pourtant, ainsi que le démontre l'histoire critique des théories et des doctrines, si le problème est un, les solutions varient et varieront toujours, surtout dans certaines provinces des sciences biologiques. La science n'est pas ; elle devient. La haine de l'autorité sous toutes ses formes, voilà, pour une tête philosophique, le commencement de la sagesse et de la science. La science est toujours plus vaste que le plus grand cerveau, et c'est la mal servir que vouloir l'incarner dans un homme, cet homme fût-il Hippocrate ou Galien, Charcot, Dejerine ou Flechsig. »

n'ait pris à son école le respect du travail consciencieux, l'esprit de libre critique et le mépris du savoir-faire et du faire savoir.

Tous revenaient avec plaisir dans le service et des années plus tard ils restaient comme de la famille étroitement serrée autour de M. et M^{me} Dejerine par les liens du respect et de l'affection, liens autrement sûrs et précieux que ceux de l'intérêt.

Dejerine n'avait pas formé une école, dans le sens moderne de ce terme où sous l'autorité d'un nom se groupent, prêts à bien des complaisances, des élèves désireux d'arriver. Dejerine avait une *famille* d'élèves. Avec quel bon sourire, quelle chaude poignée de main il les accueillait quand ils revenaient dans le service ! Avec quelle sollicitude il s'intéressait à leur santé, à celle des leurs, à leurs efforts. Il était tout joyeux de leur réussite, comme attristé des épreuves qui les atteignaient dans la vie.

Dejerine ne pouvait parler sans une émotion visible de ceux de ses élèves que la mort avait prématurément ravies. Quand il avait dit, ce pauvre Chrétien, ce pauvre Vialet, ce pauvre Bernheim, ce pauvre Spiess..., on se rendait compte à l'intonation comme au regard devenu morne et lointain, quelle peine profonde il avait éprouvée de leur disparition. Il était le maître, il était l'ami, le grand frère auquel on aurait voulu se confier, sûr qu'on était de trouver en lui un intérêt singulièrement attentif, un désir profond de consoler, d'encourager, d'aider...

On sait de quel esprit de peu bienveillante critique la jeunesse est animée. Pas plus que les autres Dejerine n'a échappé à la critique de ses élèves, mais toujours elle se faisait hésitante, réservée ; elle restait dans « la boîte ». Pas un élève qui n'aurait rompu de nombreuses lances en l'honneur de son patron, pas un qui n'eût pu sans répugnance songer à trahir la maison pour une autre peut-être

plus profitable mais où à coup sûr il n'eût trouvé à aucun degré la même somme d'affection.

Il paraît qu'à Bicêtre Dejerine était un maître assez exigeant, demandant à ses élèves beaucoup de travail. Mais il le faisait si gentiment, tempérant par le ton de ses demandes l'excès de travail qu'il sollicitait parfois. On était à l'époque et on resta plus tard « mon petit » et quand le patron avait demandé quelque chose à « son petit » comment loin de le lui refuser, ne pas s'efforcer de tout son cœur de le satisfaire. Il obtenait beaucoup de ses élèves. Il en est fort peu — et même des plus indolents — qui n'aient travaillé dans son service : goût du travail, amour de la recherche scientifique, peut-être, mais plus encore à coup sûr, désir de faire plaisir à un patron dont on aimait le cœur à tout le moins autant que l'esprit.

Et puis il n'était pas seul dans son service, il y avait aussi M^{me} Dejerine. Toujours prête à aider le débutant, à expliquer une coupe difficile du cerveau, travaillant sans se lasser avec les élèves, ayant pris une large part à de nombreux travaux anatomiques de l'école, femme d'infiniment de science et femme tout court à un suprême degré, elle fit la conquête de tous ceux qui se sont succédé dans le service au travers des années. On travaillait pour le patron, on travaillait aussi pour son associée, pour la patronne.

Tout cela donnait au service un aspect familial, un air d'entente et d'union, tout cela faisait une *boîte* où les arrivistes avaient tort, où les gens de cœur se sentaient compris, soutenus et aimés.

On pouvait dire tout ce qu'on pensait dans le service de Dejerine. Toute critique loyale était admise, pesée, discutée sans que jamais l'on sentit la pointe de l'amour-propre éveillé. On se sentait libre et esclave, libre de son parler, esclave des traditions de la maison, faites d'honnêteté scientifique absolue comme de travail acharné.

On peut dire qu'il n'est rien sorti de cette école qui n'ait été mûrement pesé, vu et revu par Dejerine. Il n'est pas passé pendant des années une épreuve à l'imprimerie sans que le patron lui-même l'ait reprise et corrigée. Et si quelque chose dans le travail paraissait douteux encore, les épreuves étaient mises de côté, les préparations réexaminées, les malades revus, jusqu'à ce que tout le domaine de l'hypothèse ait été soigneusement séparé de ce qui appartenait aux faits contrôlés.

On travaillait beaucoup dans le service. On y causait aussi. Parfois le patron racontait les cas intéressants qu'il avait rencontrés dans sa clientèle privée. Parfois, incapable qu'il était de dissimuler rien de ses pensées il se laissait aller à confier à ses élèves les soucis de carrière, les inquiétudes que lui occasionnait la santé de l'un des siens. Et l'on partageait ses soucis, l'on communiait avec ses inquiétudes tant on se sentait de la famille.

Parfois c'était la politique qui faisait les frais de la conversation, terrain dangereux entre tous. Sur tous les points le patron admettait la contradiction. Mais il y avait quelques domaines pour lesquels son intransigeance était absolue. Toucher à l'idée de Patrie, cela lui paraissait inadmissible. Il était un fervent patriote. La patrie, l'armée qui en était représentative, cela, à ses yeux, était intangible. Il admirait l'épopée impériale, et les mémoires du temps, l'histoire de toute cette époque glorieuse constituaient ses lectures préférées. Cet homme de science aimait le panache.

Sur le terrain religieux, au contraire, Dejerine était infiniment libéral et c'étaient là d'ailleurs questions qu'on n'abordait guère dans le service. Bien que Dejerine originellement agnostique, à voir sans doute la puissance de réconfort qu'exerçait la religion sur nombre de ses malades, eut peu à peu évolué vers un idéalisme religieux, il n'avait pas sur ce point âme de prosélyte.

Dejerine comptait de nombreux amis. Beaucoup étaient des Gênois, amis d'enfance, amis de collège, un certain nombre s'étaient liés avec Dejerine à Paris, soit dans les années d'externat et d'internat, soit dans les « boîtes » fréquentées par Dejerine et en particulier à la Petite-Vache ou Boîte à Baptiste. Enfin beaucoup de malades étaient de clients passés amis dévoués et solides cherchant dans Dejerine non seulement le praticien au savoir sûr, mais l'ami aux conseils et au tact duquel on se fie.

Dejerine était un ami fidèle. Pour ceux à qui il avait donné son amitié, il avait une indulgence extrême et il fallait qu'on lui donnât beaucoup de preuves pour qu'il pût croire à l'infidélité ou à la trahison. Encore était-il toujours prêt au pardon, à la réconciliation franche et complète. La rancune n'était pas son chef. De tout premier jet il aurait bien prononcé l'exclusive, mais le souvenir des relations passées était le plus fort et le pardon était toujours prêt...

Il y avait d'abord les vieilles amitiés de la famille. Il y avait M^{lle} Albert, M^{lle} Larchevêque, amies de la « Maman » et pour lesquelles Dejerine éprouvait une vive affection pour l'intérêt qu'elles témoignaient à sa mère. Il y avait aussi les amis du « papa », dont Dejerine ne manquait pas de s'informer souvent dans les lettres qu'il adressait à ses parents.

Puis il y avait les amis d'enfance, ceux connus au collège ou à l'Académie et dont certains sont restés liés à Dejerine par les liens d'une étroite amitié pendant toute sa vie.

De tous, le plus sûr, le plus intime était Dubois (de Berne). Dejerine et Dubois ont, pendant des années, échangé une correspondance régulière. Que Dubois vint à Paris et il était le commensal de Dejerine. Que Dejerine allât en Suisse et bien rarement il manquait de visiter son ami Dubois. A travers toute leur vie Dejerine et Dubois ont échangé leurs idées, discuté, controversé.

Dubois, le meilleur homme de la terre, très Suisse, très convaincu, envisageant les choses et les êtres sous un point de vue philosophique, Dubois, moniste, grand admirateur de la philosophie allemande, persuadé de l'influence du raisonnement sur la conduite des hommes ; Dejerine essentiellement bon lui aussi, mais plus affiné, ayant vu vivre de cette vie de Paris qui vous fait concevoir le relativisme des choses et des conceptions ; Dejerine ayant évolué progressivement vers un idéalisme religieux, admirateur de la claire pensée française, comprenant, comme tous les gens de race latine, l'influence prépondérante du sentiment, le rôle considérable dans la vie des manifestations émotives — Dejerine et Dubois ayant un terrain commun d'études puisque l'un et l'autre spécialisés — et c'était la discussion amicale continue, l'échange des arguments, la pénétration des idées de l'un par celles de l'autre. Peut-être sans doute Dubois a-t-il eu une influence sur Dejerine, mais il est à penser que cette influence a été en quelque sorte d'ordre négatif en ancrant davantage Dejerine dans des conceptions à propos desquelles il lui semblait avoir victorieusement lutté contre Dubois. Que ces discussions aient eu pour résultat d'intéresser davantage Dejerine à l'étude des psychonévroses, la chose est possible, mais que Dejerine ait subi passivement l'influence de Dubois, cela est contraire à la plus élémentaire psychologie, contraire à la vérité. Nous retrouverons plus loin cette question des rapports scientifiques qui peuvent exister entre la doctrine de Dubois et celle de Dejerine. Mais qu'il nous soit permis ici de rendre un témoignage à l'inaltérable amitié qui, pendant cinquante-cinq ans, unit ces deux hommes de même conscience, de même droiture, mais d'esprit essentiellement différent.

Il y eut encore parmi les fidèles amis de collège, Couchet, le potard, heureux possesseur du *Calomel*, bateau de pêche

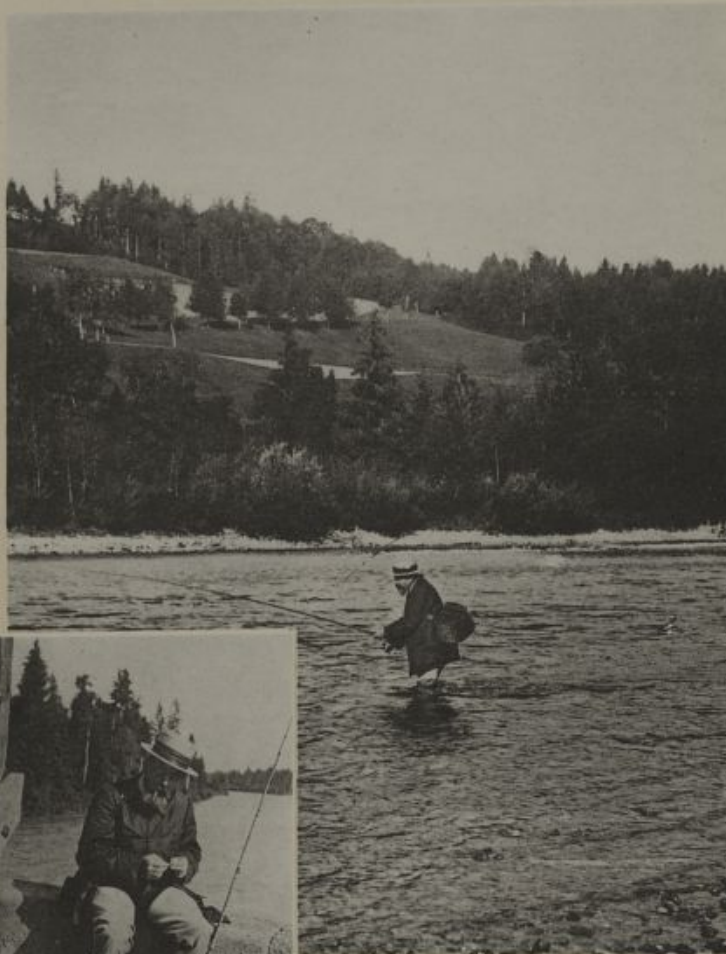
ancré sur le Léman et sur lequel, aux vacances, Dejerine et Couchet se livraient aux plaisirs de la voile, de la rame et à ceux plus captivants encore de la pêche. « Couchet tu n'es qu'un pêcheillon », disait Dejerine en ferrant et en ramenant à l'épuisette une superbe truite de trois livres.

Frédéric Raisin, avocat, député aux Chambres fédérales, bâtonnier genevois, bien connu dans le milieu parisien, Lachenal, futur président de la Confédération Suisse, Alfred Vincent, conseiller d'État de Genève, Edouard Vidart de Divonne, furent des amis de même origine. Il y en eut bien d'autres, Gavard, Henri Fazy, E. Richard, tous trois conseillers d'État, Goetz, Chenevière, Binet, docteurs en médecine, Girard, Godinet, que nous trouvons cités dans la correspondance de Dejerine, Emile Vogt, médecin à Paris, les deux frères Dufresne, etc., etc.

A Paris, Dejerine devait tout d'abord se créer un noyau d'amis dans le monde des étudiants genevois venus en France pour y faire ou y poursuivre leurs études médicales. Bex, Golay, Maunoir, Cossy, furent les grands amis de l'époque, égrenés plus tard dans la mort ou dans l'éloignement, mais dont Dejerine parlait toujours avec une sincérité absolue d'affection. Il y eut encore de la même origine d'Espine, Jacques et Auguste Reverdin, de Marignac, Martin.

Puis ce fut dans les réunions de la Petite-Vache que Dejerine se fit nombre d'amis, parmi les explorateurs célèbres que furent Savorgnan de Brazza, Dutreuil de Rhins, Mizon, Francis Garnier, Ballay, Crevaux. Ils rapportaient parfois à Dejerine de petits souvenirs de leurs explorations que celui-ci acceptait avec la joie enthousiaste d'un enfant. Tout ce groupe d'amis devait disparaître, la plupart tragiquement au cours d'explorations.

Il y avait encore le groupe des Genevois tels que Prevost, ou que Mayor avec qui Dejerine conservait d'excellentes relations, formées à Genève, entretenues à Paris et à



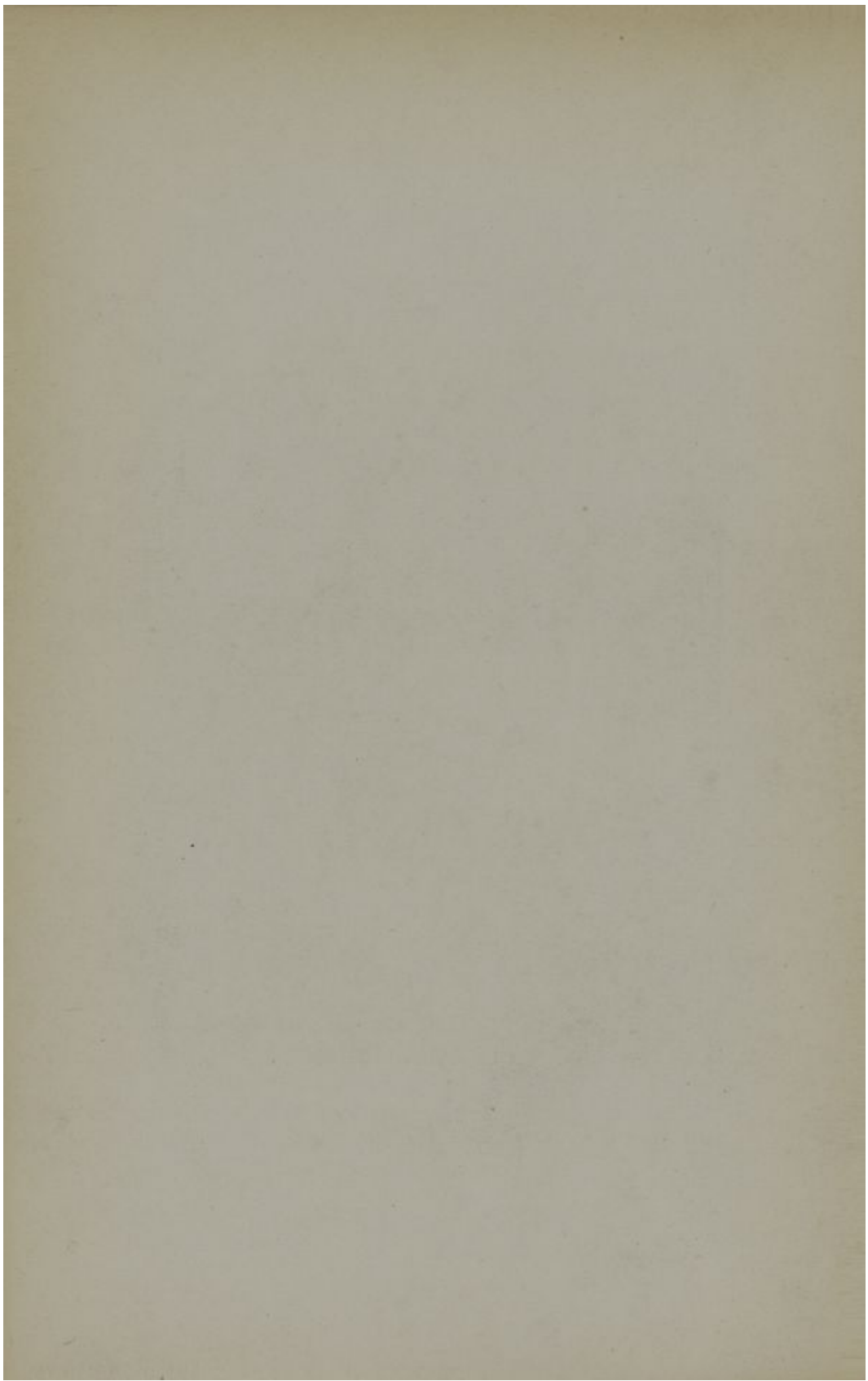
Masson et Cie, Editeurs.



Imp. Catala frères, Paris

AU THALGUT LA PÊCHE A LA TRUITE

XI



Genève par des visites réciproques. Prevost avait été un maître pour Dejerine jeune étudiant. Dejerine conservait une grande reconnaissance à Prevost qui avait été son introducteur auprès de Vulpian et qui aussi avait donné des soins à sa vieille maman.

Il y avait le groupe des pêcheurs à la truite, Wurtz, Suchard, des amis du Thalgut, B. d'Erlach, toujours affable et prévenant, Ed. de Meuron, d'une si parfaite courtoisie, de Bioncourt, le colonel Prunier, Neher, Prélaz, etc.

Il y avait enfin le groupe des Parisiens. Quelques-uns étaient autant des maîtres que des amis. Nous avons déjà vu toute l'affection qui unissait Dejerine à Vulpian et à Hardy. Une affection du même genre le liait à Brown-Séquard, à Fournier, à Grancher, à Guyon surtout pour lequel Dejerine avait autant de respect que d'affection. — Lorsque les épreuves s'abattirent sur Guyon, vers la fin de sa carrière, Dejerine ne passa pas un dimanche sans aller lui faire une visite. Il y avait une sorte de sympathie instinctive entre ces deux hommes d'une même correction, d'une même conscience et aussi d'une même bonté.

D'autres étaient des contemporains : Clozel de Boyer qui mourut de diphtérie au moment où il devait remplacer Dejerine comme chef de clinique chez Hardy ; Leloir, professeur à Lille, — un grand ami aussi — qui fut terrassé par une angine de poitrine chez Dejerine même. Puis c'était Landouzy pour lequel Dejerine professait un véritable culte. Landouzy et Dejerine s'étaient connus à Saint-Louis lorsque celui-là finissait son internat. Il fut pendant 42 ans l'ami sûr et dévoué, celui de la maladie et des mauvais jours, celui des campagnes difficiles, celui qui ne craignit pas d'opposer son amitié loyale et complète aux rancunes dissimulées et aux hostilités ouvertes. Et Dejerine et les siens le payèrent largement de retour. Bien que Landouzy eût été un de ceux envers lesquels la verve ironique des jeunes

[PL. XI.]

générations se fût le plus volontiers exercée, on ne se serait guère risqué à « blaguer » Landouzy devant Dejerine tant la défense se faisait ardente et rapidement personnelle. Second aussi était un grand ami et c'était une véritable joie de voir la solide étreinte de ces deux grands gaillards quand ils se rencontraient dans les cours de la Salpêtrière où l'un et l'autre, de longues années, eurent leurs services voisins. Letulle, encore, était un ami, et aux mauvais jours où la carrière magistrale de celui-ci faillit mal tourner, tous les intimes ont su avec quelle tristesse Dejerine avait vu s'accomplir les événements.

Dejerine compta encore bien d'autres amis à Paris, Massol, Guignard, Gley, Charrin Babinski, Lucas-Championnière, Ch. Monod, Strauss, Schwartz, Siredey, Chantemesse, Gaucher, Pengruber, Porak, Galippe, Variot, Queyrat, Lejars, de Lapersonne, Roger, Bar, Teissier, Brault, Jalaguier, Walther, etc., et tous ceux dont le nom échappe à notre plume. Mais notre oubli est volontaire, raisonné et professionnel, vis-à-vis de tous ceux qui de l'avoir eu comme médecin, l'élirent ensuite comme un ami capable de les comprendre, de les diriger dans la vie. Et Dejerine avait le cœur trop large et trop sensible pour ne pas répondre à de semblables sentiments par une pareille affection. Ils appartenaient aux mondes les plus divers, aux plus grandes comme aux plus modestes familles, mais le seul titre qui leur méritât l'amitié du maître était l'intérêt dont ils étaient dignes.

Dans toutes ses luttes pour le professorat Dejerine fut soutenu par un certain nombre de partisans chauds et fidèles. — Si tous ne furent pas de l'intimité de Dejerine il convient cependant de les citer. — Ils représentent à peu près tous les scientifiques et les meilleurs des cliniciens de la Faculté à l'époque : Potain, Jaccoud, Hayem, Panas, Armand Gauthier, Mathias Duval, Duplay, Terrier, Cornil,

Tillaux, Farabeuf, Lannelongue, Dieulafoy, Bouchard, Le Dentu, Gariel, Ch. Richet, Léon Labbé, Laveran, Roux.

Élèves et amis étaient admis dans l'intimité du maître et de sa famille. Que dire de cette famille que tous ne sachent et de reste. Dejerine était un homme d'intérieur, aimant son chez lui, son coin de feu, le bon fauteuil où le soir avant ou après le dîner, il s'accordait quelques instants de répit dans sa vie laborieuse pour lire le *Temps* tandis qu'un chat noir appartenant à l'une des nombreuses générations félines qui se sont succédées sous son toit était juché sur ses épaules ou ronronnait sur ses genoux. Dejerine avait une adoration pour les siens. Que sa femme ou sa fille vint à tomber malade et plus rien n'existait pour lui d'autre que l'angoisse où le mettait le danger couru par la malade. On sentait que si cela avait été nécessaire ou simplement utile, il aurait tout abandonné. Carrière, travail, ambitions, tout naturellement, sans peine et sans efforts, il aurait tout sacrifié. Il vivait pour les siens, sa pensée et son cœur en étaient pleins. Foyer admirablement uni, et maintenant brisé et sur lequel se sont abattus d'autres souffrances et d'autres deuils, quel est, parmi ceux qui y ont été admis, celui qui n'en conserve un souvenir ému, reconnaissant et attendri, même à travers les années. Maintenant la place derrière le bureau de palissandre est vide, mais le souvenir reste présent dans cette maison où rien n'a été touché de ce qui existait autrefois et où une femme, dont une grande joie maternelle vient cependant de compléter la solitude, vit dans le culte du disparu que partagent avec elles ses enfants, les amis de toujours et tous les élèves restés fidèles à la mémoire du maître.

C'était spécialement le dimanche soir que l'on se réunissait chez M^{me} et M. Dejerine, d'abord dans l'appartement modeste du 168, boulevard Saint-Germain, dont les fenêtres

donnaient sur la vieille abbaye de Saint-Germain-des-Prés, plus tard au 179 de la même voie, dans un appartement plus grand, mais où rien ne sentait l'apparat, la représentation, le désir ultra-moderne de jeter de la poudre aux yeux. On se réunissait dans le grand salon et dans le bureau. Le grand salon était généralement réservé aux couples tandis que dans le bureau, le patron à son fauteuil, les visiteurs sur le fauteuil de cuir, sur le grand canapé d'examen, ou assis autour de la petite table près de la grande bibliothèque du fond, on brûlait des cigarettes dont le patron, lui-même grand amateur, avait une large provision.

Le « bateau » qu'on se passait de génération en génération et que les anciens internes ne manquaient pas de servir aux nouveaux avant que ceux-ci se fussent pour la première fois décidés à franchir le seuil du patron un dimanche soir, c'est que dans ces soirées on faisait de la science et particulièrement de l'anatomie. On vous disait que de 9 heures à 11 heures et demie, il défilait des coupes sériees sur lesquelles il était séant de s'extasier. On donnait par là à ces réunions une figure académique quelque peu faite pour inquiéter des jeunes gens.

A vrai dire on causait bien de temps en temps de science dans un petit coin, mais c'est quand un élève avait un renseignement ou une explication à demander très particulièrement à la maîtresse de céans. On en causait aussi un peu aux périodes d'épopée où quelque grande lutte scientifique était entreprise. Mais la chose, somme toute, était rare et ces réunions avaient un aspect si familial, si loin de toute morgue scientifique, on se sentait si bien reçu, accepté à bras ouverts, l'hospitalité était si chaude et si bienveillante, la conversation qui roulait sur les sujets les plus divers proches ou éloignés des choses et des êtres de la médecine, souvent si intéressante, que le temps passait vite.

Les nouveaux venus voyaient avec étonnement la patronne que la veille ils avaient vu travailler au laboratoire devenir la maîtresse de maison, la moins femme de science qu'il fût, accueillante pour tous, s'ingéniant à satisfaire les petites gourmandises individuelles qu'elle connaissait bien. On savait qu'elle excellait aux recherches anatomiques, on comprenait moins bien qu'elle pût se rappeler la préférence de celui-ci pour les chocolats à la noisette ou pour les petites cerises glacées.

On se sentait gâté. La plupart de ces solitaires que sont les étudiants de Paris, retrouvaient une famille. Ils avaient chaud au cœur... Il fallait qu'à 11 heures et demie suivant un rite devenu classique, le patron prit sa montre et la remontât — signal du départ — pour qu'on pût se décider à partir.

La simplicité, le calme bonheur, la paix qui régnaient à ce foyer étaient un réconfort et un exemple. On était si loin de cette vie trépidante et heurtée que l'on rencontrait si souvent ailleurs.

Le bon sourire d'accueil du patron, son franc regard, sa chaude poignée de main, la parole d'affection avec laquelle il vous recevait, toute son attitude de bienveillance tendre et amicale, tout cela reste fixé dans le souvenir de tous ceux qui ont un peu vécu de cette intimité et c'est cette représentation-là qu'ils ont conservée dans leur mémoire, du bon maître disparu.

Quelques-uns ont pu en conserver un souvenir singulièrement plus angoissant. Ce sont ceux qui ont eu la triste bonne fortune de pouvoir assister le patron parvenu au terme de sa longue maladie. Ceux-là savent avec quel stoïcisme, Dejerine vit la mort venir. Il la regarda en face, trouvant des paroles de remerciement pour ceux qui venaient le voir et à qui il annonçait sa mort imminente avec un calme impressionnant. Il disait cependant que sa souff-

france morale était grande. Mais c'était aux siens qu'il songeait.

La mort elle ne lui faisait pas peur. Sa vie avait été toute blanche, consacrée au travail, faite de joies familiales, toute de simplicité et de bonté. Pour de tels êtres les affres de la mort n'existent pas, mais le vide qu'ils laissent ne saurait être comblé et le deuil qu'ils occasionnent reste poignant et cruel même à travers les années.

Et pour ceux qui étaient au loin là-bas aux armées, dans les régiments ou dans les ambulances, où les nouvelles arrivaient plus vite par les journaux que par les lettres ou les dépêches, quelle angoisse ce fut pour eux quand ils apprirent brutalement et trop tard le deuil qui eux aussi les frappait : « Notre bon patron, notre vieux patron, se disaient-ils, vous que nous aimions comme un père, nous ne connaissons plus la joie de votre accueil. Quand nous revenions en permission, vous nous tendiez vos bras, vous nous embrassiez fraternellement, paternellement. Nous avions appris à vous aimer, à nous reposer sur la chaleur de votre affection. Vous étiez pour nous une force dans la vie, un exemple, un réconfort puissant et doux. Nous faisons partie de votre foyer et nous connaissions le chemin de votre cœur. Nous pensions, la guerre finie, nous retrouver auprès de vous, et plus tard, disciples et amis vieillissiez vous entourer encore dans votre verte vieillesse... Et voici que nous ne pouvons même pas être auprès de ceux qui vous pleurent et mêler nos larmes aux leurs. »

Et les camarades de campagne qui voyaient, malgré tous les efforts faits pour en réfréner les apparences, la tristesse des élèves isolés pensaient que c'était là le plus bel éloge qu'on pût faire du disparu. Il n'est qu'autour des solides et généreuses natures que germent tant de solides et durables affections.

Les lettres qui suivent ont été, entre autres, adressées à la famille du maître après sa mort :

M. Letulle. — ... Je perds, en perdant ce pauvre vieil ami, un fidèle et dévoué compagnon de jeunesse, trésor incomparable qu'on ne retrouve jamais plus, en cours de route.

Variot. — ... Je le connaissais dès l'époque où il était chef de Clinique à la Charité et durant les diverses phases de sa brillante carrière, j'ai pu apprécier sa belle et laborieuse intelligence et son caractère droit et indépendant. Il était un des rares hommes appartenant à la Faculté dépourvu de préjugés de caste et jugeant les œuvres et les confrères uniquement d'après leur valeur et leur mérite.....

Babonneix. — J'avais conçu la plus haute estime pour son caractère, j'admirais sa science consommée, j'appréciais la modestie et la simplicité de ce grand savant.

Galippe. — ... Aussi loin que remontent mes souvenirs d'étudiant je le vois, toujours laborieux et méthodique, penché sur son microscope dans le laboratoire de Vulpian.

De Martel. — ... Comme tous ceux qui l'ont approché, je conserverai de votre mari un souvenir, un ineffaçable souvenir de sa bonté, de sa science clairvoyante, de son beau caractère loyal et droit.

Cruet, camarade d'internat de Dejerine. — J'avais de loin en loin conservé avec lui des relations de sincère amitié et de sympathie. Et pas plus que lui je n'avais oublié le bon camarade des jeunes années. La vie l'avait mené très loin et très haut, mais il avait gardé sa simplicité et sa cordialité et c'était pour moi une joie de le rencontrer et de lui serrer la main.

Oberthür. — Non seulement l'œuvre du Professeur Dejerine restera hors de pair et tous les neurologistes ont été et resteront ses disciples, mais encore sa personnalité morale faite toute de labeur opiniâtre, de bonté sensible et de droiture, sera pour tous ceux qui l'ont connu, le modèle à suivre et à proposer aux plus jeunes.

Mahaim. — Il a été le savant lumineux qui a arraché aux Allemands le monopole de la neurologie, qui a élevé un monument scientifique dont ils sont haineusement jaloux. Mais c'est lui aussi qui a eu pitié de tous les malheureux, qui a su organiser le traitement des

pauvres diables fonctionnels desquels personne ne se souciait. Il a été grand par le cœur autant que par l'intelligence et nos dernières forces seront employées à magnifier son enseignement.

Chiray. — Dans tous les actes importants de ma carrière médicale il reste présent à mes côtés et associé à mes efforts si grande était l'empreinte qu'il a laissée sur ceux qui ont eu l'honneur et le bonheur de travailler près de lui.

Mayor, de Genève. — ... Un mot de l'ami Dejerine me remettait alors en confiance, tant était puissante sur notre esprit cette action suggestive qui lui a permis au cours de sa belle carrière de faire tant de bien. Et puis, aussi je n'ai jamais oublié le jour où comme je lui disais qu'on m'avait conseillé d'entrer comme bénévole chez B..., il me répondit : Non, petit, ça n'est pas ton affaire, viens avec moi chez Vulpian : c'est là que tu trouveras l'atmosphère scientifique qu'il te faut ; je te guiderai d'ailleurs. J'ai suivi son conseil et je me suis rendu compte par la suite, qu'en effet, il m'avait orienté dans le sens même où l'éducation que m'avait donnée mon père devait me diriger. Je lui dois beaucoup, vous le voyez. Je ne l'ai jamais oublié ; et mon amitié pour lui était doublée de la reconnaissance que je lui avait vouée en mon cœur. Vous comprenez aussi pourquoi son départ crée dans ma vie un vide plus large que n'aurait pu vous le faire supposer la rareté de mes apparitions à Paris.

P. Renaut. — ... Car Dejerine, que j'avais préparé à l'internat et qui toute sa vie m'en garda une gratitude vraiment disproportionnée avec le service rendu, dut rapidement à la puissance de travail, d'aptitude scientifique et de haute probité, une position vraiment exceptionnelle. Il avait trouvé en vous, Madame, une collaboratrice idéale. Vous avez certainement vécu avec lui la plus belle vie scientifique qu'on puisse imaginer.....

L. Liard, Vice-Recteur de l'Université. — ... Vous avez pu voir au cours de la carrière de M. Dejerine quelle estime j'avais pour sa science et son talent et de quelle sympathie cette estime était doublée. Vous qui avez été l'admirable associée de ses travaux, outre la perte que fait la femme en devenant sa veuve, vous savez quelle perte a faite en lui l'Université, Paris, et la science médicale française.....

J. Meline. — ... J'avais pour le P^r Dejerine des sentiments de sympathie toute personnelle. C'est que j'avais rencontré en lui, à côté du

grand médecin, un noble et beau caractère, ouvert à toutes les idées larges et généreuses, un patriote ardent, et je crains bien que son amour pour la France, mis à une si cruelle épreuve, depuis deux ans, n'ait précipité sa fin.

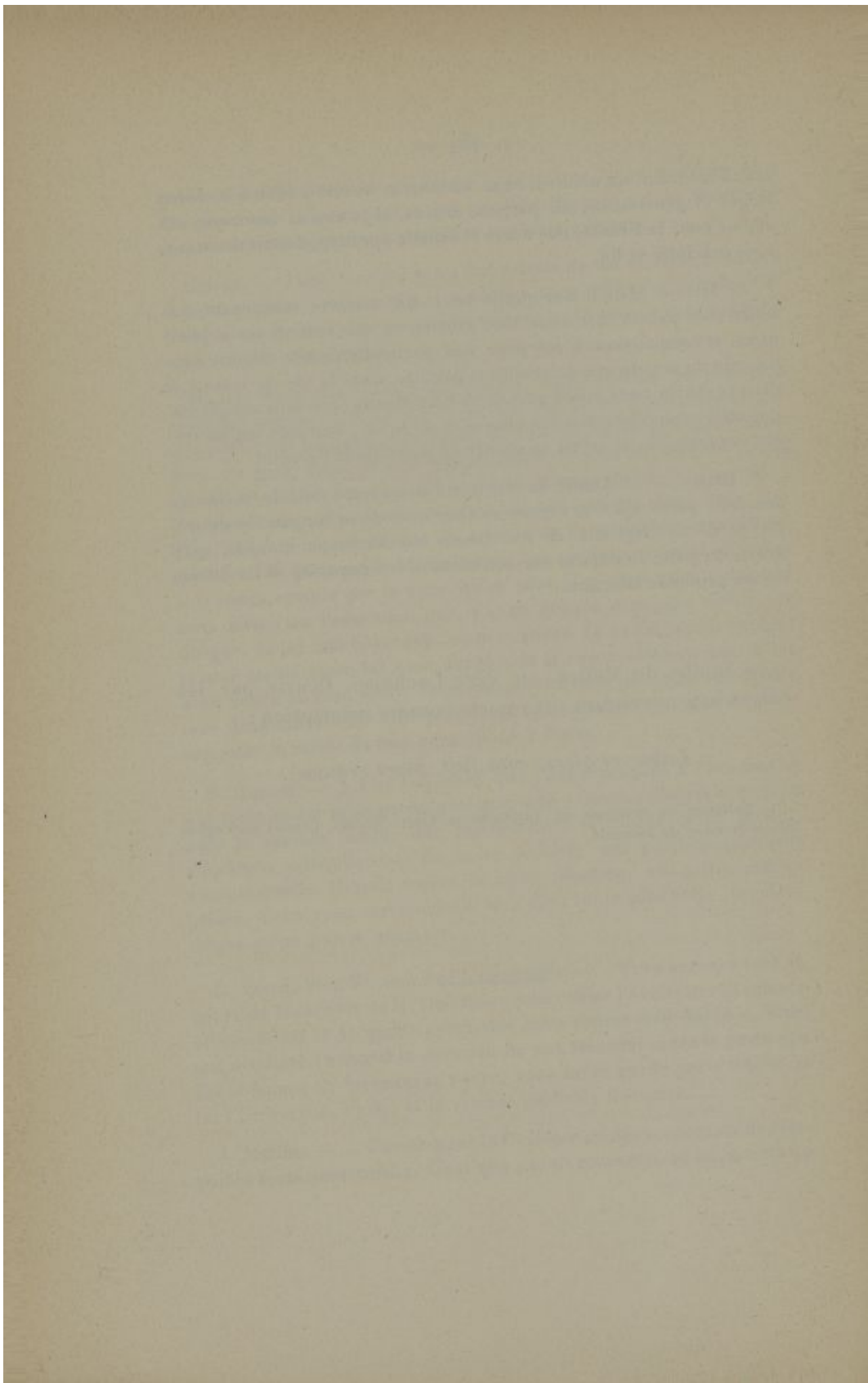
M^{me} H... — Mais il faut que je vous dise encore, maintenant que notre cher patron bien aimé n'est plus là, ce que votre foyer si lumineux, si compatissant a été pour moi particulièrement. Sentir dans un coin du monde une harmonie si parfaite, dans la vie de travail et dans la vie du cœur une si grande idée du devoir, une telle simplicité, une telle compréhension des choses et de la vie, tout cela est un trésor impérissable et un tel réconfort du passé pour l'avenir.

F. Raisin. — ... Amitié de cinquante ans, amitié si fidèle, si sincère des deux parts. Qu'il se repose ce cher ami, de sa longue vie de travail et de dévouement, de son labeur ininterrompu et utile, qu'il dorme en paix. Je dépose sur son cercueil les émotions et les larmes de ma profonde affection.

La tombe du Maître, au Père Lachaise, fleurie par les élèves le 2 novembre 1919 porte comme inscription :

Labor et gloria vita fuit, mors requies¹.

1. Épitaphe du tombeau de l'archevêque Giov. Sacchi (1505) en l'église Saint-Onuphre du Janicule.



CURRICULUM VITAE
DU P^r DEJERINE

TITRES ET FONCTIONS

- 1872. Externe des Hôpitaux de Paris.
- 1874. Interne des Hôpitaux de Paris.
- 1879. Docteur en Médecine de la Faculté de Médecine de Paris.
- 1879. Chef de Clinique à la Faculté de Médecine de Paris.
Clinique Médicale de la Charité (P^r A. Hardy).
- 1882. Médecin des Hôpitaux de Paris.
- 1886. Professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Paris.
- 1887. Médecin titulaire de l'Hospice de Bicêtre.
- 1889. Chargé de conférences (cours auxiliaire) d'anatomie pathologique.
- 1890. Chargé de conférences (cours auxiliaire) de pathologie et de thérapeutique générale.
- 1893. Chargé du cours de Clinique Médicale à la Faculté.
Suppléance du P^r Peter, Hôpital Necker.
- 1895. Médecin titulaire de la Salpêtrière.
- 1901. Professeur d'Histoire de la Médecine et de la Chirurgie.
- 1907. Professeur de Pathologie Interne.
- 1910. Professeur de Clinique des Maladies du Système Nerveux à la Faculté de Médecine de Paris (Clinique Charcot, Hospice de la Salpêtrière).

SOCIÉTÉS SAVANTES

- 1878. Membre Adjoint, puis titulaire et honoraire de la Société Anatomique de Paris.
- 1882. Membre titulaire de la Société Médicale des Hôpitaux de Paris.

1884. Membre titulaire, et Vice-Président (1894) de la Société de Biologie de Paris.
Membre titulaire de la Société de Psychologie physiologique.
1891. Membre honoraire de la Société Vaudoise de Médecine.
1895. Membre correspondant Physikalisch Medicinische Societät zu Erlangen.
1898. Membre étranger de la Société des Médecins Tchèques à Prague.
1899. Membre correspondant de l'Académie Impériale Militaire de Médecine de Saint-Petersbourg.
1899. Membre Fondateur de la Société de Neurologie de Paris.
1899. Membre honoraire de la Société Freniatria Italia (Reggio Emilia).
1900. Membre associé étranger de la Société des Médecins Neurologistes et aliénistes de Moscou.
Membre de la Commission Internationale du Cerveau.
1902. Membre correspondant de la Neurological Society of Great Britain.
1902. Membre correspondant de la Société des Médecins Finlandais (Helsingfors).
1902. Membre honoraire de la Société des Aliénistes et des Neurologistes attachés à l'Université Impériale de Kazan, à titre de savant qui a coopéré d'une manière éclatante au succès du développement de la Neurologie moderne.
1904. Président de la Société de Neurologie de Paris.
1904. Membre correspondant de la K. K. Gesellschaft der Aerzte in Wien.
1907. Membre correspondant Gesellschaft Deutscher Nervenärzte.
1908. Membre titulaire de l'Académie de Médecine de Paris (Section d'anatomie pathologique).
1909. Membre correspondant étranger de l'Académie Royale de Belgique (Bruxelles).
1909. Membre honoraire de la Société Brésilienne de Neurologie, Psychiatrie et Médecine légale.
1912. Membre correspondant de la Societa Italiana di Neurologia (Roma).
1913. Membre honoraire de la Société Impériale de Médecine de Constantinople.
1914. Membre correspondant étranger de la Société Médico-chirurgicale de Bologne.

1914. Membre honoraire de la Société de Psychiatrie, Neurologie et Médecine légale de Buenos-Aires.
1915. Honorary Fellow of the Royal Society of Medicine, London.

DISTINCTIONS HONORIFIQUES

1871. Croix de Bronze de la Société Française de secours aux blessés et malades militaires.
(Services rendus aux blessés comme auxiliaire du Comité International.)
1879. Prix Godard. — Société Anatomique de Paris.
Recherches sur les lésions du système nerveux dans la paralysie diphtérique.
1879. Médaille d'argent des Thèses de la Faculté de Médecine de Paris.
Recherches sur les lésions du système nerveux dans la paralysie ascendante aiguë.
1881. Mention honorable de 1500 francs dans le concours Montyon (Médecine et Chirurgie), Académie des Sciences, Institut de France.
Recherches sur les lésions du système nerveux dans la paralysie ascendante aiguë (Thèse de Paris, 1879).
1886. Prix Montyon (Médecine et Chirurgie), Académie des Sciences, Institut de France.
Myopathie atrophique progressive, en collaboration avec le Dr L. Landouzy.
1891. Invité pour la célébration de la transformation de l'Académie de Lausanne en Université.
1895. Prix de la Société d'Anthropologie de Paris.
Anatomie des Centres nerveux, t. I, 1895, Rueff et C^{ie}, éditeurs.
1899. à 1917. Electeur du Prix Nobel. Institut Carolin Stockholm.
1902. Prix Montyon (Médecine et Chirurgie), Académie des Sciences, Institut de France.
Sémiologie des affections du système nerveux, 1900, in *Traité de pathologie générale* de Bouchard (1^{re} édition), Masson et C^{ie}, éditeurs.
1909. Docteur « Honoris Causa » de l'Université de Genève.

1910. Prix Montyon (Médecine et Chirurgie), Académie des Sciences, Institut de France.

Maladies de la Moelle in Nouveau Traité de Médecine et Thérapeutique de Gilbert et Thoinot. Fasc. XXXIV, 1909 — en collaboration avec le Dr André-Thomas (2^e édition). Bailière et C^{ie}, éditeurs.

1912. Invité au bi-centenaire de la Medical School Trinity College Dublin.

1914. Invité à faire à Londres, le 24 novembre 1914, les Hughlings Jackson's Lectures devant la Section de Neurologie de la Société Royale de Londres, le P^r Dejerine avait choisi pour sujet « Les Radiculites » (Ce projet n'a pu être mis à exécution à cause de la guerre).

1915. Titulaire de la Médaille d'Or Moxon¹.

1898. Chevalier de la Légion d'Honneur.

1903. Officier d'Académie.

1905. Officier d'Instruction publique.

1913. Officier de la Légion d'Honneur.

1911. Médecin Principal de 2^e classe de territoriale, maintenu dans les cadres sur sa demande.

1914-1917. Chef du Centre Neurologique de la Salpêtrière, Clinique Charcot.

1. Médaille conférée par le *Royal College of Physicians de Londres*, et décernée tous les trois ans à l'auteur de recherches et découvertes importantes en Clinique médicale.

Les titulaires de la médaille sont jusqu'ici :

1891. Sir Alfred Garrod.

1894. Sir William Jenner Bart.

1897. Sir Samuel Wilkes Bart.

1900. Sir William Tennant Gairdner.

1903. John Hughlings Jackson.

1906. Jonathan Hutchinson.

1909. Sir William Richard Gowers.

1912. Sir William David Ferrier.

1915. P^r J. Dejerine.

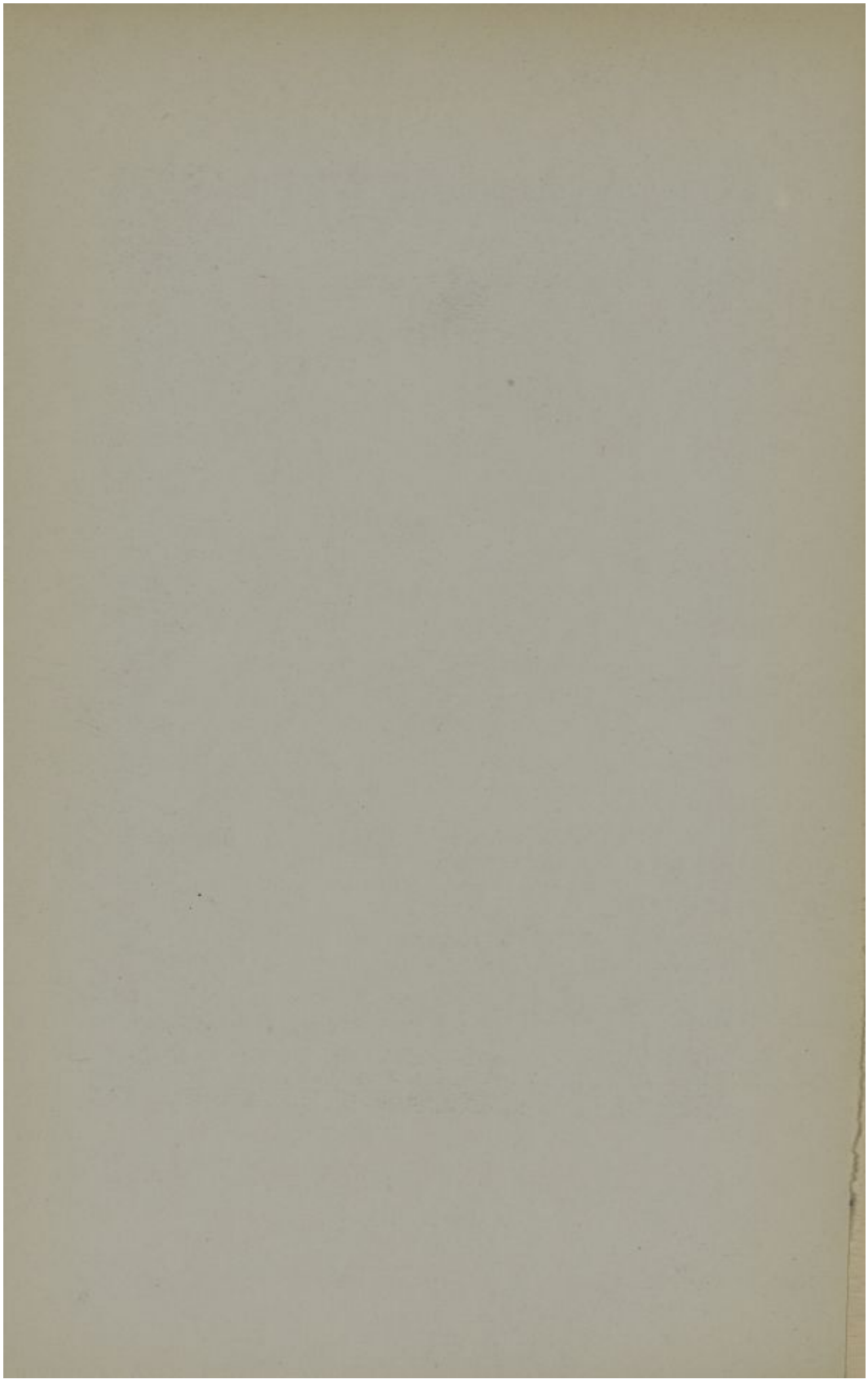


Imp. Catala frères, Paris

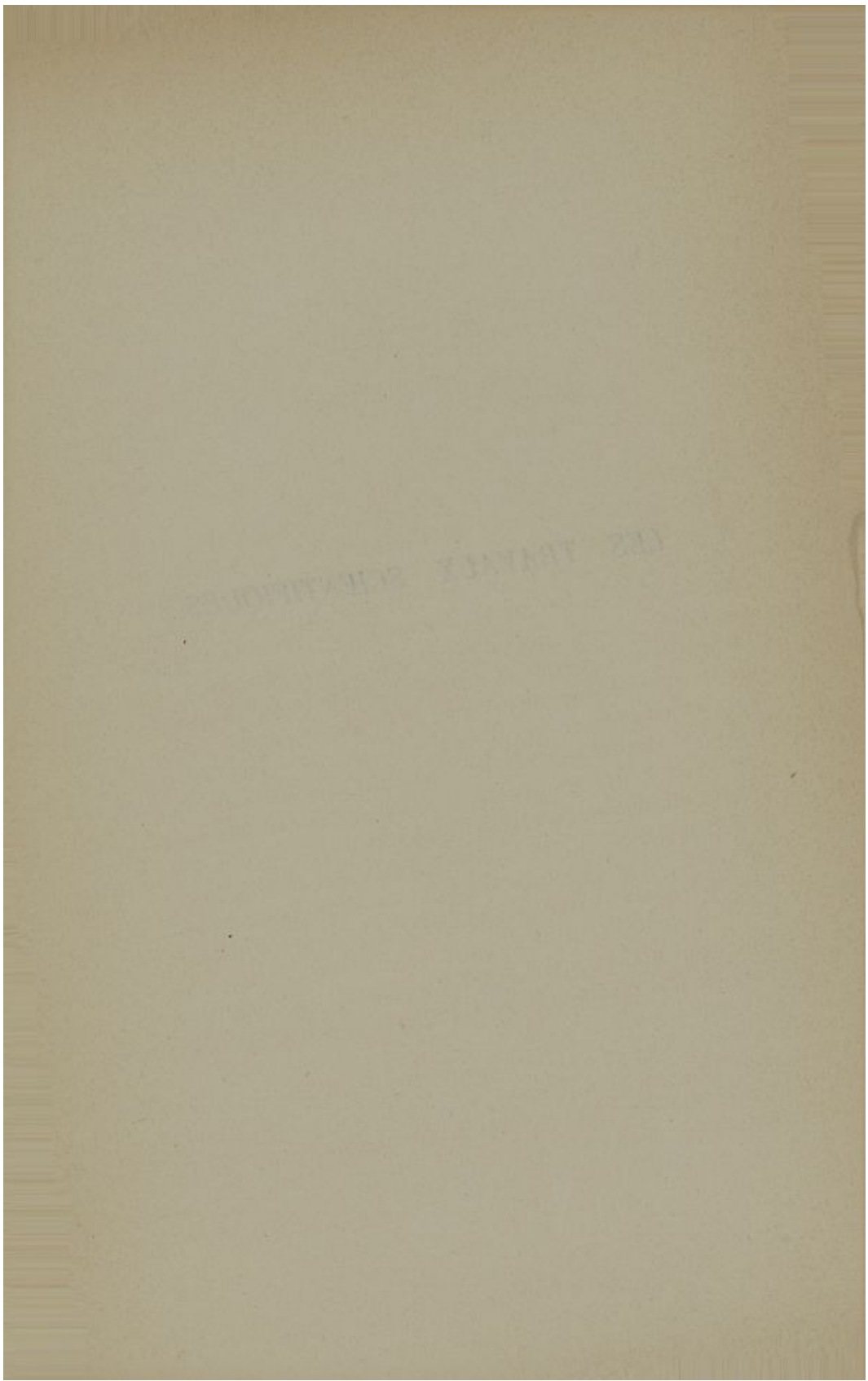
Maisson et Cie, Éditeurs.

LE PROFESSEUR J. DÉJERINE

XII



LES TRAVAUX SCIENTIFIQUES



LES TRAVAUX SCIENTIFIQUES DU P^r DEJERINE

L'ŒUVRE scientifique du P^r Dejerine est considérable. Elle comporte près de 300 mémoires et communications personnelles faits par Dejerine seul ou en collaboration avec ses élèves, de très nombreux travaux faits par ses élèves sous sa direction et cinq livres : *L'Hérédité dans les maladies du système nerveux*, l'admirable *Sémiologie des maladies du système nerveux*, le *Traité d'Anatomie du système nerveux* publié en collaboration avec M^{me} Dejerine, un livre sur les *Maladies de la Moelle Epinière*, en collaboration avec André-Thomas et un livre sur les *Manifestations fonctionnelles des Psychonévroses* en collaboration avec Gauckler. On peut dire qu'il n'est pas un point de la clinique nerveuse, pas un chapitre de l'anatomie du système nerveux à l'édification duquel Dejerine n'ait apporté sa large part. Et même, en dehors du système nerveux proprement dit, la part contributive qu'il a apportée à la médecine et à l'anatomie pathologique générale est loin d'être négligeable.

En France la renommée scientifique de Dejerine était considérable et tous admiraient le solide travailleur, le gros bûcheur dont l'œuvre s'affirmait tous les jours plus importante.

Mais à l'étranger la situation scientifique de Dejerine était peut-être encore plus prépondérante que dans son propre pays. Sa maîtrise y était incontestée et dans les temps modernes il était peu de neurologistes de notre pays qui eussent à l'étranger pareille considération. Les qualités de tenue et de conscience de toutes ses publications y étaient appréciées comme elles le méritaient. Que ce fût en Angleterre (où le *Royal College of Physicians* lui conféra sa *médaille d'or Moxon* 1915, pour l'ensemble de ses travaux cliniques), que ce fût en Suisse (Genève le nomma *docteur honoris causae*), que ce fût en Belgique, en Espagne, que ce fût même dans les pays d'outre-Rhin où Dejerine le patriote ressentant toujours au fond du cœur la blessure de 1870 ne voulut cependant jamais pénétrer, partout Dejerine était apprécié à sa véritable valeur et ceux de ses disciples qui ont quelque peu voyagé savent l'accueil que leur valait ce seul titre d'élève de Dejerine.

Nous envisagerons successivement :

Les travaux de Dejerine :

- 1° En anatomie et en médecine générale;
- 2° Dans les maladies fonctionnelles du système nerveux;
- 3° En anatomie et pathologie des maladies organiques du système nerveux, savoir :
 - a) Anatomie et pathologie de l'encéphale;
 - b) Anatomie et pathologie de la moelle épinière et des racines médullaires;
 - c) Anatomie et pathologie des nerfs crâniens, nerfs périphériques;
 - d) Les travaux divers.

I. — ANATOMIE ET MÉDECINE GÉNÉRALE.

Dejerine fit un nombre fort important de communications, 17 à la *Société anatomique*, 5 à la *Société de biologie*, qui

avec divers mémoires publiés dans la *Revue de Médecine* constituent son œuvre extra-neurologique. Parmi ces divers travaux il en est qui sont restés classiques et en particulier ceux sur la tuberculose calcifiée et caséo-calcifiée (*Société de biologie*, 1884 et *Revue de Médecine*, 1884) où Dejerine montre la nature tuberculeuse active avec présence du bacille de Koch dans les *formations crétacées des sommets* et la fréquence absolue et relative de ces formations pathologiques. Une étude clinique et expérimentale sur l'*embolie graisseuse* mérite aussi d'être signalée pour l'ingéniosité de l'expérimentation.

Nous citerons encore une communication (1885) à la Société de Biologie sur la *désintégration granuleuse de la fibre musculaire cardiaque dans la fièvre typhoïde*, un cas intéressant de *cirrhose atrophique sous-capsulaire* (en collaboration avec Huet, *Société Anatomique*, 1887), un cas de *myocardite primitive chez une chloro-anémique* de 23 ans (*Société Anatomique*, 1880), un cas d'*aortite oblitérante* très particulier (en collaboration avec Huet, *Revue de Médecine*, 1888), qui, avec de nombreuses autres publications, témoignent de la solide culture médicale générale de Dejerine et de ce fait que bien que spécialisé de bonne heure dans l'étude du système nerveux, sa spécialisation n'avait rien d'exclusif et ne l'empêchait pas de s'intéresser aux cas particulièrement captivants de médecine générale qu'il lui était donné d'observer.

II. — TRAVAUX SUR LES MALADIES FONCTIONNELLES DU SYSTÈME NERVEUX.

Dans toute sa longue carrière neurologique Dejerine s'est toujours vivement intéressé aux affections fonctionnelles du système nerveux. Mais ce n'est qu'à partir du moment où médecin de la Salpêtrière il eut une consul-

tation externe suivie, qu'il put consacrer une partie de son service au traitement des maladies fonctionnelles du système nerveux. Mais déjà à Bicêtre qui n'offrait à ce point de vue que des ressources limitées il avait quelques « sujets » comme Cognet, Grosjean sur lesquels il étudiait les manifestations de l'hystérie classique.

Bien plus qu'à l'hystérie classique Dejerine, d'ailleurs, s'intéressait à tous les syndromes dépressifs qui pour lui avaient une origine émotive. Cette conception il est curieux de la voir s'affirmer chez Dejerine tout jeune médecin encore et n'ayant alors qu'une pratique limitée de la neurologie. La foi qu'il avait dans l'influence du moral sur le physique se trouve maintes et maintes fois exprimée dans la correspondance échangée avec sa mère. Il affirme à sa mère que tel trouble qu'elle présente disparaîtra si elle a un bon moral. Sur lui-même il reconnaît cette influence du moral sur la physique : « J'ai un bon estomac », dit-il, dans une de ses lettres, c'est donc que moralement je vais bien. Toute la conception des gastropathies nerveuses qu'il devait soutenir ultérieurement est en puissance dans cette phrase.

A cette époque (1880) Dejerine n'avait pu encore être influencé par aucune doctrine similaire. Sa conception s'affirmait purement personnelle et, à une période où l'organicisme pur, vu sous l'angle anatomo-pathologique régnait sur la médecine d'une façon incontestée.

Mais comme nous l'avons déjà dit Dejerine était un grand sensible et il avait constaté sur lui-même l'effet du moral sur le physique.

Sa doctrine devait évidemment se compléter, se modifier à l'observation des malades toujours plus nombreux. Elle devait jusque dans les dernières années de sa vie se simplifier et se spécifier par un travail de revision constant.

TRAVAUX SUR LES PSYCHONÉVROSES

a) Travaux publiés par Dejerine seul ou en collaboration avec ses élèves :

1. Traitement des psychonévroses à l'hôpital par la méthode de l'isolement. *Revue neurologique*, 1902, p. 1145.
2. Traitement des psychonévroses à l'hôpital. *Bulletin médical*, 24 février 1904.
3. Épilepsie spinale au cours d'une hémiplegie hystérique (en collaboration avec NORERO). *Revue neurologique*, 1906, p. 182.
4. Paraplégie et contracture du bras gauche (en collaboration avec SEZARY). *Revue neurologique*, 1907, p. 520.
5. Spasme glottique datant de longues années (en collaboration avec M^{lle} LANDRY). *Revue neurologique*, 1908, p. 325.
6. Les faux gastropathes (en collaboration avec GAUCKLER). *Presse médicale*, 1906, n^{os} 21, 26, 28, 31 mars, p. 193 et 203.
7. La rééducation des faux gastropathes (en collaboration avec GAUCKLER). *Presse médicale*, 1907.
8. Les manifestations fonctionnelles des psychonévroses et leur traitement par la psychothérapie (en collaboration avec GAUCKLER). Un volume. Masson, édit., 1912.
9. The Psychoneuroses and their treatment by Psychotherapy. Authorised translation by SMITH ELY JELLIFFE. Philadelphie et London, J. B. Lippincott Company.
10. La compréhension de la neurasthénie (en collaboration avec GAUCKLER). *Presse médicale*, 1913.
11. Les asthénies périodiques (en collaboration avec GAUCKLER). *Presse médicale*, 1914.
12. Les psychonévroses de guerre (en collaboration avec GAUCKLER). *Presse médicale*, 1915.
13. Deux cas de paraplégie d'origine émotive. *Revue neurologique*, 1914-15, p. 421.
14. Un cas de tachycardie permanente d'origine émotive (en collaboration avec GASCUEL). *Revue neurologique*, 1914-15, p. 211.

15. Sur l'abolition du réflexe cutané plantaire dans certains cas de paralysies fonctionnelles. *Revue neurologique*, 1914-15, p. 521.

b) *Travaux publiés sous la direction de Dejerine
par ses élèves :*

1. Le traitement de l'hystérie à l'hôpital. (MANTO). *Thèse inaugurale*, Paris, 1899.
2. Isolement et psychothérapie (CAMUS et PAGNIEZ). Un volume de 407 pages chez Felix Alcan, édit. Paris, 1904.
3. Traitement de l'hystérie et de la neurasthénie par l'isolement et la psychothérapie (ANDRÉ-THOMAS). *Presse médicale*, 1904 p. 434.
4. La psychothérapie (ANDRÉ-THOMAS). Un volume, collection Testut,
5. Les faux gastropathes, etc. (MAURICE CHAUDRON). *Thèse inaugurale*, Paris, 1907.

Dans tous ces travaux de Dejerine et de ses élèves apparaît la formation progressive de la doctrine du maître. Il faut bien se représenter que Dejerine a été élevé dans la conception de l'hystérie classique de Charcot et dans celle de la neurasthénie, autonome mais singulièrement étendue. Imprégné de ces doctrines il s'en est petit à petit dégagé par une observation attentive des malades, de diverses origines, qui lui étaient confiés.

De tout temps, comme nous l'avons vu, il était convaincu de l'action considérable du moral sur le physique. Arrivé à la Salpêtrière il tente d'abord le traitement de l'hystérie et de la neurasthénie par la méthode de Weir Mitchell et s'aperçoit, comme il l'a dit dans de nombreuses publications, que ce traitement reste sans résultats certains. Dès lors se pose pour lui la question de l'application pratique du traitement moral qu'il organise dans son service et auquel il initie de nombreuses générations d'internes qui, arrivant plus ou moins sceptiques, ne tardaient pas à

être convaincus de la légitimité de ce traitement par l'importance des résultats obtenus.

Sur quelques points la doctrine de Dejerine est restée constante : Importance des facteurs émotifs au point de vue pathogénique, rôle capital de la confession libératrice et de la rééducation morale au point de vue thérapeutique. cette rééducation morale ne pouvant d'ailleurs être à aucun degré tributaire du raisonnement et encore moins de la controverse philosophique mais dépendant exclusivement des facteurs sthéniques qu'apporte avec elle toute émotion sentimentale.

Ainsi et dès l'abord sa doctrine se différenciait essentiellement de celle de Dubois pour lequel « l'idée intercalée » joue un rôle capital, qui, en d'autres termes moins abstraits mais plus médicaux, considère à son corps défendant peut-être, mais de fait, toutes les manifestations psychonévrosiques comme autant d'auto-suggestions.

Aussi ne peut-on s'empêcher de se demander par quelle étrange erreur — plus ou moins consentie — d'assez nombreux auteurs n'ont voulu voir en Dejerine que le propagateur en France des idées de Dubois de Berne. Tout récemment encore Janet en termes explicites adoptait cette manière de voir. Or si Dejerine avait pour Dubois une grosse affection, cela ne l'empêchait guère de critiquer très amicalement sa doctrine qu'il considérait comme basée sur une erreur d'interprétation. Il disait lui-même à Dubois qu'il se trompait quand il pensait agir par ses raisonnements alors que c'était par sa personnalité, par la sympathie qu'elle attirait, par l'attention affectueuse qu'il portait à ses malades, par la réputation de guérisseur qu'il avait, qu'il améliorait ou guérissait ses malades.

L'opposition tranchée dès l'origine entre les doctrines des deux maîtres devait par la suite s'affirmer de plus en plus et en fin de compte rien n'était aussi dissemblable

que les conceptions de Dejerine et de Dubois, tous les deux arrivés à la fin de leur carrière.

Dubois, somme toute, s'est beaucoup moins éloigné des doctrines classiques que Dejerine. Il conserve les anciens cadres, admet une neurasthénie autonome du genre Béard-Charcot, avec à la base « la fatigabilité », il admet une hystérie quasi-constitutionnelle dominée par l'auto-suggestibilité. Il reconnaît bien le rôle de l'émotion, mais place l'hyperémotivité dans les manifestations du terrain du « nervosisme ». Au point de vue thérapeutique, c'est à la « porte de devant », à la claire raison que s'adresse sa psychothérapie.

Dejerine envisage les psychonévroses sous un tout autre aspect. Et il suffit pour bien s'en rendre compte de relire les quelques pages qu'il leur a consacrées dans sa leçon inaugurale de la Clinique de la Salpêtrière¹ :

« Vous savez quelles sont mes opinions à cet égard et comme quoi je pense qu'à côté des atteintes relevant d'une débilité psychologique constitutionnelle il y a place dans la neurologie pour un chapitre spécial fort vaste et à mon sens à peu près entièrement constitué *par la pathologie de l'émotion*. »

« ... Les causes émotives sont dans le domaine psychique et moral ce que les actions mécaniques sont dans le domaine physique. Il y a des frottements répétés qui amènent à des lésions, il y a des actions mécaniques brutales qui causent des luxations ou des fractures. De même il y a des émotions... qui agissent comme tout à l'heure le frottement et dont l'action ne se traduit qu'à la longue et il en est dont l'action est sidérante et dislocatrice. »

« Certes, à la résistance aux actions émotives comme aux actions mécaniques, il y a des variations individuelles... *mais il n'y a pas de résistance indéfinie* et dans la genèse des psychonévroses, quelque important que soit le rôle du ter-

1. *Presse médicale*, 1911, p. 253.

rain, l'émotion n'en occupe pas moins le premier plan. »

Toute la doctrine de Dejerine est incluse dans ces phrases : constitution d'une synthèse avec l'émotion comme agent pathogénique commun ; Dissociation des actions de l'émotion lente et de l'émotion choc ; Rôle effectif mais secondaire du terrain et élimination du même coup du cadre des psychonévroses, de toutes les débilités psychologiques constitutionnelles. Dejerine ne reconnaissait que deux psychonévroses légitimes, l'une résultant des actions primitives (avec toute une série de phénomènes secondaires) de l'émotion lente, la neurasthénie, l'autre, l'hystérie, résultant de l'action de l'émotion choc.

A vrai dire, ni la neurasthénie, ni l'hystérie dysthymiques de Dejerine ne peuvent s'identifier aux conceptions classiques de ces deux maladies. Aussi Dejerine, quand il fut surpris par la mort, avait-il déjà depuis de longues années entrepris la dissociation du *syndrome* neurasthénique classique se refusant à admettre la maladie sans cause qu'est à proprement parler la neurasthénie envisagée sous l'aspect de la névrose que concevaient Béard et Charcot.

De même au point de vue thérapeutique les idées de Dejerine s'écartent complètement de celles de Dubois :

« Chez l'homme le sentiment est à peu près tout et la raison peu de chose », « l'homme n'use de son intelligence que s'il y est forcé alors qu'il se laisse volontiers aller à son sentiment... Les actions thérapeutiques psychiques sont, à mon sens, d'ordre à peu près purement sentimental. *Elles se résument dans l'action bienfaisante qu'un être peut exercer sur un autre.* »

« Les choses ne sont rien en elles-mêmes. Elles sont ce que nous les faisons, c'est-à-dire ce que nous les sentons », disait fréquemment Dejerine.

On voit que Dejerine avait des psychonévroses une conception entièrement neuve et personnelle ; on peut la

discuter mais ce qu'on ne saurait lui refuser c'est d'être complètement originale. L'origine purement émotive, la négation de l'influence du raisonnement, l'importance attachée aux actions qui s'exercent par voie sentimentale dans le subconscient, tout cela lui appartient en propre. Et il ne serait que légitime de voir l'avenir consacrer ces conceptions et les classiques étudier désormais isolément une neurasthénie dysthymique ou neurasthénie de Dejerine.

Dejerine pensait que pour avoir le droit de s'intéresser aux psychonévroses, il suffisait d'être un médecin et il croyait que pour être un bon psychothérapeute, il suffisait d'avoir un peu de cœur. Par là même il s'est attiré nombre de critiques souvent assez peu amènes de la part de ceux qui veulent que le domaine des psychonévroses soit exclusivement réservé aux subtilités de la psychiatrie classique et aux arguties des psychologues de profession.

Qui ne sait que le neurologiste de réputation ne voit à ses consultations de l'hôpital ou de la clientèle privée un nombre considérable de mentaux et ne se trouve par là même très averti des choses de la clinique psychiatrique et fort en état de faire le départ entre ce qu'il a le droit de considérer comme nerveux et ce qu'il est obligé de considérer comme mental. Il n'est pas indispensable de s'intituler aliéniste pour avoir le droit de connaître la clinique mentale. Pas plus il n'est nécessaire d'être docteur en Sorbonne pour oser parler de psychothérapie. Celle-ci pour Dejerine était faite d'affection, de clarté, de direction, de reconstitution. Point n'était besoin pour agir sur un malade de décomposer sa personnalité jusqu'en « ses ions psychologiques ». Le médecin avait le droit et le pouvoir d'exercer la même action bienfaisante qu'un prêtre ou qu'un ami.

C'était vraiment une critique aisée que de dénier le droit à Dejerine d'étudier les psychonévroses sous prétexte qu'il

n'était, par définition, ni psychiatre, ni psychologue. Mais peut-être aurait-il été utile que l'on définit préalablement ce qu'étaient les méthodes du psychiatre et celles du psychologue et que l'on démontrât la supériorité des résultats obtenus par elles à ceux — merveilleux — que Dejerine tirait de son seul mais clair bon sens et de son cœur affectueux.

III. — TRAVAUX SUR LES MALADIES ORGANIQUES ET L'ANATOMIE DU SYSTÈME NERVEUX

A — TRAVAUX SUR L'ENCÉPHALE

α. — *Troubles du langage.*

Dejerine a apporté une contribution capitale à l'étude des aphasies. Il nous semble utile de mentionner d'abord les différentes publications faites par lui sur ce sujet :

a) *Publiés par Dejerine seul ou en collaboration avec ses élèves :*

1. Aphasie et hémiplegie droite. Disparition de l'aphasie au bout de neuf mois. Intégrité de la 3^e circonvolution frontale. Lésion du faisceau pédiculo-frontal inférieur gauche, du noyau lenticulaire et de la partie antérieure de la capsule interne. *Bull. Société anatomique*, 1879, p. 16.

2. De l'aphasie et de ses différentes formes. Études de séméiologie et de physiopathologie. *Semaine médicale*, 1884, n^{os} 44 et 47.

3. Sur un cas de cécité verbale avec aphasie suivi d'autopsie. Aphasie. Logoplégie. Cécité des mots incomplète. Sarcome névroglie du lobule pariétal inférieur gauche. *Bull. Soc. anat.*, 1880., p. 481 et *Thèse* (M^{lle} N. SKWORTZOFF). *De la cécité et de la surdité des mots dans l'aphasie*. Paris, 1881, p. 53.

4. Études sur l'aphasie dans les lésions de l'insula. *Revue de médecine*, 1885, p. 174.

5. Troubles de l'écriture chez les aphasiques. *C. R. Société de biologie*, 1891, p. 97.

6. De l'agraphie. Leçon clinique. *Annales de médecine*, 1891.
7. Contribution à l'étude de l'aphasie motrice sous-corticale et de la localisation cérébrale des centres laryngés. *Comptes rendus de la Société de biologie*, 1891, p. 155.
8. Sur un cas d'aphasie sensorielle (cécité et surdité verbale) suivi d'autopsie. *Comptes rendus de la Société de biologie*, 1891, p. 167.
9. Sur un cas de cécité verbale suivi d'autopsie. *Comptes rendus de la Société de biologie*, 1891, p. 197.
10. Contribution à l'étude anatomo-pathologique et clinique des différentes variétés de cécité verbale. *Mémoires de la Société de biologie*, 1892, p. 61.
11. Contribution à l'étude de la localisation anatomique de la cécité verbale pure (en collaboration avec VIALET). *Comptes rendus de la Société de biologie*, 1893, p. 793.
12. Sur les altérations de la lecture mentale chez les aphasiques moteurs corticaux (en collaboration avec MIRALLIÉ). *Comptes rendus de la Société de biologie*, 1895, p. 523.
13. Un cas de surdité verbale pure terminée par aphasie sensorielle suivi d'autopsie (en collaboration avec SÉRIEUX). *C. R. Société de biologie*, 1897, p. 1074.
14. Présentation d'un malade atteint de surdité verbale pure, de troubles de l'équilibre et de la vue (en collaboration avec ANDRÉ-THOMAS). *Revue neurologique*, 1902, p. 527.
15. Contribution à l'étude de l'aphasie sensorielle (en collaboration avec ANDRÉ-THOMAS). *Revue neurologique*, 1904, p. 805.
16. Un cas de cécité verbale avec agraphie suivi d'autopsie (en collaboration avec ANDRÉ-THOMAS). *Revue neurologique*, 1904, p. 655.
- 17-18. L'aphasie sensorielle, sa localisation et sa physiologie pathologique. — L'aphasie motrice, sa localisation et sa physiologie pathologique. *Presse médicale*, 1907, n^{os} 55 et 57, p. 437 et 453.
19. Discussions sur l'aphasie. *Revue neurologique*, 1908, p. 611-614-626-975-1024 et suivantes.

20. Un cas d'aphasie de Broca (en collaboration avec TINEL). *Revue neurologique*, 1908, p. 691.
21. Deux cas d'aphasie de Broca suivis d'autopsie (en collaboration avec ANDRÉ-THOMAS). *L'Encéphale*, décembre 1911.
22. Contribution à l'étude de l'aphasie chez les gauchers et des dégénéralions du corps calleux à propos d'un cas suivi d'autopsie (en collaboration avec ANDRÉ-THOMAS). *Revue neurologique*, 1912, p. 231.
23. De la restauration du langage dans l'aphasie de Broca (en collaboration avec ANDRÉ-THOMAS). *Nouvelle Iconographie de la Salpêtrière*, juillet-août 1913.

b) *Publiés sous la direction de Dejerine par ses élèves.*

24. De l'aphasie sensorielle (G. MIRALLIÉ). *Thèse inaugurale*, Paris, 1896, Steinheil.
25. Sur le mécanisme de l'agraphie motrice corticale. (G. MIRALLIÉ). *C. R. Société de biologie*, 1895.
26. Sur les troubles latents de la lecture mentale chez les aphasiques moteurs corticaux (ANDRÉ-THOMAS et J.-CH. ROUX). *C. R. Société de biologie*, 6 juillet 1895.
27. Du défaut d'évocation spontanée des images auditives verbales chez les aphasiques moteurs (ANDRÉ-THOMAS et J.-CH. ROUX). *C. R. Société de biologie*, 16 novembre 1895.
28. Essai sur la pathogénie des troubles de la lecture et de l'écriture chez les aphasiques moteurs corticaux (ANDRÉ-THOMAS et J.-CH. ROUX). *C. R. Société de biologie*, 22 février 1896.
29. Essai sur la rééducation de la parole dans l'aphasie motrice corticale (ANDRÉ-THOMAS). *C. R. Société de biologie*, 26 novembre 1897.
30. La surdité verbale pure (ANDRÉ-THOMAS). *La Parole*, 1900.
31. De l'aphasie motrice (S. BERNHEIM). *Thèse inaugurale*, Carré, Paris, 1900.
32. Examen de l'intelligence dans un cas d'aphasie de Broca (LORMAR et DE MONTET). *Revue neurologique*, 1906, p. 1063.
33. L'aphasie motrice pure (PÉLISSIER). *Thèse*, Paris, 1912.

Cette seule énumération suffit à montrer combien fut importante la contribution apportée par Dejerine à l'étude de l'aphasie.

Toute la conception des aphasies pures lui appartient. La localisation des deux variétés cliniques de la cécité verbale, l'une dans la *zone visuelle* (cécité verbale pure), l'autre dans la région du pli courbe c'est-à-dire dans la *zone du langage* (cécité verbale avec aphasie), les étroits rapports entre les différents centres du langage, l'extension de la zone de l'aphasie motrice en dehors du territoire strict de la circonvolution de Broca constituent tout autant de découvertes personnelles.

Par ailleurs il démontra l'inanité de la conception du territoire cortical de l'agraphie et sut s'élever contre les conceptions ultra-révolutionnaires de Pierre Marie.

Mais peut-être convient-il encore de mettre hors de pair la centaine de pages que Dejerine a consacrée aux troubles du langage dans son admirable *Sémiologie*¹. On y verra quelle était la conception de Dejerine et comment pour lui les centres du langage s'étendaient au delà des limites qui leur avaient été primitivement fixées. Il ne parle pas de « centre » de Broca ou de Wernicke, mais de *région* de Broca ou de Wernicke. La région de Broca ce n'est pas seulement le pied de la troisième frontale mais encore toute la corticalité avoisinante (cap de F³ et pied de F²) à l'exclusion de l'opercule rolandique. La partie antérieure de l'insula doit peut-être y être incluse.

On y trouvera encore résumée l'étude de tout le système des fibres qui unissent les différentes régions de la zone du langage entre elles, avec le reste de la corticalité et avec les noyaux centraux, étude qui est empruntée pour une grande

1. Voir *Sémiologie des affections du système nerveux*. 2^e édition. — Masson, 1914, p. 68 à 148.

part aux travaux mêmes de Dejerine et qui permet de comprendre à la fois toutes les modalités des troubles du langage comme aussi, par une insuffisante interprétation des faits, la mise en cause de territoires qui n'ont rien à faire avec la zone du langage mais dont la lésion peut coexister avec celles de fibres diverses appartenant au « système » du langage. Il est à penser que ces pages resteront définitives comme l'exposé de nos connaissances, sur la grosse question de l'aphasie, au commencement du xx^e siècle. Et il suffit de les relire pour se rendre compte de toute la part contributive prise par Dejerine à l'établissement de la doctrine qui, malgré les attaques dont elle a été l'objet, règne encore victorieusement.

Ces seuls travaux qui suffiraient à assurer un nom à Dejerine dans l'histoire de la neurologie contemporaine ne constituent cependant qu'une petite partie de son œuvre.

β. — *Astéréognosie.*

Dejerine s'est assez longuement attaché à l'étude de l'astéréognosie. C'est à lui qu'on doit la conception de l'astéréognosie n'existant qu'en fonction de troubles des sensibilités superficielles ou profondes. Sur ce sujet c'est beaucoup plus par son enseignement que par des publications originales que s'est affirmée sa doctrine.

Nous citerons cependant :

1. Sur un cas de perte du sens stéréognostique à topographie radicaire (en collaboration avec CHIRAY). *Revue neurologique*, 1904, p. 602, p. 623 et *Revue neurologique*, 1906, p. 99.
2. Considérations sur la soi-disant « aphasie tactile ». *Revue neurologique*, 1906, p. 597 et p. 553-555-597-670.
3. A propos de l'agnosie tactile. *Revue neurologique*, 1907, p. 781.

γ. — *Localisations cérébrales et encéphaliques.*
Dégénérescences secondaires.

Dans ce domaine l'œuvre de Dejerine fut considérable et une grosse partie des notions actuellement classiques sur la texture du cerveau lui appartiennent en propre. Il n'est que juste d'ajouter qu'à cette œuvre M^{me} Dejerine fut intimement associée :

a) *Travaux de Dejerine seul ou en collaboration :*

1. Sur l'existence d'un tremblement réflexe du membre sain chez certains hémiplegiques. *Comptes rendus de la Société de biologie*, 1878, p. 175.

2. Monoplégie brachiale droite avec contracture et tremblement produite par un tubercule développé dans la couche optique et comprimant la capsule interne dans sa partie postérieure. *Bull. Société anatomique*, 1880, p. 78.

3. Carcinome du cerveau chez une femme atteinte de carcinome gastrique. Hémiplegie gauche. Épilepsie partielle. Localisation dans la circonvolution frontale ascendante. *Bull. Société anatomique*, 1880, p. 357.

4. Étude anatomique et clinique sur la paralysie labio-glosso-laryngée. *Archives de physiologie*, 1883, p. 180.

5. Premier cas d'autopsie d'athétose double datant de l'enfance. Absence de lésions des centres nerveux. Anomalie des circonvolutions. Asymétrie des hémisphères, du cervelet et du bulbe (en collaboration avec SOLIER). *Société anatomique*, 1888, p. 601.

6. Hémianesthésie sensitivo-sensorielle avec hémiplegie droite sans aphasie. Foyer hémorragique dans la couche optique gauche atteignant la partie postérieure de la capsule interne avec second foyer dans la partie antérieure du noyau lenticulaire et dissociant la partie moyenne de cette capsule (en collaboration avec TUILANT). *Société anatomique*, 1888, p. 129.

7. Deux cas d'hémianopsie homonyme par lésions de l'écorce du lobe occipital (en collaboration avec SOLLIER et AUSCHER). *Archives de Physiologie*, 1890, p. 177.

8. Sur un cas d'hémianesthésie de la sensibilité générale observé chez un hémiplégique et relevant d'une atrophie du faisceau rubané de Reil. *Archives de Physiologie*, 1890, p. 558.

9. Contribution à l'étude anatomo-pathologique de l'hémiplégie cérébrale infantile. Trois cas d'hémiplégie infantile par lésions cérébrales en foyer. *Archives de Physiologie*, 1891, p. 661.

10. Contribution à l'étude de la dégénérescence des fibres du corps calleux (en collaboration avec M^{me} DEJERINE). *Comptes rendus de la Société de biologie*, 1892, p. 579.

11. Contribution à l'étude des localisations sensitives de l'écorce. Sur un cas d'hémiplégie avec hémianesthésie de la sensibilité générale et perte du sens musculaire par lésion cérébrale corticale. *Revue neurologique*, 1893, p. 50.

12. Sur un cas de cécité corticale diagnostiquée pendant la vie et confirmée par l'autopsie (en collaboration avec VIALET). *Société de biologie*, 1893, p. 983.

13. Sur l'origine corticale et le trajet intracérébral des fibres de l'étage inférieur ou pied du pédoncule cérébral. *Société de biologie*, 1893, p. 193.

14. Sur les fibres d'association et de projection des hémisphères cérébraux. *Société de biologie*, 1897, p. 178.

15. Sur les connexions du ruban de Reil avec la corticalité cérébrale (en collaboration avec M^{me} DEJERINE). *Société de biologie*, 1895, p. 285.

16. Sur les connexions de la couche optique avec la corticalité cérébrale (en collaboration avec LONG). *Société de biologie*, 1898, p. 1131.

17. Sur la localisation de la lésion dans l'hémianesthésie dite capsulaire (en collaboration avec LONG). *Société de biologie*, 1898, p. 1164.

18. Sur les connexions du noyau rouge avec la corticalité cérébrale (en collaboration avec M^{me} DEJERINE). *Société de biologie*, 1895, p. 225.

19. Sur les dégénérescences secondaires consécutives aux lésions de la circonvolution de l'hippocampe, de la corne d'Ammon, de la circonvolution godronnée et du pli rétro-imbique (en collaboration avec M^{me} DEJERINE). *Société de biologie*, 1897, p. 587.

20. Sur quelques dégénérescences secondaires du tronc encéphalique de l'homme étudiées par la méthode de Marchi (en collaboration avec LONG). *Société de biologie*, 1898, p. 864.

21. Sur l'atrophie des os du côté paralysé dans l'hémiplégie de l'adulte (en collaboration avec THÉOHARI). *Société de biologie*, 1898, p. 203.

22. Deux cas de rigidité spasmodique congénitale suivis d'autopsie. *Société de biologie*, 1897, p. 261.

23. Un cas d'hémiplégie infantile avec hémithétose suivi d'autopsie (en collaboration avec ANDRÉ-THOMAS). *Société neurologique*, 1900, p. 135.

24. L'atrophie olivo-ponto-cérébelleuse (en collaboration avec ANDRÉ-THOMAS). *Nouvelle iconographie de la Salpêtrière*, 1900.

25. Un cas de paralysie bulbaire asthénique suivi d'autopsie (en collaboration avec ANDRÉ-THOMAS). *Revue neurologique*, n° 1, 1901.

26. Sur l'hypertrophie compensatrice du faisceau pyramidal du côté sain dans un cas d'hémiplégie cérébrale infantile (en collaboration avec M^{me} DEJERINE). *Revue neurologique*, 1902, p. 642.

27. Contribution à l'étude de la physiologie pathologique de l'incoordination motrice¹ (ataxie périphérique et ataxie centrale) (en collaboration avec EGGER). *Revue neurologique*, 1903, p. 397.

28. Un cas de ptosis congénital de la paupière droite avec déficit cellulaire dans le noyau de la 3^e paire (en collaboration avec GAUCKLER et ROUSSY). *Revue neurologique*, 1904, p. 1243.

29. Le faisceau pyramidal direct (en collaboration avec M^{me} DEJERINE). *Revue neurologique*, 1904, p. 253.

30. Un cas d'hémiplégie avec déviation conjuguée de la tête et des yeux chez un aveugle de naissance (en collaboration avec ROUSSY). *Revue neurologique*, 1905, p. 131.

1. Les deux premières observations avec autopsies de syndrome thalamique (cas Josseaume, cas Hudry), cas examinés en coupes microscopiques séries par Roussy, dans sa thèse inaugurale.

31. Le syndrome thalamique (en collaboration avec ROUSSY). *Revue neurologique*, 1906, p. 521.

32. Le syndrome thalamique. *Gazette des hôpitaux*, 1907, p. 999.

33. Un cas de myoclonie congénitale chez une femme atteinte d'hémiplégie cérébrale infantile congénitale (en collaboration avec CAMUS). *Revue neurologique*, 1907, p. 511.

34. Monoplégie brachiale gauche limitée aux muscles des éminences thénar, hypothénar et interosseux. Astéréognosie. Épilepsie jacksonnienne (en collaboration avec M. REGNARD). *Revue neurologique*, 1912, t. I, p. 285 (Syndrome sensitif cortical).

35. Syndrome de Cl. Bernard-Horner et signe d'Argyll-Robertson unilatéral d'origine vraisemblablement pédonculaire (en collaboration avec PÉLISSIER et LAFAILLE). *Revue neurologique*, 1914-15, p. 119.

36. Deux cas de syndrome sensitif cortical (en collaboration avec MOUZON). *Revue neurologique*, 1914-1915, p. 388.

b) *Travaux publiés sous la direction de Dejerine
par ses élèves.*

36. Les centres cérébraux de la vision et l'appareil nerveux visuel intracérébral (VIALET). *Thèse*, Paris, 1893.

37. Note sur l'existence à la partie inférieure du lobe occipital d'un faisceau d'association distinct, le faisceau transverse du lobe lingual (VIALET). *Comptes rendus de la Société de biologie*, 1893.

38. Un cas d'hémianopsie corticale par lésion circonscrite du cuneus (VIALET). *Congrès pour l'avancement des sciences*, Besançon, 1893.

39. Sur la dégénérescence rétrograde du faisceau pyramidal (SOTTAS). *Comptes rendus de la Société de biologie*, 1893, p. 925.

40. Contribution à l'étude du développement des cellules de l'écorce cérébrale par la méthode de Golgi (ANDRÉ-THOMAS). *Comptes rendus de la Société de biologie*, 1894, p. 66.

41. Le cervelet, étude anatomique, clinique et physiologique (ANDRÉ-THOMAS)¹. *Thèse doctorat*, Paris, Steinheil édit., 1897.

1. Thèse précédée et suivie de nombreuses communications sur les fonctions et les connexions du cervelet.

42. Contribution à l'étude expérimentale des déviations conjuguées des yeux et des rapports anatomiques de la 3^e et de la 6^e paire (ANDRÉ-THOMAS). *Comptes rendus de la Société de biologie*, 1897.

43. Dégénérescences secondaires à la section du faisceau longitudinal postérieur et de la substance réticulée du bulbe (ANDRÉ-THOMAS). *Comptes rendus de la Société de biologie*, 1898.

44. Les voies centrales de la sensibilité générale (LONG). *Thèse*, Paris, 1899.

45. Un cas de tumeur de la protubérance avec dégénérescence du ruban de Reil, du faisceau longitudinal postérieur et du faisceau central de la calotte (LONG). *Archives de physiologie*, 1898, p. 730.

46. Des paralysies pseudo-bulbaires (COMTE). *Thèse*, Paris, 1900.

47. Un cas de syndrome de Weber d'origine syphilitique suivi d'autopsie (ANDRÉ-THOMAS). *Revue neurologique*, 1901, p. 442.

48. Sur une forme d'héréditaire-ataxie cérébelleuse à propos d'une observation suivie d'autopsie (ANDRÉ-THOMAS). *Revue médicale*, p. 761.

49. Recherches sur le faisceau longitudinal postérieur et la substance réticulée bulbo-protubérantielle, le faisceau central de la calotte et le faisceau d'Helweg (ANDRÉ-THOMAS). *Revue neurologique*, 1903, p. 94.

50. Atrophie du cervelet et sclérose en plaques (ANDRÉ-THOMAS). *Revue neurologique*, 1903, p. 121.

51. Un cas d'hémiplégie de cause cérébrale avec hémianesthésie persistante (LONG). *Revue neurologique*, 1904, p. 113.

52. Sur un cas de syndrome thalamique (ANDRÉ-THOMAS et CHIRAY). *Revue neurologique*, 1904, p. 505.

53. Un cas de déviation en sens opposé de la tête et des yeux (GAUCKLER et ROUSSY). *Revue neurologique*, 1904, p. 763.

54. Un cas de paralysie alterne (GAUCKLER et ROUSSY). *Revue neurologique*, 1904, p. 791.

55. Syndrome cérébelleux et syndrome bulbaire (ANDRÉ-THOMAS). *Revue neurologique*, 1905, p. 16.

56. Épilepsie Jacksonienne héréditaire (LEENHARDT et NORERO). *Revue neurologique*, 1905, p. 750.

57. Atrophie lamellaire des cellules de Purkinje (ANDRÉ-THOMAS). *Revue neurologique*, 1905, p. 916.

58. Épilepsie Jacksonienne chez un enfant atteint d'hémiplégie légère (ANDRÉ-THOMAS et NORERO). *Revue neurologique*, 1905, p. 1095.

59. Hémianesthésie cérébrale par lésion de la couche optique, de la calotte pédonculaire sans participation du segment postérieur de la capsule interne (LONG et ROUSSY). *Revue neurologique*, 1906, p. 1202.

60. Un cas d'atrophie croisée du cervelet (ANDRÉ-THOMAS et CORNELIUS). *Revue neurologique*, 1907, p. 197.

61. La couche optique et le syndrome thalamique (G. ROUSSY). *Thèse inaugurale*, Paris, 1907.

62. Étude des dégénérescences secondaires descendantes de la formation réticulée chez l'homme consécutives aux lésions en foyer de la calotte pédonculaire (LONG et ROUSSY). *Revue neurologique*, 1908, p. 757.

63. Absence de contracture et état insuffisant des réflexes tendineux dans un cas d'hémiplégie cérébrale infantile (LONG et NOÏCA). *Revue neurologique*, 1908, p. 1333.

64. Contribution à l'étude des fibres aberrantes de la voie pédonculaire et de la dégénérescence de la pyramide et du ruban de Reil dans les lésions de l'étage antérieur du Pont (JUMENTIÉ). *Revue neurologique*, 1909, p. 670.

65. Les fibres aberrantes de la voie pédonculaire dans son trajet pontin. Les faisceaux aberrants bulbo-protubérantiels internes et externes. Fascicules aberrants médio-pontins. Pes lemniscus interne (M^{me} DEJERINE et JUMENTIÉ). *Revue neurologique*, 1910, t. II, p. 385 à 390.

66. Les tumeurs de l'angle ponto-cérébelleux (JUMENTIÉ). *Thèse inaugurale*, Paris, 1911.

67. La maladie de Little (M^{me} LONG-LANDRY). *Thèse*, Paris, 1911.

68. L'atrophie croisée du cervelet consécutive aux lésions cérébrales de l'adulte (D^r KONONOVA). *Thèse*, Paris, 1912.

69. De l'hémiplégie progressive par endartérite à distance (M. FERRY). *Thèse*, Paris, 1913.

70. Contribution à l'étude anatomo-clinique des hémiplégies d'origine corticale. Monoplégies totales et monoplégies partielles (RÉGNARD). *Thèse*, Paris, 1913.

71. La fonction des antagonistes dans les mouvements volontaires passifs chez deux malades atteints de tumeurs de la fosse cérébrale postérieure intéressant le cervelet ou les voies cérébelleuses. Réflexes pendulaires (ANDRÉ-THOMAS). *Revue neurologique*, 1914-15, p. 111.

72. Monoplégies dissociées de la main avec troubles pseudo-radiculaires de la sensibilité dans un cas de blessure de la région pariétale (ANDRÉ-THOMAS). *Revue neurologique*, 1914-15, p. 1296.

73. Remarques sur l'attitude du corps et sur l'état sthénique des muscles du tronc dans un cas de syndrome de déséquilibre vraisemblablement d'origine cérébelleuse (ANDRÉ-THOMAS et JUMENTIÉ). *Revue neurologique*, 1914-15, p. 633.

74. Contribution à l'étude séméiologique des destructions partielles du cervelet par blessures de guerre (ANDRÉ-THOMAS). *Revue neurologique*, 1914-15, p. 1256.

Il serait vraiment téméraire de tenter de résumer l'œuvre de Dejerine dans ce domaine des localisations cérébrales et encéphaliques. Il n'y a pas une zone du cerveau ou de l'encéphale qui n'ait été explorée par lui ou par son école. Sur nombre de points il a remanié complètement la carte du cerveau. Et quand on pense que tous ces travaux ont été faits avec la méthode des coupes sériées et que l'on connaît toute la minutie de cette technique on est vraiment effrayé de l'importance du labeur réalisé. C'est cependant cette méthode qui a été appliquée par Dejerine à tous ses travaux, c'est à lui qu'on la doit, c'est par elle que seules des conclusions sur l'anatomie du cerveau et partant sur sa physiologie peuvent être légitimement posées. Et c'est, pensons-nous, tout d'abord de l'établissement

même de cette méthode — depuis généralisée en France et à l'étranger — que l'on devrait rendre hommage à Dejerine.

Mais des résultats qu'il a obtenus par elle, seul ou en collaboration avec M^{me} Dejerine, avec Vialet, Long, André-Thomas, Comte, etc... un certain nombre parce que particulièrement originaux doivent être mis en vedette.

C'est à Dejerine que l'on doit la connaissance exacte de l'origine corticale et du trajet intracérébral des fibres du pied du pédoncule cérébral. A lui encore et à ses collaborateurs que l'on est redevable de la connaissance des sphères visuelles, du trajet intracérébral des voies sensitives. L'atrophie olivo-ponto-cérébelleuse, la distinction du Little médullaire et du Little cérébral sortent de son laboratoire. C'est encore l'étude anatomique et physio-pathologique de la couche optique, avec la description du syndrome thalamique (syndrome de Dejerine) qui demande à être mise en relief parce qu'elle constitue un tout vraiment complet et qu'elle représente des années d'un travail assidu et persévérant.

Mais nous envisagerons spécialement ses travaux sur la voie pédonculaire, sur les dégénérescences secondaires aux lésions corticales, sur le système des fibres striées, sur la voie pyramidale et les fibres aberrantes des voies pédonculaire et pyramidale.

I. — Voie pédonculaire.

C'est dans un travail publié à la Société de Biologie en 1893 que Dejerine montra pour la première fois que *toutes* les fibres du pied du pédoncule cérébral avaient une origine corticale.

Meynert admettait que les connexions de la corticalité avec la moelle se faisaient par l'intermédiaire des ganglions centraux. Ceux-ci envoyaient leurs fibres : la *couche optique* dans la calotte, le *corps strié* dans le pied du pédoncule cérébral et de là à l'étage antérieur

de la protubérance, à la pyramide bulbaire et aux cordons antéro-latéraux de la moelle. Tout le pied du pédoncule avait pour Meynert une origine purement striée. — sauf son quart externe constitué par un faisceau sensitif direct ascendant (faisceau de Türck, faisceau de Meynert de Charcot) faisant suite à la décussation sensitive des pyramides et gagnant le lobe occipital.

Si Vulpian avait montré l'existence dans le pied du pédoncule et la pyramide bulbaire de fibres dégénérant à la suite de lésions du centre ovale sans lésions concomitantes du corps strié ; si les travaux de Charcot et Vulpian, de Charcot et ses élèves, de Gudden, de Flechsig avaient prouvé l'origine corticale du faisceau pyramidal et avaient montré que les faisceaux pyramidaux direct et croisé appartenaient à un même système contrairement à l'opinion de Türck, les travaux de Dejerine n'en apportèrent pas moins des données entièrement neuves sur la constitution du pied du pédoncule.

Charcot, qui distinguait dans le pied du pédoncule des faisceaux indirects d'origine striée et des faisceaux directs d'origine ou de destination corticale, — ceux-là traversant la région antérieure de la capsule interne et provenant de la corticalité motrice, ceux-ci passant par le tiers postérieur du segment postérieur de la capsule interne (carrefour sensitif de Charcot) et provenant de la décussation sensitive des pyramides, — divisait le pied du pédoncule cérébral en trois régions : la *région médiane* représentait le faisceau pyramidal, la *région externe* ne dégénérait jamais. La région interne ne dégénérait qu'exceptionnellement, soit isolément, soit simultanément, avec la région moyenne.

Flechsig qui rattachait avec raison la décussation sensitive des pyramides au ruban de Reil médian et non au faisceau externe du pied du pédoncule, distinguait dans le pied du pédoncule deux couches :

1° Une couche *ventrale* avec quatre faisceaux :

a) *L'un externe* — cortico-protubérantiel postérieur, — reliant la substance grise antérieure du pont à l'écorce occipito-temporale, occupant le tiers externe du pied du pédoncule et ne présentant jamais de dégénérescence descendante.

b) Le second, faisceau moyen, *faisceau pyramidal* n'abandonnant aucune fibre aux noyaux pontiques et formant avec la pyramide bulbaire les faisceaux pyramidaux direct et croisé de la moelle. Ce faisceau occupait dans la région pédonculaire inférieure le tiers moyen, dans la région pédonculaire supérieure le troisième quart externe, dans la capsule interne la partie postérieure du segment postérieur

dans les coupes basses, les environs du genou dans les coupes hautes. Son origine se trouverait dans le lobe pariétal et en particulier dans la pariétale ascendante.

c) Un troisième faisceau ventral est constitué pour Flechsig par les *fibres et nerfs moteurs de la protubérance* qui occupent dans le segment postérieur de la capsule interne un plan antérieur à celui des fibres du faisceau précédent.

d) Enfin le *faisceau interne*, comprenant les deux cinquièmes internes du pied du pédoncule contenait des *fibres d'origine frontale* (faisceau cortico-protubérantiel antérieur provenant de F. 1, 2 et 3 et de leurs pieds d'insertion dans F. asc.), des *fibres d'origine caudée*, et des *fibres d'origine lenticulaire* constituant par leur association le *faisceau strio-protubérantiel*.

2° La *couche dorsale* du pied du pédoncule située au voisinage immédiat du locus niger était constituée en dedans par le faisceau cortico-protubérantiel antérieur, en dehors par des fibres du noyau lenticulaire.

Les auteurs adoptèrent, à quelques variantes près, la conception de Flechsig. Charcot, Obersteiner, Edinger, Bechterew, von Monakew admettent dans le pied du pédoncule cérébral : un faisceau cortico-protubérantiel antérieur, un faisceau des nerfs moteurs crâniens, un faisceau pyramidal, un faisceau cortico-protubérantiel postérieur, tandis qu'ils attribuent aux couches internes et profondes du pied du pédoncule une origine caudée ou lenticulaire.

En contradiction complète avec les errements antérieurs, les recherches de Dejerine ont démontré :

1° *L'absence dans le pied du pédoncule de toute fibre descendante d'origine striée et sa constitution exclusive par des fibres d'origine corticale directe.*

2° *Son origine dans le secteur moyen de la corticalité (régions sus et sous-sylviennes) et sa dégénérescence totale à la suite de lésions étendues de cette portion de l'écorce cérébrale.*

Pour systématiser le trajet des fibres de la voie pédonculaire depuis leur origine corticale jusqu'au pied du pédoncule cérébral, Dejerine considère dans la capsule interne :

a) *Dans le sens horizontal* non seulement un segment antérieur, un genou et un segment postérieur, mais encore un *segment rétro-lenticulaire* et un *segment sous-lenticulaire*.

b) *Dans le sens vertical* une *région thalamique* et une *région sous-thalamique*.

Dans le pied du pédoncule, Dejerine distingue six secteurs. Le plus externe contient le contingent des fibres sous-sylviennes ou temporales, les cinq autres sont formés de fibres d'origine sus-sylvienne ou rolandiques.

Dans la capsule interne (segment postérieur) les fibres occupent une situation d'autant plus antérieure et voisine du genou, dans le pied du pédoncule les fibres occupent une situation d'autant plus interne qu'elles proviennent de régions plus antérieures, plus inférieures et plus voisines de l'opercule rolandique.

Ainsi les fibres du lobule paracentral et de l'extrémité supérieure de la zone rolandique passent par la partie postérieure du segment postérieur de la capsule interne aux confins de son segment rétro-lenticulaire et occupent dans le pied du pédoncule le deuxième secteur externe.

Les fibres issues de l'opercule rolandique et de l'opercule frontal passent par le genou de la capsule interne et par le sixième interne du pied du pédoncule. Elles s'adjoignent dans leur trajet les fibres provenant de la face orbitaire du lobe frontal qui abordent le genou de la capsule interne au voisinage de la région sous-thalamique.

Quant au faisceau externe du pied du pédoncule (faisceau de Türk il tire son origine de la corticalité sous-sylvienne et particulièrement des 2^e et 3^e temporales par des fibres qui abordent la capsule interne dans la région sous-thalamique; elles s'y placent immédiatement en arrière des fibres du lobule paracentral et se terminent dans la substance grise du tiers supérieur de l'étage antérieur de la protubérance. La situation particulière de ces fibres dans la partie inférieure de la capsule interne explique qu'elles soient épargnées dans les lésions du centre ovale ou de la région thalamique de la capsule interne. C'est pourquoi, on a cru longtemps qu'il s'agissait là d'un faisceau ne dégénéral pas dans les lésions corticales, d'un faisceau à fonction sensitive. Les lésions de la région temporale qui lui donnent naissance sont assez peu fréquentes d'où la rareté de sa dégénérescence. Mais celle-ci ne saurait, après les travaux de Dejerine, être niée : il s'agit bien d'un faisceau descendant d'origine corticale.

II. — *Système des fibres striées.*

En démontrant l'origine corticale de toutes les fibres du pied du pédoncule cérébral, Dejerine a établi la discrimination totale du système des fibres de projection corticale et du système des fibres

striées. Celui-là est constitué par des fibres longues qui parcourent la capsule interne dans toute sa hauteur et gagnent le pied du pédoncule. Celui-ci est formé par des fibres courtes qui traversent horizontalement la capsule interne et qui relient le corps strié au thalamus et à la région sous-thalamique et inversement.

Dejerine a distingué dans le système des fibres striées :

a) Des fibres *strio-thalamiques* clairsemées traversant horizontalement sur toute sa hauteur la région thalamique de la capsule interne.

b) Des fibres *strio-sous-thalamiques* beaucoup plus denses se constituant en faisceaux compacts (faisceau lenticulaire de Forel — fibres strio-luysiennes — anse lenticulaire), traversant horizontalement la région sous-thalamique de la capsule interne.

c) Des fibres *cortico-striées*. Alors que le noyau caudé et le putamen paraissent sans relation avec la corticalité, le globus pallidus affecte des connexions avec la corticalité.

Toutes ces constatations ont été faites soit dans des cas de vastes lésions corticales de l'adulte où tout le système des fibres de projection corticale avec tout le pied du pédoncule dégénéraient en masse laissant ainsi intact et isolé le système des fibres striées, soit dans des cas d'agénésies corticales de l'enfance, soit encore dans des cas de lésions isolées des ganglions centraux (corps strié ou thalamus) soit dans des cas où des lésions centrales intéressaient à la fois la capsule interne ou le noyau lenticulaire ou la couche optique.

Dejerine fit ainsi remarquer l'aspect tout différent observé dans les lésions relativement récentes et dans celles remontant à la première enfance.

Alors que dans le premier cas il est facile de déceler dans la capsule interne l'emplacement du système cortical à trajet descendant croisant les systèmes striés à trajet horizontal, dans les lésions de l'enfance observées après que pendant de nombreuses années les lésions ont pu évoluer, les fibres striées réunies en faisceaux compacts forment dans la région thalamique inférieure et dans la région sous-thalamique de la capsule interne une couche continue de fibres au sein desquelles les fibres de projection corticale complètement dégénérées et agénésiées n'apparaissent plus.

Dejerine a aussi insisté sur l'aspect différent des corps striés et du thalamus dans les vastes lésions corticales. Alors que le thalamus

est toujours, dans ces conditions, très diminué de volume le corps strié reste d'un développement à peu près normal.

Tous ces travaux de Dejerine sur le système strié et à l'aide de la *méthode de Marchi* ont été développés dix ans avant que par les publications d'Oppenheim et Vogt, de Wilson, un syndrome clinique du corps strié ne commençât à prendre une certaine autonomie. Depuis, beaucoup de progrès ont été réalisés, mais les travaux de Dejerine restent la base anatomique sur laquelle l'édifice s'est fondé. On l'oublie trop souvent et trop volontiers.

III. — *Dégénérescences consécutives aux lésions corticales.*

Pour bien comprendre les dégénérescences consécutives aux lésions corticales, la méthode des coupes sériées est strictement indispensable. Dejerine a montré que souvent une lésion de la corticalité minime en apparence s'étalait en profondeur, sectionnant ainsi des fibres qu'à l'examen de la corticalité on aurait cru devoir être respectées. L'interprétation des dégénérescences se complique en ce qui concerne le secteur moyen de l'hémisphère cérébral générateur de toute la voie pédonculaire de ce que les fibres à destinée pédonculaire ne se groupent pas en faisceaux, mais au contraire s'intriquent avec les fibres d'association et commissurales dans le centre ovale, avec les fibres thalamo-corticales et cortico-thalamiques dans la capsule interne.

Toute lésion du secteur moyen de la corticalité retentira sur la couche optique, en particulier sur le système des fibres radiées de son noyau externe et la dégénérescence thalamique sera d'autant plus antérieure que la lésion corticale est plus antérieure, inférieure et voisine de l'opercule rolandique. Les lésions du lobule paracentral retentissent sur la partie postérieure du noyau externe adjacente à la zone de Wernicke et au pulvinar. Les dégénérescences partielles du thalamus se superposent ainsi, dans les lésions limitées de la corticalité rolandique, aux dégénérescences partielles du segment postérieur de la capsule interne.

Si le secteur moyen de l'hémisphère cérébral envoie seul, comme l'a montré Dejerine, des fibres dans le pied du pédoncule cérébral et de là dans la pyramide antérieure du bulbe, de tout le reste de la corticalité cérébrale naissent néanmoins des fibres de projection corticale destinées à la couche optique et à la région sous-thalamique,

fibres qui passent par des segments déterminés de la capsule interne et aboutissent à des secteurs déterminés de la couche optique.

Le *lobe frontal* envoie ses fibres de projection corticale dans le *segment antérieur* de la capsule interne et de là dans la partie antérieure du thalamus.

Le *lobe occipital* envoie les siennes dans les *segments rétro-lenticulaire* et *sous-lenticulaire* de la capsule interne et de là dans le pulvinar, le corps genouillé externe, le tubercule quadrijumeau antérieur ; aucune fibre ne descend dans le pied du pédoncule cérébral.

La *première circonvolution temporale* envoie ses fibres (comme les 2^e et 3^e temporales) dans le segment sous-lenticulaire de la capsule interne, et de là dans le corps genouillé interne.

Le *lobe pariétal* envoie les siennes dans le *segment rétro-lenticulaire* et dans la partie adjacente du *segment postérieur* de la capsule interne et de là dans le pulvinar et la partie adjacente du noyau externe du thalamus. Les dégénérescences de ce lobe empiètent sur le segment postérieur de la capsule interne au prorata de l'extension de la lésion corticale sur le secteur moyen de l'hémisphère ; elles empiètent sur le système du lobe occipital au prorata de l'extension en profondeur de la lésion corticale et de l'atteinte concomitante des couches sagittales sous-jacentes.

Le *rhinencéphale* envoie ses fibres dans le système du trigone cérébral ; la région de la circonvolution du crochet envoie les siennes dans le pédoncule inféro-interne du thalamus.

IV. — Voie pyramidale et fibres aberrantes de la voie pédonculaire.

La voie pédonculaire descend dans l'étage antérieur de la protubérance et s'épuise, pour une partie, autour des cellules des noyaux pontiques (fibres cortico-protubérantielles). Une autre partie (fibres cortico-médullaires ou cortico-bulbaires) gagne la pyramide antérieure du bulbe. C'est la *voie pyramidale* d'origine exclusivement corticale.

Elle fournit (Dejerine) :

a) *Un faisceau pyramidal direct* sujet à variations individuelles et dont le volume est d'autant plus grand que la décussation est moins complète — petit il peut s'épuiser dans les premiers segments médullaires, plus important il peut être suivi au Marchi jusqu'aux segments sacrés (S³, S⁴, M. et M^{me} Dejerine).

b) *Un faisceau pyramidal croisé* qui décapite la corne antérieure du côté opposé et descend dans le cordon latéral croisé de la moelle. Il peut être suivi (Dejerine et André-Thomas) par la méthode de Marchi jusqu'à la partie supérieure du filum terminale.

c) *Un système de fibres plus clairsemées* qui après avoir décapité la corne antérieure homolatérale descend dans le cordon latéral homolatéral. Il a pu être suivi au Marchi jusqu'à la hauteur de la 4^e racine sacrée (Dejerine et André Thomas, M. et M^{me} Dejerine).

Dans les grosses lésions remontant à la première enfance avec dégénérescence totale du pied du pédoncule, ce système de fibres homolatérales peut, du côté sain, prendre un développement inaccoutumé et se constituer en un véritable faisceau que l'on voit décapiter la corne antérieure homolatérale et que l'on peut suivre plus ou moins loin dans le cordon latéral homolatéral (Dejerine).

Il s'agit là d'une hypertrophie compensatrice de la voie pédonculaire du côté sain, d'une véritable suppléance par laquelle une seule corticalité hémisphérique fournit aux deux cordons latéraux deux faisceaux pyramidaux, l'un homolatéral, l'autre croisé. Dejerine en a rapporté le premier exemple chez l'homme.

Fibres aberrantes de la voie pédonculaire. — Dejerine a désigné sous ce nom les fibres dispersées dans la calotte par la voie pédonculaire. Très variables dans leur nombre et leur trajet suivant les cas particuliers, elles s'accroissent au ruban de Reil dans une partie de son trajet et représentent pour la plupart des fibres d'origine corticale destinées aux noyaux moteurs des nerfs crâniens et médullaires. Telles sont le pes lemniscus profond, le pes lemniscus superficiel, les fibres aberrantes protubérantielles, les latéropontiques, les aberrantes bulbaires, les fibres postéro-externes décrites par Dejerine et Long. Telles sont encore les fibres aberrantes bulbo-protubérantielles, médio-pontines, le pes lemniscus profond interne, décrites par M^{me} Dejerine et Jumentié; telles encore les fibres pyramidales homolatérales superficielles qui, passant au-devant de l'olive bulbaire, descendent dans le cordon latéral homolatéral.

Tous ces systèmes de fibres infiniment variables peuvent donner naissance à des aspects inattendus dans les dégénérescences consécutives à des lésions de la voie pédonculaire, dégénérescences dont seule la méthode des coupes striées permet dès lors l'interprétation. Les variétés individuelles de décussation et de répartition de la voie pyramidale ne peuvent elles aussi être étudiées et comprises que par

cette même méthode, par laquelle tous les travaux de Dejerine constituent une explication lucide et définitive de bien des faits anatomiques controversés.

B. — MOELLE ÉPINIÈRE ET RACINES RACHIDIENNES

Tabes.

1. Sur l'existence d'altérations bulbaires chez les ataxiques à crises laryngées (en collaboration avec LANDOUZY). *Société de biologie*, 1882, p. .
- 2, 3 et 4. Sur l'existence d'altérations des nerfs cutanés chez les ataxiques et sur le rôle que jouent ces altérations dans la production des troubles de la sensibilité que l'on observe chez ces malades. *Société de biologie*, 1882, p. 114, p. 215 et *Archives de Physiologie normale et pathologique*, 1883, p. 72, t. XII.
5. De la variabilité des névrites cutanées des tabétiques. *Société de biologie*, 1883, p. 405.
6. Sur l'existence d'altérations périphériques des nerfs moteurs dans les paralysies oculaires des tabétiques. *Comptes rendus de la Société de biologie*, 1884, p. 570.
7. Sur l'existence d'altérations nucléaires dans certaines paralysies des muscles de l'œil chez les tabétiques (en collaboration avec DARK-SHEWITCH). *Comptes rendus de la Société de biologie*, 1887, p. 70.
8. Contribution à l'étude de l'ataxie locomotrice des membres supérieurs (Tabes cervical). *Archives de Physiologie normale et pathologique*, 1888, p. 331.
- 9-10. De l'atrophie musculaire des tabétiques et de sa nature périphérique. *Société de biologie*, 1888, p. 194 et p. 251.
11. Étude clinique et anatomo-pathologique sur l'atrophie musculaire des ataxiques. *Revue de médecine*, 1889, p. 81, 201 et 294.
12. De l'atrophie des nerfs optiques dans le pronostic de la sclérose des cordons postérieurs (en collaboration avec JOANNÈS MARTIN). *Société de biologie*, 1889, p. 531.

13. Contribution à l'étude de la paralysie radiale chez les tabétiques. *Société de biologie*, 1889, p. 15.

14. Sur un cas d'ophtalmoplégie extrême totale et de paralysie laryngée relevant d'une névrite périphérique à marche rapide chez un malade atteint de tabes au début (en collaboration avec M. PETREN). *Société de biologie*, 1896, p. 822.

15. Atrophie et paralysie unilatérale des muscles du dos et de l'abdomen au cours du tabes. *Revue neurologique*, 1905, p. 1218.

Maladie de Friedreich.

16. Étude sur la maladie de Friedreich [Sclérose névroglique pure des cordons postérieurs] (en collaboration avec LETULLE). *Comptes rendus de la Société de biologie*, 1890, p. 127.

Important travail d'anatomie pathologique où apparaît la dissociation entre les scléroses névrogliques pures et les scléroses avec ou par altérations vasculaires.

17. Sur les causes probables de l'intégrité de la sensibilité dans la maladie de Friedreich. *Société de biologie*, 1890, p. 105.

18. Les lésions des racines des ganglions et des nerfs dans un cas de maladie de Friedreich (en collaboration avec ANDRÉ-THOMAS). *Revue neurologique*, 1907, p. 41.

Scléroses combinées. — Sclérose en plaque. — Sclérose primitive.

19. Du rôle joué par la méningite cérébro-spinale postérieure des tabétiques dans la pathogénie des scléroses combinées. *Archives de Physiologie*, 1884, p. 454.

Forme particulière de sclérose combinée par méningomyélite corticale décrite pour la première fois par Dejerine qui propose pour elle le nom de *tabes ataxo-paraplégique*.

20. Étude sur la sclérose en plaque à forme de sclérose latérale amyotrophique. *Revue de médecine*, 1884, p. 193.

21. Sur un cas de sclérose combinée suivie d'autopsie (en collaboration avec AUSCHER). *Société de biologie*, 1894, p. 553.

22. Sur un cas de paraplégie spasmodique acquise par sclérose primitive des cordons latéraux (en collaboration avec SOTTAS). *Archives de Physiologie*, 1896, p. 630.

Myélites-Poliomyélites.

23. De la myélite aiguë centrale survenant chez les syphilitiques à une période rapprochée du début de l'infection. *Revue de médecine*, 1884, p. 60.

24. Sur les lésions de la moelle épinière dans la paralysie syphilitique. *Société de biologie*, avril 1893, p. 432.

La paraplégie syphilitique est due à l'endartérite.

25. Sur une forme particulière et curable de myélite centrale diffuse chronique (myélopathie ayant des symptômes analogues à ceux de la myélite centrale diffuse chronique, et se terminant par la guérison). *Revue de médecine*, 1882, p. 193 et 313.

26. Des paralysies générales spinales à marche rapide et curable (en collaboration avec LANDOUZY). *Revue de médecine*, 1882, p. 645 et 1034.

27. Note sur l'état de la moelle épinière dans un cas de pied bot équien. *Archives de Physiologie normale et pathologique*, 1875, p. 253.

28. Note sur l'état de la moelle épinière dans deux cas de paralysie infantile. *Société anatomique*, 1878, p. 130.

29. Contribution à l'étude de la paralysie atrophique de l'enfance à forme hémiplegique (en collaboration avec HUET). *Archives de Physiologie*, 1888, p. 375.

Premier cas publié du type hémiplegique de la paralysie infantile.

30. Sur un cas d'atrophie musculaire progressive par poliomyélite chronique. In *Thèse* de Reverchon, Paris, 1884.

31. Atrophie musculaire dans un cas de syphilis maligne précoce. *Archives de Physiologie*, 1876, p. 430.

32. Deux cas d'atrophie musculaire type Aran-Duchenne par poliomyélite chronique. *Société de biologie*, 1895, p. 188.

33. Sur l'existence de la main succulente dans la poliomyélite chronique. *Société de biologie*, 1897, p. 564.

34. Un cas de paraplégie flasque d'origine syphilitique avec abolition des réflexes tendineux, exagération du réflexe cutané plantaire, signe de Babinski et intégrité de la sensibilité. *Revue de neurologie*, 1903, p. 323.

35. Sur la rigidité spasmodique congénitale d'origine héréditaire. Syndrome de Little par lésions médullaires en foyer développées pendant la vie intra-utérine. *Revue neurologique*, 1903, p. 601.

36. Paraplégie spasmodique de l'enfance avec paralysie unilatérale de l'iris dues probablement à l'hérédosyphilis (en collaboration avec CHIRAY). *Revue neurologique*, 1904, p. 96.

Syringomyélie.

37. Sur un cas de syringomyélie suivi d'autopsie. *Mémoires de la Société de biologie*, 1889, p. 1.

38. Syringomyélie et maladie de Morvan. *Société de biologie*, 1890, p. 419.

39. Sur l'existence d'un rétrécissement du champ visuel dans la syringomyélie (en collaboration avec TUILANT). *Comptes rendus de la Société de biologie*, 1890, p. 441.

40. Sur l'existence d'une dissociation de la sensibilité thermique dans la syringomyélie (en collaboration avec TUILANT). *Comptes rendus de la Société de biologie*, 1891, p. 60.

41. Sur un cas de syringomyélie unilatérale à début tardif suivi d'autopsie (en collaboration avec M. SORTAS). *Société de biologie*, 23 juillet 1892, p. 716.

42. Un cas de syringomyélie type scapulo-huméral avec intégrité de la sensibilité suivi d'autopsie (en collaboration avec THOMAS). *Comptes rendus de la Société de biologie*, 1897, p. 701.

Dicérs.

44. Sur l'absence d'altérations des cellules de la moelle épinière dans un cas de paralysie alcoolique en voie d'amélioration (en collaboration avec ANDRÉ-THOMAS). *Société de biologie*, 1897, p. 399.

45. Sur la chromatolyse de la cellule nerveuse au cours des infections avec hyperthermie. *Société de biologie*, 1897, p. 728.

46. Recherches sur l'état de la moelle épinière et des nerfs du moignon chez les amputés d'ancienne date (en collaboration avec MAYOR). *Comptes rendus de la Société de biologie*, 1878, p. 237.

47. Sur un cas d'abolition du réflexe patellaire avec intégrité de la moelle épinière et des racines postérieures. *Société de biologie*, 1886, p. 181.

48. Sur la claudication intermittente de la moelle épinière. *Revue neurologique*, 1906, p. 34.

49. Sur l'état des réflexes dans les sections complètes de la moelle épinière (en collaboration avec M^{me} DEJERINE et J. MOUZON). *Revue neurologique*, 1914-15, p. 155.

50. Sur l'état des réflexes dans un cas de section totale de la moelle épinière (en collaboration avec J. MOUZON). *Revue neurologique*, 1914-15, p. 201.

Anatomie.

51. Sur la distribution des fibres endogènes dans le cordon postérieur de la moelle et la constitution du cordon de Goll (en collaboration avec SORTAS). *Société de biologie*, 1895, p. 465.

52. Contribution à l'étude de la texture des cordons postérieurs de la moelle épinière (en collaboration avec SPILLER). *Société de biologie*, 1895, p. 622.

Étude anatomique d'un cas montrant l'abondance des fibres d'origine radiculaire dans la zone cornu-commissurale de la région dorsale et dans le triangle médian de Gombault et Philippe.

53. Contribution à l'étude du trajet intramédullaire des racines postérieures dans la région cervicale et dorsale supérieure de la moelle épinière dans un cas de paralysie radiculaire inférieure du plexus brachial (en collaboration avec A. THOMAS). *Société de biologie*, 1896, p. 675.

54. Contribution à l'étude des fibres à trajet descendant dans les cordons postérieurs de la moelle épinière (en collaboration avec THEO-HARI). *Archives de Physiologie et de Pathologie générale*, 1899, p. 297.

55. Sur les fibres pyramidales homolatérales et sur la terminaison inférieure du faisceau pyramidal (en collaboration avec ANDRÉ THOMAS). *Archives de Physiologie normale et pathologique*, 1896, p. 277.

56. Sur un cas de dégénérescence rétrograde des fibres pyramidales de la moelle dans les cordons antérieurs et latéraux (en collaboration avec SOTTAS). *Archives de Physiologie*, 1895, p. 128.

57. Réflexions à propos des localisations motrices spinales. *Journal de Neurologie*, n° 7, 1902.

58. Contribution à l'étude des localisations sensitives spinales. *Journal de Physiologie et de Pathologie générales*, 1903, p. 657.

59. Dégénération secondaires du cordon antérieur de la moelle [le faisceau pyramidal direct et le faisceau en croissant] (en collaboration avec M^{me} DEJERINE). *Revue neurologique*, 1904, p. 777.

60. Contribution à l'étude des localisations motrices dans la moelle épinière (en collaboration avec GAUCKLER). *Revue neurologique*, 1905, p. 313.

61. Les colonnes cellulaires des cornes antérieures de la moelle épinière de l'homme (en collaboration avec M^{me} DEJERINE). *Revue neurologique*, 1906, p. 689.

Anémie pernicieuse et syndrome des fibres radiculaires longues.

62. Étude clinique et anatomique des accidents nerveux développés au cours de l'anémie pernicieuse (en collaboration avec THOMAS). *Cinquantième de la Société de biologie*, 1898.

63. Le syndrome des fibres radiculaires longues des cordons postérieurs. *Comptes rendus de la Société de biologie*, 1913, t. 75, n° 36, p. 554.

64. Sur l'état de la moelle épinière dans les cas de paraplégie avec troubles dissociés. — Contribution à l'étude du trajet de certains faisceaux médullaires et du syndrome des fibres radiculaires longues des cornes postérieures (en collaboration avec M^{me} DEJERINE et JUMENTIÉ). *Revue neurologique*, 1914-15, p. 54.

65. Contribution à l'étude du syndrome des fibres radiculaires longues des cordons postérieurs dans l'anémie pernicieuse (en collaboration avec J. Mouzon). *Revue neurologique*, 1914-15, p. 206, p. 302, p. 384.

Notions médico-chirurgicales.

66. Les indications opératoires dans les lésions intrarachidiennes par traumatismes de guerre (en collaboration avec M^{me} DEJERINE et J. MOUZON). *Revue neurologique*, 1914-15, p. 742.

Dans tout l'important domaine de l'anatomie pathologique et de la pathologie de la moelle épinière l'œuvre de Dejerine est considérable.

Sans parler du véritable monument que constitue le *Traité des maladies de la moelle épinière*¹, écrit en collaboration avec André-Thomas, il convient de noter que c'est à Dejerine que l'on doit au point de vue clinique la compréhension de la claudication intermittente de la moelle épinière. Cette notion est de toute importance pratique, car bien connue elle permet d'introduire une thérapeutique appropriée dans le décours des paraplégies syphilitiques bien avant qu'une lésion constituée et indélébile, rendant désormais toute thérapeutique illusoire, ne se soit constituée.

Des observations probantes lui ont permis de confirmer la distribution radiculaire des anesthésies d'origine spinale (topographie radiculaire des troubles de la sensibilité sous forme de bandes transversales au niveau du tronc, sous forme de bandes longitudinales au niveau des membres) : à chaque étage médullaire correspond une représentation de la sensibilité équivalente à celle de la racine postérieure qui y pénètre.

Il a démontré que les atrophies musculaires myélopa-

1. Traduit en italien par Mattiolo. Turin, 1910.

thiques ont la même répartition que les atrophies musculaires rhizopathiques ou par lésion des racines : chaque racine antérieure prend ses origines réelles dans le segment correspondant à son origine apparente.

Il a montré que les fibres destinés à un muscle forment un fascicule distinct qui poursuit dans la racine, dans le plexus, dans le nerf un trajet distinct, sans jamais être soumis à un enchevêtrement quelconque.

Il a étudié la distribution médullaire des fibres du faisceau pyramidal. Il a vu que les fibres motrices s'en détachaient à la hauteur même des cellules des cornes antérieures auxquelles elles se rendent. Il en résulte une véritable distribution radiculaire du faisceau pyramidal et que toute lésion de la moelle interrompant le faisceau pyramidal donne lieu à une hémiplegie spinale dont la limite supérieure est toujours à type radiculaire.

Par ailleurs, l'étude des distributions cellulaires dans les cornes antérieures (en collaboration avec M^{me} Dejerine), les études sur la répartition des fibres endogènes et des fibres radiculaires dans le cordon postérieur (en collaboration avec Sottas, Spiller, André-Thomas, Theohari) constituent encore des pages fondamentales de l'œuvre de Dejerine.

Enfin la conception du syndrome des fibres radiculaires longues est venue mettre de la lumière dans cette question si longtemps obscure des altérations des cordons postérieurs dans diverses affections cachectisantes et en particulier dans l'anémie pernicieuse.

Tout cela est entièrement original comme est originale aussi l'étude des altérations des nerfs périphériques au cours du tabes, comme est originale la dissociation faite à propos de la maladie de Friedreich entre les scléroses médullaires névrogliques et les scléroses par altérations vasculaires.

G. — RACINES RACHIDIENNES

La conception d'une pathologie radiculaire comportant une séméiologie spéciale constitue une des parties les plus neuves et les plus importantes de l'œuvre de Dejerine. Dans ce domaine il a surtout fait école et si ses publications personnelles sont, à cet égard, relativement peu nombreuses il convient d'ajouter que les travaux qu'il a inspirés et dirigés sont innombrables. C'est tout un chapitre nouveau dont l'étude a été complètement poussée au point de vue anatomique comme au point de vue clinique qui lui est dû. C'est à lui qu'on doit la conception d'une topographie radiculaire s'étendant depuis la corticalité cérébrale jusqu'aux territoires périphériques de la motilité et de la sensibilité. La notion de la sciatique radiculaire d'un intérêt clinique capital, le signe de la toux et de l'éternuement qui permet souvent le diagnostic dans des cas délicats sont l'œuvre de Dejerine et de son école. Il a ouvert une voie nouvelle à la neurologie riche en trouvailles anatomiques et cliniques de tous ordres.

Nous citerons parmi les travaux personnels de Dejerine qui, encore une fois, ne représentent qu'une infinitésimale partie du travail sur ce point accompli :

67. Note sur l'existence de lésions des racines antérieures dans la paralysie diphtérique. *Comptes rendus de la Société de biologie*, 1877, p. 312.

68. Recherches sur les lésions du système nerveux dans la paralysie diphtérique. *Archives de Physiologie normale et pathologique*, 1878.

69. Deux cas de paralysies radiculaires du plexus brachial compliqués d'hématomyélie (en collaboration avec EGGER). *Revue neurologique*, 1902, p. 537.

70. Un cas de paralysie radulaire supérieure bilatérale du plexus brachial (en collaboration avec A. DELILLE). *Revue neurologique*, 1902, p. 1060.

71. Les troubles objectifs de la sensibilité dans l'acroparesthésie et leur topographie radulaire (en collaboration avec EGGER). *Revue neurologique*, 1904, p. 54.

72. Sur un cas de perte du sens stéréognostique à topographie radulaire (en collaboration avec CHIRAY). *Revue neurologique*, 1904, p. 502.

73. Un cas de névrite radulaire cervico-dorsale ayant présenté comme symptômes prémonitoires des douleurs très vives pendant l'éternuement. Valeur séméiologique de ce symptôme (en collaboration avec LEENHARDT et NORERO). *Revue neurologique*, 1905, p. 640.

74. Les lésions radiculo-ganglionnaires du zona (en collaboration avec ANDRÉ-THOMAS). *Revue neurologique*, 1907, p. 469.

TRAVAUX PUBLIÉS PAR LES ÉLÈVES DE DEJERINE SOUS SA DIRECTION CONCERNANT LA MOELLE ÉPINIÈRE ET LES RACINES RACHIDIENNES.

Ces travaux étant légion nous ne citerons que les plus importants.

75. Étude sur une forme spéciale de tabes amyotrophique (ANDRÉ THOMAS et CHRÉTIEN). *Revue de médecine*, 10 novembre 1898.

76. Les lésions du grand sympathique dans le tabes et leur rapport avec les troubles de la sensibilité viscérale (J.-CH. ROUX). *Thèse*, Paris, 1900.

77. Tabes à la période préataxique (INGELRANS). *Thèse*, 1897.

78-79. Note sur les lésions radiculaires et ganglionnaires du tabes (THOMAS et HAUSER). *Société de biologie*, 1902, p. 979 et *Nouvelle Iconographie de la Salpêtrière*, 1902.

80. Examen du liquide céphalo-rachidien dans le tabes (ARMAND DELILLE et CAMUS). *Revue neurologique*, 1903, p. 240.

81, 82, 83. Altérations des ganglions rachidiens dans le tabes (ANDRÉ-THOMAS et HAUSER). *Revue neurologique*, 1904, p. 326 et 1120. *Nouvelle Iconographie*, 1904, p. 207.

84. Examen anatomique d'un tabes à début sphinctérien (ANDRÉ-THOMAS et R. BODRY). *Revue neurologique*, 1905, p. 140.

85. Sur l'état des réflexes douloureux dans un cas d'hémiplégie compliquée de tabes (LEENHARDT et NORERO). *Revue neurologique*, 1906, p. 377.

86. Tabes cervical avec ataxie unilatérale (PAUL CAMUS et SESARY). *Revue neurologique*, 1906, p. 1174.

87. Les lésions radiculaires du tabes (TINEL). *Thèse*, Paris, 1911.

88. Contribution à l'étude de l'anatomie pathologique de la sclérose en plaques (ANDRÉ-THOMAS). *Société de neurologie*, 7 juin 1909.

89. Contribution à l'étude des scléroses de la moelle épinière (ANDRÉ-THOMAS et LONG). *Société de biologie*, 7 octobre 1899.

90. Étude sur l'évolution pathologique de la névrogie à propos d'un cas de sclérose en plaques (ANDRÉ-THOMAS). *Comptes rendus de la Société de biologie*, 1901, p. 357.

91. Un cas de paraplégie spasmodique avec lésions médullaires en foyer sans dégénérescences médullaires (GAUCKLER et ROUSSY). *Revue neurologique*, 1905, p. 409.

92. Paralyse avec contracture des quatre membres. Sclérose en plaques vérifiée à l'autopsie (ANDRÉ-THOMAS et COMTE). *Revue neurologique*, 1906, p. 86.

93. Troubles de la sensibilité objective dans les cas de sclérose en plaques (NOÏCA). *Revue neurologique*, 1908, p. 2.

94. Sur la nature des lésions médullaires dans la paraplégie syphilitique (SOTTAS). *Comptes rendus de la Société de biologie*, 1893, p. 359.

95. Contribution à l'étude des paralysies spinales syphilitiques (SOTTAS). *Thèse inaugurale*, Paris, 1897.

96. Contribution à l'étude anatomo-pathologique de la myélite syphilitique (ANDRÉ-THOMAS et HAUSER). *Revue neurologique*, 1901, p. 619.

97. Poliomyélite antérieure aiguë de l'adolescence à topographie radiculaire (PAUL CAMUS et SEZARY). *Revue neurologique*, 1907, p. 392.
98. Études sur la syringomyélie (HAUSER). *Thèse*, Paris, 1901.
99. Sur la topographie des troubles de la sensibilité cutanée dans la syringomyélie (HAUSER et LORTAT-JACOB). *Revue neurologique*, 1901 p. 703.
100. Les névromes médullaires dans la syringomyélie (HAUSER). *Revue neurologique*, 1901, p. 704 et 1098.
101. Cavités médullaires et mal de Pott (ANDRÉ-THOMAS et HAUSER). *Revue neurologique*, 1901, p. 117.
102. Pathogénie de certaines cavités médullaires (ANDRÉ-THOMAS et HAUSER). *Revue neurologique*, 1902, p. 957.
103. Sur la dégénérescence rétrograde du faisceau pyramidal (SOTTAS). *Comptes rendus de la Société de biologie*, 1893, p. 925.
104. Étude sur quelques faisceaux descendants de la moelle (ANDRÉ-THOMAS). *Journal de Physiologie et de pathologie générale*, 1899, n° 1.
105. Contribution à l'étude des fibres endogènes de la moelle (LONG). *Société de biologie*, 1898, p. 862.
106. Contribution à l'étude des fibres centrifuges des racines postérieures médullaires (J.-CH ROUX et HEITZ). *Revue neurologique*, 1907, p. 209.
107. Sections expérimentales de la moelle dorsale chez le singe. Étude des réflexes (ANDRÉ-THOMAS et JUMENTIÉ). *Revue neurologique* 1914-15, p. 783.
108. Lipoma of the filum terminale (SPILLER). *Pathological Society of Philadelphia*, 1899.
109. Contribution à l'étude des paralysies radiculaires du plexus brachial (SECRETAN). *Thèse*, Paris, 1885.
110. Contribution à l'étude des paralysies radiculaires du plexus brachial. Paralysies radiculaires totales. Paralysies radiculaires inférieures. De la participation des filets sympathiques oculo-pupillaires dans ces paralysies (M^{lle} KLUMPKE). *Revue médicale*, 1885, p. 591 et 739.

111. Un cas de sciatique avec troubles de la sensibilité à topographie radiculaire (GAUCKLER et ROUSSY). *Revue neurologique*, 1904, p. 617.

112. Des troubles radiculaires des sensibilités superficielles et profondes dans un cas de paralysie radiculaire du plexus brachial (ANDRÉ-THOMAS). *Revue neurologique*, 1903, p. 623.

113. Un cas de radiculite sensitivo-motrice (CAMUS et SESARY). *Revue neurologique*, 1906, p. 1172.

114. Paralysie radiculaire totale du plexus brachial avec phénomènes oculo-pupillaires. Autopsie 36 heures après l'accident (M^{me} DEJERINE-KLUMPKÉ). *Revue neurologique*, 1908, p. 571.

115. Les lésions médullaires du zona (ANDRÉ-THOMAS et LAMIRIEU). *Revue neurologique*, 1907, p. 693.

116. Les lésions radiculo-ganglionnaires du zona (ANDRÉ-THOMAS). *Revue neurologique*, 1907, p. 630.

117-118. Zonas à topographie radiculaire..... (ARMAND DELILLE et CAMUS). *Revue neurologique*, 1902, p. 1072 ; 1903, p. 244.

D. — NERFS

1. Sur le nervo-tabes périphérique. Ataxie locomotrice par névrites périphériques avec intégrité absolue des racines postérieures des ganglions spinaux et de la moelle épinière. *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, 1883, p. 231.

2, 3, 4. Nouvelles recherches sur le nervo-tabes périphérique. *Archives de Physiologie normale et pathologique*, 1884 ; *Archives de médecine expérimentale*, 1889, p. 251 (en collaboration avec SOLLIER) ; *Semaine médicale*, 1893, p. 201.

5. Sur la névrite interstitielle hypertrophique et progressive de l'enfance (en collaboration avec SOTTAS). *Comptes rendus de la Société de biologie*, 1893, p. 63.

6. Sur un cas de névrite apoplectiforme du plexus brachial. *Mémoires de la Société de biologie*, 1889, p. 59.

7. Recherches cliniques et expérimentales sur la paralysie radiale (en collaboration avec le P^r VULPIAN). *Société de biologie*, 1886, p. 187.

8. Sur un cas de paralysie faciale périphérique avec altération de la corde du tympan sans modification du goût et sans réaction de dégénérescence. *Société de biologie*, 1884, p. 535.

9. Recherches sur les lésions du système nerveux dans la paralysie saturnine. *Mémoires de la Société de biologie*, 1879, p. 11.

10. Sur l'existence d'une névrite du pneumogastrique au cours de la paralysie alcoolique. *Comptes rendus de la Société de biologie*, 1887, p. 70.

11. Contribution à l'étude de la névrite alcoolique, forme paralytique, forme ataxique, tachycardie par névrite du pneumo-gastrique. *Archives de Physiologie normale et pathologique*, 1887, p. 248.

12. Des paralysies alcooliques. *Gazette des Hôpitaux*, 25 octobre 1884.

13. Note sur l'existence de lésions des racines antérieures dans la paralysie diphtérique. *Comptes rendus de la Société de biologie*, 1877, p. 312.

14. Recherches sur les lésions du système nerveux dans la paralysie diphtérique. *Archives de Physiologie normale et pathologique*, 1878.

15. Sur un cas de méningite bulbaire survenue chez un individu atteint de paralysie diphtérique du voile du palais. *Archives de Physiologie normale et pathologique*, 1880.

16. Sur un cas de paralysie ascendante aiguë (en collaboration avec GÖRTZ). *Archives de Physiologie normale et pathologique*, 1876.

17. Recherches sur les lésions du système nerveux dans la paralysie ascendante aiguë. *Thèse inaugurale*, Paris, 1879.

18. De la nature périphérique de certaines paralysies dites spinales aiguës de l'adulte. *Archives de physiologie normale et pathologique*, 1890, p. 248.

19. Sur l'existence d'altérations des nerfs cutanés dans un cas de pemphigus. *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, 1876 ; *Archives de physiologie normale et pathologique*, 1876 ; *Comptes rendus de la Société de biologie*, 1876, p. 47,

20. Sur l'existence d'altérations des nerfs cutanés dans l'exanthème pellagreux. *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, 1881.

21. Note sur les altérations de la peau dans un cas de vitiligo. *Société anatomique*, 1881, p. 78.

22, 23, 24. Note sur les altérations des nerfs cutanés dans un cas de décubitus aigu (en collaboration avec LÉLOIR et seul). *Société de biologie*, 1881, p. 144, et 1882, p. 77 ; *Archives de physiologie normale et pathologique*, 1882.

25. Recherches anatomiques et cliniques sur les altérations nerveuses : 1° Dans certaines gangrènes ; 2° Dans la lèpre (en collaboration avec LÉLOIR). *Archives de physiologie normale et pathologique*, 1881.

26. Sur un cas de paraplégie par névrites périphériques chez un ataxique morphinomane. *Comptes rendus de la Société de biologie*, 1887, p. 137.

27. De la névrite périphérique dans l'atrophie musculaire des hémiplegiques. *Société de biologie*, 1889, p. 523.

28. A propos du mémoire de M. Brissaud : « Sur la prétendue dégénération nerveuse dans certaines névrites périphériques ». *Comptes rendus de la Société de biologie*, 1890, p. 508.

29. Sur un cas de polynévrite motrice à marche lente, paralysie spinale antérieure subaiguë avec lésions médullaires consécutives (en collaboration avec SOTTAS). *Société de biologie*, 1896, p. 193.

30. Contribution à l'étude de la névrite interstitielle hypertrophique progressive de l'enfance. *Revue de médecine*, 1897, p. 881.

31. Sur un cas de paralysie faciale périphérique dite rhumatismale suivi d'autopsie (en collaboration avec THÉOHARI). *Société de biologie*, 1897, p. 1033.

32. Sur un cas de paralysie radiale par compression suivi d'autopsie (en collaboration avec BERNHEIM). *Revue neurologique*, 1899, p. 29.

33, 34. Un cas de névrite interstitielle hypertrophique et progressive de l'enfance suivi d'autopsie (en collaboration avec ANDRÉ-THOMAS). *Revue neurologique*, 1901, p. 557 et 1902, p. 534 ; voir sur le même sujet discussion avec PIERRE MARIE, *Revue neurologique*, 1906, p. 557

35. Traitement de la sciatique par les injections de sérum artificiel. *Journal de médecine interne*, 1902, p. 189.

36. Un cas de névrite périphérique avec topographie spéciale des troubles moteurs et sensitifs (en collaboration avec Roussy). *Revue neurologique*, 1904, p. 619.

37. Les syndromes cliniques des lésions des gros troncs nerveux des membres par projectile de guerre. Syndrome d'interruption complète. Syndrome de restauration. Indications opératoires (en collaboration avec M^{me} DEJERINE et MOUZON). *Revue neurologique*, 1914-15, p. 457.

38. Résultats de la suture nerveuse dans deux cas de paralysie du nerf sciatique poplité externe avec syndrome d'interruption complète (en collaboration avec M^{me} DEJERINE et MOUZON). *Revue neurologique*, 1914-15, p. 465.

39. Appareil destiné à remédier à la paralysie des muscles extenseurs des doigts consécutive à la blessure du radial par projectile de guerre (en collaboration avec M^{me} DEJERINE). *Revue neurologique*, 1914-15, p. 174.

40. Contribution à l'étude des localisations intratronculaires des nerfs des membres. Syndromes de dissociation fasciculaire (en collaboration avec M^{me} DEJERINE et MOUZON). *Revue neurologique*, 1914-15, p. 592.

41. Évolution comparée des symptômes dans trois cas de lésions du grand nerf sciatique par projectile de guerre (syndrome d'interruption et syndrome de compression) (en collaboration avec M^{me} DEJERINE et MOUZON). *Revue neurologique*, 1914-15, p. 604.

42. Contribution à l'étude des localisations intratronculaires des nerfs des membres. Deux cas de lésions partielles du nerf sciatique poplité interne siégeant au-dessus de l'origine du nerf saphène externe et des nerfs des jumeaux avec syndrome d'intrication fasciculaire (en collaboration avec M^{me} DEJERINE et MOUZON). *Revue neurologique*, 1914-15, p. 618.

43. Retour de la motilité dans un cas de section du nerf radial par projectile de guerre traité par la suture (en collaboration avec M^{me} DEJERINE et MOUZON). *Revue neurologique*, 1914-1915, p. 770.

44. Les lésions des gros troncs nerveux des membres par projectiles de guerre. Les différents syndromes cliniques. Les indications opératoires (en collaboration avec M^{me} DEJERINE et MOUZON). *Presse médicale*, 1915, p. 153-245 et 321.

TRAVAUX PUBLIÉS PAR LES ÉLÈVES DU P^r DEJERINE
SOUS SA DIRECTION

45. Des polynévrites en général et des paralysies et atrophies saturnines en particulier. Étude clinique et anatomo-pathologique (M^{me} DEJERINE-KLUMPKE). *Thèse inaugurale*, Paris, 1889.

46. De la névrite puerpérale (par le D^r A. TUILANT). *Thèse*, Paris, 1891.

47. Recherches classiques sur les paralysies des muscles de l'œil (D^r J. DE MELLO VIANNA). *Thèse*, Paris, 1893.

48. Examen anatomique du nerf sciatique dans un cas de névralgie sciatique (ANDRÉ-THOMAS). *Revue neurologique*, 1905, p. 139.

49. Syndrome pseudo-bulbaire d'origine névritique (COMTE). *Revue neurologique*, 1916, p. 94.

50. Recherches expérimentales sur la dégénération et la régénération des fibres nerveuses dans la névrite parenchymateuse dégénérative, l'état du cylindraxe dans la névrite interstitielle de Dejerine et Sottas (MEDEA). *Revue neurologique*, 1906, p. 483.

51. Les névromes de régénération dans un cas d'amputation de la cuisse (ANDRÉ-THOMAS). *Revue neurologique*, 1906, p. 575.

52. Hémispasme facial périphérique avec parésie faciale (ANDRÉ-THOMAS et RIÉDER). *Revue neurologique*, 1907, p. 746.

53. Contribution à l'étude de l'anatomie pathologique de la paralysie faciale périphérique et de l'hémispasme facial (ANDRÉ-THOMAS). *Revue neurologique*, 1907, p. 1273.

54. Névrite du cubital et du médian d'origine traumatique (RIÉDER et AYNAUD). *Revue neurologique*, 1908, p. 91.

55. Un cas de névrite ascendante (AYNAUD). *Revue neurologique*, 1907, p. 628.

56. Un cas de pied douloureux par lésion traumatique légère du sciatique (JUMENTIÉ). *Revue neurologique*, 1914-15, p. 576.

57. Paralysies multiples des nerfs crâniens. Troubles sensitifs dans le domaine du trijumeau et du plexus cervical. Plaque de pelade dans le territoire de la branche mastoïdienne du plexus central (ANDRÉ-THOMAS). *Revue neurologique*, 1914-15, p. 708.

58. Hypertonie musculaire dans la paralysie radiale en voie d'amélioration, etc. (ANDRÉ-THOMAS). *Revue neurologique*, 1914-15, p. 771.

Dans le domaine des nerfs l'œuvre de Dejerine est encore des plus importantes. Deux affections entièrement nouvelles, le *nervo-tabes périphérique* et la *névrite interstitielle hypertrophique progressive de l'enfance*, ont été entièrement et complètement isolées par lui et à l'heure actuelle personne ne discute leur autonomie.

Il convient encore de signaler les recherches faites par Dejerine sur la paralysie ascendante aiguë sur les rapports de cette affection avec la paralysie spinale aiguë de Duchenne.

Il faut peut-être surtout mettre en relief les admirables travaux réalisés par lui en collaboration avec M^{me} Dejerine et Mouton, sur toute la clinique des blessures des nerfs par projectiles de guerre. C'est par ces travaux qu'a pu s'orienter la thérapeutique de ces affections à qui elle fournissait, en syndromes cliniques précis, toutes ses indications.

E. — PATHOLOGIE ET PHYSIOPATHOLOGIE NERVEUSE GÉNÉRALE.
SÉMÉIOLOGIE. AFFECTIONS DIVERSES

1. L'hérédité dans les maladies du système nerveux. *Thèse d'agrégation*, Paris, 1886.

2. Note sur un cas d'atrophie d'un lobe cérébral observé chez un chien avec atrophie secondaire du pédoncule et de la pyramide correspondante. *Comptes rendus de la Société de biologie*, 1875, p. 385

3. Recherches sur la dégénérescence des nerfs séparés de leurs centres trophiques (en collaboration avec Cossy). *Archives de Physiologie normale et pathologique*, 1875.

4, 5, 6, 7. De la myopathie atrophique progressive (en collaboration avec LANDOUZY). *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, 7 janvier 1884; *Revue de médecine*, 1885, p. 81 et 254; *Comptes rendus de la Société de biologie*, 1886, p. 478; *Revue de médecine*, 1886.

8. Autopsie et examen histologique d'un cas de myopathie atrophique. In *Thèse de FLANDRE*, Paris, 1893.

9. Sur la déformation de la cage thoracique dans certaines atrophies musculaires. *Comptes rendus de la Société de biologie*, 1891, p. 508.

10. Sur un cas de maladie de Thomsen (en collaboration avec SORTAS). *Société de biologie*, 1893, p. 669.

11. Sur un nouveau microscope à grand champ de vision pour les explorations méthodiques de grandes surfaces. *Société de biologie*, 1895, p. 410.

12. Un cas d'atrophie musculaire type Charcot-Marie suivi d'autopsie (en collaboration avec ARMAND DELILLE). *Revue neurologique*, 1903, p. 1198.

13. Un cas de myopathie à topographie type Aran-Duchenne suivi d'autopsie (en collaboration avec ANDRÉ-THOMAS). *Revue neurologique*, 1904, p. 1187.

14. Quelques considérations sur la théorie du neurone. *Revue neurologique*, 1904, p. 205.

15. Déformations articulaires analogues à celles du rhumatisme chronique avec troubles trophiques cutanés, etc..., relevant d'une lésion initiale du nerf médian (en collaboration avec ED. SCHWARTZ). *Revue neurologique*, 1914-15, p. 414.

16. Un cas de thrombose de l'artère sous-clavière par côte cervicale supplémentaire (en collaboration avec MOUZON). *Revue neurologique*, 1914-15, p. 220.

17. Troubles trophiques articulaires analogues à ceux du rhumatisme subaigu consécutifs à un tiraillement des plexus brachiaux chez un soldat atteint de paraplégie traumatique (en collaboration avec M^{me} DEJERINE et MOUZON). *Revue neurologique*, 1914-15, p. 711.

TRAVAUX PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE DEJERINE
PAR SES ÉLÈVES

18. Contribution à l'étude de la myopathie atrophique progressive (FLANDRE). *Thèse*, Paris, 1893.

19. Contribution à l'étude des formes graves du rhumatisme (VIRCHAUX). *Thèse*, Paris, 1893.

20. Deux cas d'hémi-hypertrophie congénitale du corps (ANDRÉ THOMAS). *Nouvelle Iconographie de la Salpêtrière*, novembre-décembre 1901, p. 509.

21. Reproduction expérimentale de la méningite et de la paraplégie pottique au moyens de poisons tuberculeux (ARMAND DELILLE). *Revue neurologique*, 1902, p. 650.

22. Rôle des poisons du bacille de Koch de la méningite tuberculeuse et la tuberculose des centres nerveux. Étude expérimentale et anatomo-pathologique (ARMAND DELILLE). *Revue neurologique*, *Thèse*, Paris, 1903.

23. Note sur un cas d'acromégalie avec lésions associées de toutes les glandes vasculaires sanguines (GAUCKLER et ROUSSY). *Revue neurologique*, 1905, p. 356.

24. Un cas de commotion médullaire avec paralysie des membres supérieurs et intégrité absolue des membres inférieurs (ANDRÉ-THOMAS et LEENHARDT). *Revue neurologique*, 1915, p. 1102.

25. Un cas de rhumatisme chronique pouvant servir de type de transition entre le rhumatisme chronique proprement dit et les arthropathies nerveuses (GAUCKLER et RIEDER). *Revue neurologique*, 1905, p. 1119.

26. Application de la méthode de Ramon y Cajal à l'anatomie pathologique du cylindraxe (ANDRÉ-THOMAS). *Revue neurologique*, 1906, p. 292.

27. Contributions nouvelles à l'étude des réflexes osseux (NOÏCA). *Revue neurologique*, 1909, p. 206.

28. Un cas de neuro-myosite post-varicelleuse (PAUL CAMUS et SÉBASTY). *Revue neurologique*, 1907, p. 393.

Ici c'est surtout la contribution apportée par Dejerine en collaboration avec son vieil ami Landouzy aux myopathies atrophiques qui mérite d'être mise en relief. D'ailleurs la myopathie à type facio scapulo-huméral de Landouzy-Dejerine est aujourd'hui classique.

Il convient encore de signaler divers travaux de Dejerine ou de son école sur les formes de transition entre le rhumatisme chronique et les arthropathies nerveuses, chapitre entièrement neuf en pathologie et découvrant bien des horizons qui restent à explorer.

En somme dans ce domaine de l'anatomie et de la pathologie organique du système nerveux nous avons eu à signaler 191 mémoires publiés par Dejerine seul ou en collaboration avec ses élèves et 112 publications faites par ses élèves. Cette nomenclature est d'ailleurs très incomplète. Nous n'avons pas cité de nombreuses publications faites sous sa direction sur la sensibilité osseuse et sur la sensibilité au diapason. Nous avons négligé un certain nombre de communications peu importantes faites par les élèves du service à la Société de neurologie. Mais ce qui manque peut-être le plus à cet exposé de titres scientifiques c'est l'action de direction dans la recherche comme dans la technique imposée par Dejerine à bon nombre de travaux pour lesquels il avait été consulté.

Non plus nous n'avons tenu aucun compte de ses nombreuses interventions dans les sociétés savantes où il savait apporter une critique toujours juste mais parfois sévère à des travaux souvent trop hâtifs.

Telle que nous l'avons exposée l'œuvre de Dejerine reste cependant considérable, presque inimaginable. Etendue sur quelques quarante années d'un labeur continu, que seule la maladie a pu parfois interrompre pendant quelques mois, elle est, tout en ayant touché aux sujets les plus divers, d'un seul tenant pour ainsi dire, en ce sens que la même méthode y préside toujours : une analyse objective des faits cliniques, serrant du plus près possible l'examen, ne laissant nulle place à l'imagination et à la conception pure, un contrôle anatomique toujours précis grâce à la méthode des coupes sériées, qui restera peut-être la marque distinctive de toute l'œuvre anatomique de Dejerine.

Le temps ne respecte rien de ce qui a été fait sans lui. Vieille formule mais qui semble avoir toujours guidé les travaux de Dejerine. Rien dans ses publications n'a jamais été hâtif. Tout ce qu'il a fait est sûr et de sérieuse qualité. Il ignore la maladie du siècle ce que l'on pourrait vulgairement et si l'on veut nous passer l'expression appeler « le camelotage scientifique ».

Il ne faut pas travailler pour beaucoup produire. Il faut beaucoup travailler pour peu produire, tel était son concept.

Et quand on se rend compte de toute la conscience avec laquelle son œuvre a été accomplie on ne peut s'empêcher d'être effrayé par la somme de travail qu'elle suppose.

Toute une conception nouvelle des psychonévroses, la compréhension des aphasies sous-corticales, l'étude des voies visuelles et des voies de la sensibilité, la constitution du syndrome de la couche optique, l'introduction dans la pathologie de la notion des radiculites, du nervo-tabes, de la névrite interstitielle hypertrophique, de l'atrophie

olivo-pontocérébelleuse, du syndrome des fibres radiculaires longues, du syndrome sensitif cortical, de la myopathie atrophique primitive à type facio-scapulo huméral, sont les chevrons d'une œuvre que seul un athlète de travail pouvait réaliser et qui rappelle par son importance et par sa qualité ces travaux d'un autre âge où des vies quasi-monastiques s'épuisaient petit à petit dans un labeur incessant.

Tel restera sans doute Dejerine pour la postérité : un de ceux qui par un travail acharné ont le plus contribué à fonder et à développer la science neurologique dont il semble à parcourir l'exposé de ses travaux qu'on revive toute l'évolution contemporaine.

Mais pour ceux qui l'ont connu il restera encore plus un cœur qui vivait à l'égal de son intelligence. Et cela expliquera peut-être pourquoi cet homme dont l'apparence physique semblait tout d'abord devoir dominer le cours des années a pu disparaître avant l'heure.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
PRÉFACE.	1
L'Homme.. . . .	5
La Vie : I. Jusqu'à l'Internat.	21
II. De l'Internat à l'Agrégation.	49
III. L'Hôpital. — Le Médecin, — L'Enseignement.	92
IV. Les Élèves. — Les Amis. — La Vie familiale.	114
Curriculum Vitæ du Professeur Dejerine.. . . .	133
Les Travaux scientifiques.	137

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

